

JOURNAL LITTÉRAIRE

DE LAUSANNE,
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Il emprunte ailleurs ce qui fait son éclat.

MOIS DE JUILLET.

N^o. 7.

T O M E I V.



A LAUSANNE,
De l'Imprimerie d'HENRI VINCENT.

1795.





JOURNAL LITTÉRAIRE DE LAUSANNE.

N^o 7. JUILLET 1795.

VOYAGE DE LA LIBERTÉ

Des montagnes de la Suisse à Paris.

PREMIÈRE PARTIE.

SUR les rives d'un lac superbe, bordé de montagnes plus hautes que les nuages, moins étendu que le Léman, mais plus pittoresque & non moins majestueux, s'élève un coteau charmant, qui sépare ce bassin pur & limpide du joli lac de Zoug. Cette langue de terre, qui tient par des pentes douces aux montagnes voisines, forme un amphithéâtre délicieux, & n'a qu'une forte demië lieue de largeur. Il est couvert de riches prairies & d'ombrages. Un chemin de plusieurs sentiers montent cette pente douce & agreste, traversent les plus beaux pâturages & de charmans hameaux. C'est dans ce coin isolé de la terre qu'on entend les sons touchans & prolongés du chalumeau champêtre, que

répètent les montagnes d'alentour. C'est dans ce beau pays que vit, content de son sort, de son obscurité, de sa maison de bois & de ses troupeaux, le paisible habitant des Alpes. C'est là où il désire ardemment de revenir, quand le sort le condamne à vivre dans des régions lointaines. Il vit, il agit, il prospère ailleurs : son cœur reste à son pays. Le luxe & l'ambition ne corrompent, n'amollissent pas une ame pure & simple que l'éducation des premières années forma pour le bonheur & la vertu. C'est dans ces lieux fortunés & paisibles qu'habitent la tranquillité de l'ame, l'amour de la patrie, le respect pour la religion, les plaisirs qui ne coutent ni regrets ni remords, la franche gaieté, la charmante innocence des mœurs.

L'habitant de ces contrées voit devant ses yeux les Alpes majestueuses. Ce sont les boulevards de l'indépendance de son pays. Ces masses prodigieuses élèvent leurs cîmes jusqu'au ciel. Elles séparent l'Helvétie du reste du monde, fendent les nues, portent le tonnerre, & forment par leurs bases des vallons riens & fertiles. Le lac des quatre Cantons, d'une irrégularité bizarre, serpente entre ces montagnes énormes; ses eaux pures comme le crystal, répètent les Alpes, les hameaux, les arbres, les fleurs : tout est au-

guste & calme dans ces contrées silencieuses. L'ame s'élève sans se fatiguer de cette exaltation. Les idées sont grandes comme la nature; on voit avec attendrissement & respect le peuple tranquille & ignoré qui habite cette magnifique solitude. On y cherche un asile contre l'inquiétude & le fracas. Les scènes frivoles, hideuses & sanglantes de la vie ont fait place à la simplicité & au calme; les hommes d'esprit aux hommes sensés; l'apparence du bien-être à la réalité du bonheur; le tumulte & l'agitation au repos, au silence, à la douce paix. C'est dans ces vallons champêtres que vous voyez l'agriculteur aisé & robuste, atteindre l'âge le plus avancé, après avoir consacré sa vie entière au travail, à ses devoirs & à sa patrie. Il est soldat, père, cultivateur, magistrat. Il quitte le soc de la charrue, pour aller sous la face du ciel, donner sa voix aux délibérations nationales, & appuyer d'un suffrage modeste & réfléchi, le vœu exprimé par les chefs de l'Etat. Les armes de ses ancêtres conquièrent l'indépendance; prêt à la défendre par son courage, il la soutient en attendant par son dévouement & ses vertus. Entouré de grands exemples, instruit par de grands souvenirs, il a appris dès le berceau à respecter le Dieu de ses pères & de son pays, les ministres de la

religion, les propriétés & les loix. Il sent par le spectacle intérieur de sa famille, sans l'apprendre d'un livre ou d'un orateur, qu'aucun état ne peut subsister sans ordre & sans autorité; qu'il faut des gens qui commandent, & d'autres qui obéissent; que la liberté politique n'existe & ne se conserve que par le respect pour le gouvernement & les loix; qu'il y a des riches & des pauvres; des hommes actifs & indolens; de l'industrie & de l'oïveté; des vices & des vertus; que chacun doit avoir sa place, que l'homme est semblable à l'homme par sa nature & ses souffrances, mais qu'il diffère essentiellement dans les institutions sociales, que le respect de l'autorité conduit nécessairement à celui des personnes qui en sont les dépositaires, & que sans cela tout tombe bientôt dans la confusion, le désordre, la ruine & l'esclavage.

Quand le beau jour des assemblées générales de son pays, vient éclairer son habitation champêtre, il descend la montagne à pied, un bâton noueux à la main, vient prendre place au milieu de ses compatriotes, embrasse en eux des amis & des frères, écoute en silence les chefs de l'État, appuyés au milieu du cercle sur le glaive de la liberté helvétique; donne sa voix aux propositions simples & sages que font les pères de la pa-

trie; confirme avec respect & confiance le choix des magistrats, que la longue habitude de l'administration, le tact & l'intégrité dans les affaires, les connoissances qu'ils ont acquises dans les pays étrangers, l'amour de leur patrie, leurs mœurs, leurs talens, ont appelé à cet honneur; retourne tranquillement dans sa maison rustique, y vivre en sujet fidèle de l'Etat, soumis aux loix & aux chefs de sa patrie. Là il trouve son épouse, ses robustes & nombreux enfans; il leur parle des amis qu'il a vu, des parens qu'il a embrassé, des scènes simples & touchantes de cette journée solennelle: ses fils l'écoutent en silence; leur jeune cœur palpite à l'idée que le jour n'est pas éloigné, où comme leur père, ils assisteront à l'assemblée générale; ses filles modestes & fraîches, douces & laborieuses, suivent avec curiosité & intérêt les récits de leur bon père; il jette sur une d'elles un regard significatif, accompagné d'un sourire, en nommant un jeune cultivateur qui a été reçu dans les milices du canton, & doit venir dans peu de jours avec son pere. Elle rougit & baisse ses grands yeux noirs. Ce ne sont pas des gens du monde, des têtes exaltées, remplies de phrases de roman, de réminiscences & de prestiges; ce n'est pas une famille élégante ou sentimentale, mais bonne,

simple, laborieuse, hospitalière, charitable. Toute cette famille, les regards fixés avec attendrissement & respect, sur son vénérable chef, reçoit sa bénédiction paternelle, puis va goûter un sommeil doux & tranquille, que ne troublent ni l'ambition, ni l'inquiétude, ni les remords.

Au pied des hautes Alpes, dans les frais ombrages du coteau, sur un point d'où l'œil se porte avec délices, sur les lacs & les montagnes, se trouve la chapelle modeste de *Guillaume Tell*, élevée par la piété & la reconnaissance Helvétique, à cet intrépide libérateur de sa patrie. C'est là où il abattit d'un coup de flèche un homme vil, orgueilleux & méchant, qui représentoit indignement son maître, & réduisoit au désespoir le peuple dont son Souverain lui avoit confié le bonheur. Il eut été honoré, s'il n'eût exigé que les honneurs qu'on doit à l'autorité; il eut été aimé, s'il eut mérité l'amour; mais sujet lui-même, il vouloit régner en tyran, & né dans la poussière des cours, il croyoit pouvoir dominer en maître dans les montagnes de l'Helvétie. Ce peuple fidele, mais fier, brave, soumis, mais plein de sensibilité & d'énergie, ne peut voir de sang froid l'orgueil avilissant d'un esclave. Cette tête méprisante tomba sous les coups d'un homme qu'il voulut faire

le meurtrier de son propre fils, pour venger son orgueil féroce. Grande & terrible leçon, pour ces ministres coupables, qui abusent honteusement du pouvoir qui leur est confié; & qui changent en cris de vengeance & de désespoir, les bénédictions de tout un peuple envers son Souverain!

Cette chapelle auguste & sacrée, ombragée par de grands arbres, simple comme les mœurs de ces belles contrées, aussi ancienne que l'indépendance de la ligue Helvétique, est un objet de vénération & de culte pour l'habitant des Alpes. Quand il l'aperçoit, de sublimes & touchans souvenirs frappent son imagination, exaltent ses pensées, élèvent son ame, l'instruisent & l'agrandissent. En y arrivant il met un genou en terre, il élève ses mains vers l'Etre - Suprême, il s'humilie devant lui, il l'adore, il le remercie des biens dont jouit sa patrie, il implore ses bénédictions & ses bienfaits sur la terre qui l'a vu naître. Il lui demande la continuation de la paix nationale, celle des vertus publiques, la sante de ceux qui lui sont chers, des récoltes prospères, une vie sans reproches, une mort douce & tranquille. Il se sent plus fort, plus tranquille, plus heureux, en quittant la chapelle de *Guilt me Tell*.

Ombrages sacres ! monument simple & res-

pectable ! ou est l'édifice somptueux qui dise autant à la pensée ? C'est là le séjour de la liberté. C'est là qu'est son temple. Elle a choisi ce coin de la terre pour y recevoir les hommages du peu de mortels qui sont dignes de l'apprécier & de jouir de ses bienfaits. Elle ne voit partout que des pays trop vastes pour y établir le gouvernement du peuple, ou des peuples trop riches, trop corrompus, ou trop éclairés pour être libres. Il lui faut de l'ignorance, de la simplicité & des vertus. Elle dédaigne le raffinement des arts, les sophismes des savans, la métaphysique des philosophes du jour ; l'orgueil secret de ces hommes qui veulent tout égaliser, le bavardage des livres, les déclamations des Rhéteurs, le courage des paroles ; toutes ces subtilités de l'esprit qu'on veut faire passer pour les élans de l'enthousiasme, ou le brûlant langage du cœur. Elle veut des hommages purs & désintéressés, des âmes simples, des mœurs austères, des paroles modestes, & de grandes vertus.

Cette liberté, chantée, nommée, invoquée avec tant d'emphase, si révéree, si peu connue, prend souvent, dans ces lieux tranquilles, des formes humaines & se montre vers le soir aux bons habitans des Alpes.

Une longue robe blanche, un front où

règne une fierté noble, le calme, la sécurité & la candeur, une démarche majestueuse & simple, quelque chose de bien plus touchant que la beauté, un mélange imposant & enchanteur de fermeté & de bienfaisance, un regard modeste mais doux, à la fois brillant & fèvre, la fait reconnoître d'abord aux bons cultivateurs de ces contrées. Elle erre seule sous ces délicieux ombrages; voit préférer un pays qu'elle habite de préférence, oublie en fixant d'un œil attendri les montagnes immenses qui l'entourent, ces vallées solitaires & profondes, ces lacs, ces rochers, ces précipices, surtout cette chapelle simple & sans ornemens, qu'elle vécut un jour sous le beau ciel de la Grèce, entourée d'autels, de temples & d'hommages.

Un beau soir d'automne, elle étoit assise sur un tertre de gazon, devant la chapelle de *Guillaume Tell*. La nature étoit calme, le silence profond des vallées n'étoit interrompu que par les sons du chalumeau, ou les chants rustiques des pâtres qui reconduisoient leurs superbes troupeaux : quelquefois des cris d'allégresse & de joie, remplissoient subitement les airs; ils étoient long tems répétés par l'écho des montagnes. Le *Ranz*, si connu des âmes douces & sensibles, se faisoit entendre par intervalles. Tout se réunissoit dans

ce beau monument pour élever l'ame & l'attendrir. C'étoit l'image des premiers jours du monde, tel qu'il sortit des mains bienfaites du Créateur. Tout-à-coup la divinité de ces lieux agrestes est tirée de ses douces rêveries par l'arrivée d'un inconnu, Un homme mis avec une simplicité presque cynique, les cheveux coupés en rond, un bonnet rouge sur la tête, les yeux ternes & farouches, l'air hagard & sombrement exalté, s'avance vers la chapelle, monte avec précipitation, voit la Déesse, court à elle, ôte son bonnet avec un respect affecté, prend un maintien d'orateur, & parle en ces termes :

“ Divinité des grandes ames ! protectrice
 » du monde ! mère bienfaitante de ma patrie,
 » régénératrice de 25 millions d'hommes !
 » Idôle des Français, tu en vois un devant toi.
 » Les Citoyens électeurs de la section de l'indivisibilité
 » m'ont député vers toi, pour t'engager à voir le grand & sublime
 » ouvrage qui vient de s'opérer en ton nom. Le plus beau
 » pays de la terre vient de secouer ses chaînes, & de
 » renaître au bonheur. D'une main nous avons abattu les
 » tyrans, de l'autre nous t'avons élevé des temples. La
 » nation Française s'est levée en masse ; les usurpateurs
 » ont disparu. Le peuple, ce colosse terrible, est

„ debout ; les vils despotes sont dans la pouf-
 „ sière. Le soleil de la France n'éclaire que
 „ des hommes libres. Les couronnes ne sont
 „ plus ; tous les hochets méprisables de la
 „ royauté & de l'esclavage sont détruits. Une
 „ feuille de chêne suffit aux enfans de la
 „ liberté : par-tout l'on t'exalte & l'on t'im-
 „ ploie ; tu rends heureux un peuple im-
 „ mense. Viens jouir du spectacle auguste &
 „ touchant de tes bienfaits. A chaque pas
 „ tu trouveras ta statue , ton image & tes
 „ autels. A ta voix l'abondance & la tran-
 „ quillité ont reparu en France. On t'en
 „ remerciera par des hymnes , des sacrifices &
 „ des fêtes. Tu recueilleras partout des bé-
 „ nédiction^s & des hommages. On t'élèvera
 „ des arcs de triomphe ; tous les jours , des
 „ milliers de citoyens viendront brûler de
 „ l'encens sur tes autels ; au lieu de ces re-
 „ traites incultes & sauvages , tu régneras
 „ sous un ciel riant & tranquille. Ton nom
 „ est dans toutes les bouches , ton culte est
 „ dans tous les cœurs. Tu as fait notre féli-
 „ cité & notre gloire. Viens jouir de ton
 „ ouvrage. ”

La Déesse surprise & presque émue , écou-
 toit avec attention cet inconnu. La France !
 lui dit-elle ; quoi ! j'ai des amis dans ce grand
 Empire ? — des adorateurs — qui règne en

en France? — Toi seule. — Mais 25 millions d'hommes ne peuvent ni se gouverner, ni s'entendre! — Nous ne faisons plus qu'une famille de frères. — Qui en est le chef? — La Nation. — Qui l'a voulu ainsi? — La Nation. — Comment tout cela s'est-il opéré? — Par la Nation. — Comment a-t-elle pu s'exprimer? — Par une Assemblée Nationale. — Qui l'a convoquée? — Le Roi. — Le Roi, je comprends cela : mais c'est sans doute pour votre bonheur. — Vous l'en avez récompensé par votre amour? — Par la mort. — Par la mort! les monstres! & c'est en mon nom! Fuyez, téméraire! Ne profanez plus cet asyle. — O bienfaitante Déesse! calme ce premier mouvement de courroux. Ce Roi que tu sembles plaindre, étoit un tyran, pourrais-tu les justifier & les défendre? Il nous a gouverné avec un sceptre de fer; son ame étoit noire, atroce & barbare, il ne voulut jamais que notre malheur; il vouloit boire notre sang. Nous avons fait couler le sien. C'est de ce jour que date ton triomphe & notre bonheur.

La Déesse toujours plus surprise, mais défiance, & effrayée des terribles récits qu'elle entendoit faire, répondit à cet énergumène. — Il y a un peu plus de trois siècles que j'habite ces paisibles ombrages; j'y suis heureuse; j'y

fais des heureux. Je ne fais point ce qui se passe ailleurs. Mes regards & mes bienfaits se font concentrés dans cette vaste & solitaire enceinte de montagnes. Vous me dites des choses si extraordinaires, qu'à peine je les puis comprendre. Je devrois en être flattée; mais je ne fais pourquoi mon cœur se serre en vous entendant. Votre air a quelque chose de sinistre, & qui n'annonce ni la franchise, ni le bonheur. Qui êtes-vous? — Brutus. — Brutus! — Ici la Déesse recula quelques pas: seriez-vous l'ombre du plus courageux des Romains? — Non, je suis perruquier de Paris; mon premier nom étoit Louis. O Déesse! je suis Jacobin, c'est tout dire. Ce titre comprend toutes les vertus. — Brutus! perruquier! Jacobin! qu'est-ce que ce jargon ridicule & barbare? Insolent, comment osâtes-vous usurper un aussi grand nom? — Celui que je portois m'étoit en horreur. Ainsi se nommoit le tyran de ma patrie. J'étois à la hauteur des circonstances: mon ame de feu me dévorait. Je me brûlai un jour le bras en chauffant un fer: il m'en reste encore un pour la patrie, m'écriai-je, & je devins jacobin, c'est-à-dire, le frère & le protecteur de tous les hommes libres. Je demandai à Chauvette, qui dispose du nom des grands hommes, celui d'un républicain (celebre & ver-

tueux ; je fus nommé Brutus , & reçus l'accolade fraternelle. O Déesse bienfaisante ! Tu présidois à cette cérémonie auguste ; pourquoi feindre de l'ignorer ? Tu savois que j'existe , & que je n'existe que pour toi. — Je n'en savois pas le mot , lui dit-elle. Mais à travers tout ce bavardage presque inintelligible , je vois qu'il s'est opéré un grand bouleversement dans ta patrie ; que tout y est déplacé , qu'on y emprunte mon nom , que les Français font ce qu'ils furent toujours , extrêmes , violents & passionnés , & que des scènes nouvelles , inattendues , ridicules , sanglantes peut-être , se succèdent en France. Je veux les voir & vous juger : tu venois me chercher , dis-tu : conduis moi , je vais te suivre.

Elle dit : & le Jacobin Brutus marcha fièrement devant-elle. La Déesse laissa encore errei un instant ses regards bienfaisans & majestueux sur la solitude tranquille qu'elle avoit habitée si long-tems. Elle auroit pleuré sur son départ , si les Dieux avoient des larmes. Continuez à etre heureux , bons habitans des Alpes , leur dit-elle ; conservez vos mœurs , vos loix , le souvenir de vos grandes actions , votre simplicité , votre courage & vos vertus. N'imitiez personne : foyez toujours vous-mêmes. La nature a fait de ces contrées un séjour qui ne ressemble à aucun autre ; restez
fidèles

fidèles à la nature. C'est toujours chez vous qu'on viendra pour trouver la paix & le bonheur. Brutus, fier de conduire la Déesse dans sa patrie, crut devoir l'entretenir & même l'instruire. Il se servoit avec elle d'expressions gigantesques & exaltées, qui contraisoient souvent d'une manière singulière avec le jargon trivial de son premier métier. La Déesse lui ordonne d'un coup-d'œil de se taire. Il cédoit un instant à la fierté importante de ses regards; mais un instant après, il recommençoit à parler. Il coupoit ses propos, croyant par ce laconisme étudié, atteindre de plus près le langage des Dieux. Il y mêloit à chaque instant, & souvent très-maladroitement, les noms augustes de Patrie, de Vertu, de Tyran, de Républicain, de Diplomatie, de Liberté, d'Esclavage, de Despote, de Satellite, de Nation, de Droits imprescriptibles de l'homme, d'Unité, de Fédéralisme, d'Indivisibilité. La Déesse essaya de lui demander l'explication de toutes ces grandes paroles. Elle vit qu'il les répétoit, parce qu'il les avoit entendues, & que sa tête étoit réellement vide de connoissances & d'idées, comme son cœur de sentimens & de principes. Elle s'apperçut que c'étoit un cerveau combustible & fortement exalté, rempli d'idées étrangères & factices, que n'avoient

mûries ni la réflexion, ni le tems; qu'il joignoit à cela une ame basse & rampante, petite d'amour-propre & d'orgueil, susceptible par foiblesse d'atrocité & de noirceur. Elle prit d'avance une mauvaise idée d'une ville, où l'on donne le nom de Brutus à un tel homme, & où l'on envoie un perruquier de Paris en députation vers la Liberté.

Ils arrivèrent à Berne. Le voilà, dit le Jacobin, ce séjour odieux de l'aristocratie & de l'oppression. Ici l'homme commande à l'homme. Ici mille traces révoltantes de despotisme vont fouiller tes augustes regards. — Ignorant déclamateur, répondit-elle, qui t'a dit toutes ces absurdités? où apperçois-tu des marques d'oppression & de despotisme? Regarde cette ville charmante, où tout annonce le bonheur & l'aisance: vois ce simple & antique bâtiment, où se rassemblent les Pères de la Patrie: vois plus loin ces superbes aîles de l'indigence: vois l'air d'abondance & de gaieté de ces campagnards, qui viennent apporter le superflu de leurs denrées à ces immenses marches: vois partout l'ordre, la bienfaisance & la sécurité. Regarde ces belles fontaines publiques, ornées toutes de quelque héros de la Patrie & de la Liberté: vois ce dépôt magnifique d'armes, pees à défendre l'indépendance & la paix de ces

heureuses contrées : vois ces Magistrats respectables , qui ont passé leur jeunesse dans les armées, dans les affaires, dans les cours ; qui ont étudié tous les pays & tous les usages ; les fausses grandeurs & les fausses vertus ; qui, revenus dans le sein de leur famille & de leur patrie, y sont maintenant chargés du soin de sa gloire & de son bonheur. Vois les aller à pied dans leur costume modeste, assister aux délibérations des conseils tutélaires de leur pays, y porter leur sagesse, leur désintéressement, le tribut précieux de leur expérience & de leurs lumières. Vois la bonté affectueuse avec laquelle ils passent à travers une foule de Citoyens, qui les saluent avec confiance, & le respect qu'on doit à l'autorité & à la vertu. Vois ce robuste habitant des montagnes, qui en est descendu, pour apporter le produit de son travail dans la capitale, suivre des yeux avec amour & vénération ces chefs de l'Etat, qui préservent son pays du fléau de la guerre & des innovations ; qui lui procurent l'estime & l'attachement des nations voisines ; la paix au dedans, la considération au-dehors ; qui lui donnent des Juges intègres, des Pasteurs vertueux, des Magistrats équitables, & des loix qui font sa force & son bonheur. Il les remercie dans le fond de son cœur pur, re-

connoissant & honnête. Il retourne chez lui en pensant à eux ; il est fier de les avoir vus , & d'en avoir reçu une salutation amicale ; il le raconte à ses enfans. Vois régner par-tout l'industrie & la tranquillité. Apprends , moderne Brutus , à voir & à juger. Ne blâme pas ce que tu ne peux comprendre ; ne balbutie pas des injures , qui viennent de la crainte ou de l'orgueil ; ne crois pas qu'il n'y ait de la raison & de la justice qu'en France. — Déesse immortelle ! tout a changé dans mon pays. On y fait tout. — Un coup-d'œil méprisant de la Déesse fut sa réponse.

Ils traversèrent les campagnes délicieuses du Pays-de-Vaud. A leur gauche s'étendoit la surface magnifique du Léman : des barques à voiles sillonnoient les ondes limpides de ce beau lac. Ses rives charmantes étoient couvertes de villes , de villages , de maisons commodes & riantes , de campagnes bien cultivées , de beaux vignobles , où l'on voyoit la bande joyeuse des vendangeurs faire répéter aux échos du Jura , leurs cris de joie & leurs chansons rustiques. Des routes superbes traversoient ces délicieuses contrées. Vis-à-vis , le coup-d'œil sévère , important & majestueux des hautes Alpes contrastoit avec ce charmant tableau. Vous savez , vous qui avez parcouru ce pays enchan-

teur, que vers le soir d'un beau jour, la côte basse de la Savoie, s'élevant doucement depuis le rivage, a une teinte d'un brun verdâtre & lumineux. A quelques lieues de-là, les montagnes ont la couleur du lilas; plus loin encore d'autres montagnes sont d'un azur clair, & derrière s'élèvent ces masses prodigieuses de glaces éternelles, que les rayons du soleil couchant teignent de la couleur des roses: au-dessus des Alpes fourcilleuses s'élève le sommet inaccessible & resplendissant du *Mont-blanc*. Les plus hautes montagnes semblent prosternées devant lui. Il atteint la voûte des cieyx. C'est un jet sublime & hardi de la nature: il étale fièrement sa majesté & son pouvoir. Depuis quelque tems il étoit enveloppé de nuages qui cachotent aux mortels moins dignes de lui, sa cime éblouissante. Les nuages disparurent devant la Déesse de la liberté. A l'instant il brilla dans tout son éclat. Un rayon de lumière éclaira ses flancs majestueux. Toutes ces contrées poussèrent un cri de joie. Cet amphithéâtre magnifique de glaces, de verdure & de brillantes couleurs se répéta subitement dans le miroir limpide des eaux. On vit de loin les rochers de Meillerie, qui sembloient redemander Julie au rivage encore

défolé du château de Chillon, ou aux bosquets mystérieux de Clarens. La Déesse se souvint de Rousseau. Elle soupira. Le Jacobin alloit l'admirer & faire son éloge. Elle lui défendit de prononcer son nom.

Ils avançaient Déjà l'on appercevoit de loin les tours de cette ville célèbre par son charmant local, sa liberté, ses troubles intérieurs, l'esprit & les lumières de ses habitans. Tout-à-coup ils voient un bateau chargé de monde, qui fendoit rapidement les flots du Léman, & manœuvroit fortement pour aborder. Le bateau venoit de la côte de la Savoie. O Déesse! dit le Jacobin, tu vas voir des hommes libres. Ils sont devenus nos frères. Que ne puis-je me précipiter & leur donner l'accolade fraternelle au milieu du lac! Ce sont sans doute des Jacobins du *Mont-Blanc*, qui viennent éclairer ce pays plongé dans la honte de l'esclavage & les ténèbres de l'erreur. — Qu'est-ce que veut dire ce nouveau bavardage? répondit la Liberté. Ce sont des hommes & des femmes, qui viennent d'*Hermanche*, & non du *Mont-Blanc*; ce pays que je chéris & que je protège, n'est ni dans l'esclavage, ni dans les ténèbres. — O Divinité! Tu vas les entendre: ils débattent & interrogent-les. Ils vont tomber à tes genoux, t'implorer, te remercier, t'adorer. —

Madame, dirent les gens du bateau, daignez avoir pitié de nous, & nous indiquer un asile. Nous fuyons notre malheureuse patrie, où règnent la violence, la famine & la terreur. — Tu les entends, dit la Déesse. — Ne les crois pas, répondit Brutus d'un ton furieux, ce sont des aristocrates. — Imbécille ! qu'est-ce qu'un aristocrate ? — O Déesse ! c'est un serpent vénimeux, c'est un aspic dévorant, c'est une sangsue patricide, c'est une vermine incivique, c'est un monstre civicide, c'est un démon, un conspirateur, un traître, un assassin, un liberticide, un brigand, un muscadin, un ci-devant..... — Te tairas-tu insupportable bavard ? Où as-tu appris cette ennuyeuse tirade de noms barbares, & d'injures ? — Pour Dieu ! écoutez-nous, Madame, dirent les bons gens du bateau. Nous étions tranquilles, & assez heureux dans notre patrie. Il y a quelque tems que des hordes de troupes françaises vinrent inonder nos campagnes. Ils vinrent chanter, piller, dévaster, voler, violer & boire dans la Savoie. Puis ils nous convoquèrent dans une grande maison de Chambéry, où on n'allait que peu de monde, & qu'ils firent entourer de canons & de soldats ; là ils nous dirent : *Vous êtes des esclaves ?* Nous leur répondîmes :

Nous vous demandons bien pardon, Messieurs, nous sommes des gens libres de faire tout ce que les loix ne défendent pas. — Et bien oui, c'est cela; vous êtes des esclaves; votre roi est un tyran, un despote? — C'est le meilleur des Princes. — Précisément, nous le disions bien: c'est un tyran. — Vous êtes accablés de tous les maux, vous êtes les plus malheureux des hommes? — Non en vérité, nous sommes tranquilles & contents. — Infortunés! nous venons vous arracher à tant de souffrances. — Vous desirez vivement d'être associés à la grande famille des Français? — Vous nous excuserez, Messieurs, nous voudrions rester Savoyards. — Fort bien; le vœu que vous venez d'émettre sera accompli; vous serez Français. Vous ne voulez plus de prêtres, plus de temples, plus de religion, plus de Dieu? — Juste ciel! que nous dites-vous là? ah! nous voulons vivre & mourir dans le sein de l'Eglise & la foi de nos pères. — C'est à merveille! généreux Allobroges! on va vous délivrer de toute cette engeance. — Vous ne voulez donc plus appartenir au roi de Turin, au despote de Piémont, au tyran des Alpes, mais à la France & au Mont-Blanc? — Nous voulons rester fidèles à notre légitime Souverain, le roi de Sardaigne. — Fort bien! dirent-ils,

nous allons communiquer ce vœu de réunion aux augustes Législateurs des Français ; & ils vous recevront dans leur sein.

— Nous ne pouvions comprendre comment ces Messieurs nous entendoient tout de travers , & prenoient à chaque question , le contre-sens de nos réponses. Nous avions beau crier & répéter ce que nous avions dit ; on n'en écrivoit pas moins leurs réponses , & non les nôtres , dans un grand livre , qu'ils avoient nommé Procès-verbal de l'Assemblée Nationale des Allobroges. Enfin nous découvrîmes avec effroi & surprise à côté du Président qui nous interrogeoit , un homme flétri par les Tribunaux , faussaire , expatrié depuis nombre d'années , noté d'infamie dans son pays , & sur les épaules duquel on avoit imprimé , avec un fer chaud , les armes du roi de Sardaigne. Cet homme étoit rentré en Savoye avec ces barbares étrangers , & jouissoit de toute leur confiance & de leur intimité. Il dictoit tout bas les réponses que nous faisoit le Président , & après avoir déshonoré sa famille & sa patrie , il dispoit de sa volonté & de son sort. Quelques femmes du plus bas peuple , qui goûtoient assez les nouveaux venus ; trois ou quatre écoliers ; un prêtre libertin & crapuleux , deux ou trois bourgeois ivres ; un

payfan paresseux, sans propriétés & sans mœurs; & un seigneur ruiné sans ressources, dont la réputation étoit plus qu'équivoque, & qui avoit été mal reçu à la cour, faisoient un bruit effroyable, dès que nous voulions élever notre voix & faire entendre nos justes réclamations. L'assemblée devint tumultueuse & bruyante. On vit que nous voulions faire prévaloir nos opinions & nos droits. On nous chassa à coups de baton; on nous menaça de faire tirer sur nous à mitraille. Nous allâmes pleurer sur les malheurs de notre patrie, cédâmes à la force, & l'on nomma enthousiasme du peuple. Le silence de la consternation & de la terreur. Quelques misérables, perdus de mœurs, sans état & sans propriétés, l'emportèrent sur cette brave & antique noblesse, qui avoit autrefois versé son sang pour son pays, sur les ministres respectables du culte de nos peres, sur la masse des citoyens & des cultivateurs. On cria dans les rues; vive la liberté! vive la Nation française! On nous força d'illuminer nos maisons; nous nous y enfonçâmes pour cacher nos larmes. L'homme marqué sur les épaules fut élu Maire: on planta un sapin au milieu de la place avec un bonnet rouge au bout, après cette grande mesure, on dansa, on but, on s'enivra. On proclama au

milieu de ces orgies le bonheur, la souveraineté & l'indépendance du peuple. On insulta par des feux de joie à nos gémissens & à nos pleurs. On força les habitans desolés d'applaudir à l'anarchie; on les emprisonna, on les garotta, on les chargea de fers, pour les convaincre des douceurs du brigandage & de la liberté. On ne consulta que quelques misérables sans réputation, sans propriétés & sans vertu. On opposa aux autres qu'on appelloit des gens fanatisés, les menaces & la terreur; & l'on appela tout cela, *le vœu libre de la Savoie*. Enfin nous avons échappé à la surveillance de nos tyrans, & nous fuyons sur la terre fortunée, où nous venons d'aborder, les arrêts de sang des libérateurs du peuple; le règne de la canaille, l'oubli de tous les principes, & l'esclavage intolérable de notre liberté.

La Déesse tendit la main à ces malheureux, & jeta un regard significatif sur le Jacobin. Celui-ci n'étoit ni triste, ni humilié. L'on ne lisoit dans ses yeux que la haine, & nullement l'intérêt qu'on doit au malheur. — Pauvres infortunés! leur dit-elle, on a abusé de mon nom, pour vous tourmenter. Je suis cette liberté, qu'on disoit conduire dans votre patrie. Je n'ai point quitté la Suisse. Ce n'étoit pas moi. — Ah! nous le voyons bien, répon-

doient les fugitifs. Votre air a trop de majesté, de grandeur & de grace : on a peint la liberté sur nos maisons & sur nos temples ; elle n'a pas un de vos traits. — Restez ici, dit la Déesse, je vais voir d'autres contrées, peut-être d'autres crimes & d'autres malheureux. Je vous reverrai à mon retour. Elle se mit en marche, le Jacobin la suivit en marmottant entre ses dents : *Je les dénoncerai.*

Ils arrivèrent à Geneve. Voilà, dit la Déesse, une ville où j'ai des amis passionnés, mais inquiets, ombrageux, susceptibles, qui à force d'hommages & d'encens, à force de jalousie, de rupture, d'adoration & d'humeur m'ont quelquefois dégoûté d'eux. Ils ont trop differté sur mes bienfaits, mon essence, mes droits, mon empire. Ils vouloient presque mieux me connoître, que je ne me connois moi-même. C'étoit à qui me diroit le plus de choses sublimes, éloquentes, passionnées : d'autres qui m'aimoient moins, me trouvoient des défauts ; il survenoit des querelles, on se disputoit, on s'échauffoit, on s'égorgeoit ; enfin on choisissoit des arbitres : les petites guerres de ce petit Etat se terminoient à peine, qu'il en renaissoit d'autres. Je ne fais ce que sont maintenant les Genevois. Presque François, presque libres, répondit le Jacobin. La Déesse jugea par cette réponse qu'il y avoit

encore des mouvemens politiques dans cette Cité turbulente, & qu'on y travailloit probablement au centième code de loix & de bonheur. Ne voulant porter ses augustes regards que sur de grands objets, elle ordonna à son guide de la conduire directement en France. Ils prirent la grande route de Lyon, qui les conduisit d'abord à Ferney. C'étoit un hameau bien pauvre, des routes, des marécages, un terrain presque sans culture. En peu de tems ce fut une ville agréable & peuplée, un canton riant & fertile, un séjour délicieux & animé, où tout respiroit l'aisance, l'activité & l'industrie. Voltaire y avoit vécu. Cette ville, ce château, cette culture furent sa propriété & son ouvrage. La nature fit quelque chose, le génie de ce grand homme fit le reste.

En entrant dans Ferney, la Déesse fut faisie brusquement au bras par deux hommes de fort mauvaise mine, qui sans respect pour son sexe & la majesté de ses regards, l'entraînoient en lui criant aux oreilles : où est votre certificat de civisme ? Où est votre cocarde tricolore ? où est ? Ils alloient continuer leurs questions, auxquelles ils joignoient des cris féroces & des gestes menaçans, lorsqu'ils furent interrompus par une foule de gens des deux sexes, qui se précé-

pitèrent sur leur passage, en vomissant contre la Déesse des imprecations meles des expressions les plus grossières & les plus indécentes, & criant à tue tête : Citoyens, arrêtons-là, c'est une émigrée : vive la liberté ! fouillons dans ses poches, elle aura peut-être de l'or, ou des diamans : vive la république ! menons cette Princesse à la maison commune, & de-là en prison. Allons, Citoyens ! — Le Citoyen Brutus s'agitoit, déclamoit, péroroit, leur crioit : prenez donc garde, c'est la Déesse de la liberté. On ne l'écoutoit pas. La Déesse toujours calme, majestueuse, observoit sans s'émouvoir cette troupe furieuse, n'opposoit aucune résistance & aucune parole à ces vociférations & à ces menaces. On l'entraîna dans une prison, en l'accablant d'outrages, aux cris mille fois répétés, de vive la Nation, vive la République ! Et l'on mit en prison la liberté, au nom de la *liberté*.

Charles de Bourgogne, Tragedie en quatre Actes, a Zurich, chez Orell, Gesner, Fuesli & Compagnie 1793.

L'AUTEUR anonyme de cette piece, dans un avis preliminaire aussi modeste que naïf, soumet sa tragédie au jugement des connois-

teurs : c'est, d't il, son premier essai dans ce genre, mais non la première production de sa plume. Composée exprès pour un théâtre de société de Zurich, dont les acteurs sont tous des jeunes gens de 16 à 17 ans, il n'a pu y mettre de rôle de femme; peut être s'essayera-t-il une seconde fois dans le même genre, & alors il en introduira dans sa nouvelle pièce. Si le jugement raisonné des connoisseurs de l'art dramatique ne l'encourage pas après ces deux essais, à continuer sa marche dans cette carrière, souscrivant alors sans murmures à leur arrêt, il se bornera à travailler dans le genre où jusqu'ici ses efforts n'ont point été sans succès.

Charles, vaincu à Grandson par les Suisses (1), médite dans son ame des projets de vengeance; il ramasse de nouvelles forces, & secondé du comte de Romont, dépouillé de ses Etats par les Cantons Suisses, & de Yolande de Savoie sa sœur, il entreprend le siège de Morat (2), dans lequel, tout aussi malheureux qu'à Grandson, il est entièrement défait, obligé de fuir, & après de vains efforts pour réparer ses pertes, abandonné de ses alliés, trahi par les siens, il court en Lorraine dans

(1) Au mois de Février 1476.

(2) Au mois de Juin de la même année.

le cœur de l'hiver (3) attaquer les Suisses devant Nancy où il trouve la mort. Tel est le fond historique de cette pièce, fidèlement suivi par l'auteur, qui parcourant un période d'une année sans s'embarasser de l'unité ni de tems, ni de lieu; promène ses spectateurs d'un acte à l'autre; de la Franche - Comté aux portes de Morat, des portes de Morat dans un palais ducal en Bourgogne; enfin de ce palais, en Lorraine dans le camp des Bourguignons près de Nancy; & dans ces diverses courses, on voit au premier acte le duc humilié, furieux, formant mille projets de vengeance, recevant avec dédain les députés de Berne & de Fribourg, refusant avec hauteur la paix offerte par ces deux villes au nom des Confédérés, & leur annonçant qu'il leur portera la réponse à la tête de 100000 guerriers. Egalement prêt à faire la guerre & à offrir la paix, les Confédérés reprennent les armes: le siège de Morat ouvre le second acte; on a le spectacle de l'assaut livré par les Bourguignons valeureux, repoussés par une poignée de troupes que commande Adrien de Bubenberg; une bataille se donne derrière le théâtre; le duc blessé, furieux, paroît sur la scène dans le plus grand désordre.

(3) Au mois de Janvier 1477.

Le troisième acte se passe dans son château de Viviere en Bourgogne ; le chagrin qu'il éprouve de ses désastres ont affecté son esprit & dérangé sa santé sans abattre son orgueil & sa confiance dans ses succès passés ; il s'adresse aux Etats de Bourgogne pour avoir des troupes & de l'argent ; ceux-ci lui refusent l'un & l'autre ; ses alliés de Sicile, Milan, Tarente l'abandonnent , il apprend que le duc René de Lorraine, aidé des Suisses, a repris son pays ; que Francfort, Nuremberg & plusieurs autres villes libres de l'Allemagne se déclarent contre lui ; qu'enfin son favori, le comte de Campobasso, vil flatteur, bas intrigant, qui a subjugué sa confiance & écarté de lui ses serviteurs les plus dévoués, a formé l'odieux projet de le livrer mort ou vif à celui de ses ennemis qui payera son infâme trahison.

Ces fâcheuses nouvelles, les sages avis de Contai, maréchal de Bourgogne, vieux militaire, qui réunit à son attachement pour son maître, l'activité du courage, la sagesse de l'expérience, & la capacité du talent, rien n'arrête le duc ; aussi presomptueux que brave, il veut lutter seul contre tant d'ennemis ; le comte de Romont & Contai en désapprouvant cette résolution se devoient au sort de Charles ; & le spectateur transporté en Lor

raîne au quatrième acte, y voit le camp des Bourguignons près de Nancy. On entend Contai derrière le théâtre s'efforcer à rallier autour du duc, de Romont & de lui, les troupes en fuite & à les animer au combat: Charles aux prises avec un soldat Suisse, arrive dans la chaleur de l'action sur la scène, il y reçoit le coup mortel; son corps resté sur la place est l'objet des outrages de Campobasso, des soins les plus touchans & les plus tendres de Grimaldo, page encore enfant, de l'étonnement stupide & des observations triviales d'un bon soldat Suisse; enfin des réflexions & des regrets du duc René de Lorraine, qui, en voyant son ennemi mort, oublie sa haine & sa colère pour n'écouter que la pitié.

Ainsi finit cette tragédie absolument dénué d'intrigue, plus remplie de spectacle & de mouvement que d'intérêt, dans laquelle la mort du héros n'a rien de touchant, puisqu'en recevant le coup qui termine sa carrière, Charles remercie le Suisse de lui ôter une vie odieuse, & que le soldat répond qu'il n'y a pas de quoi le remercier, & qu'il ne la lui ôte que pour se défendre lui-même.

Quoique ce manque de gout, qui confond le rival avec le naturel, se retrouve souvent dans le cours de la pièce, elle a quelques scènes vraiment belles, telle est la sixième du

second acte, où Scharnachtal & Halwyl, les deux députés Suisses, se présentent avec la dignité & la noblesse qui convient à des hommes vraiment libres, & sans avoir avec le duc, la morgue insultante & la grossièreté des Sans culottes de nos jours. Dans la scène suivante, le brave Contai prouve par ses réponses à son maître, que ce caractère de dignité & de noblesse n'est point un attribut exclusivement républicain. La troisième scène du second acte, dans laquelle Adrien de Bubenberg, commandant de Morat, harangue les troupes qu'il ramène de la poursuite des Bourguignons, & la sixième scène du même acte où Halwyl, général des Confédérés, les prépare au combat, sont belles l'une & l'autre & présentent de grandes idées sur le *vrai patriotisme*. Pour peu qu'on ait observé les Cours, grandes & petites, on y a vu sans doute avec des individus estimables, des flatteurs, des favoris abusans de la confiance qu'ils ont eu l'art de s'acquérir, & des scélérats trahissant leur maître pour leur intérêt, mais nous doutons que l'original de la caricature que nous présente le comte de Campobasso aie jamais existé sous des traits aussi grossiers que ridicules & dégoûtans, & nous ne comprenons pas que l'auteur qui, pour rester fidèle au fond historique, s'est refusé

le plaisir d'y broder quelques accessoires par lesquels il eut rendu sa pièce dramatique, n'aie pas du moins profité de l'idée assez communément adoptée, que le duc avoit été la victime d'une trahison, au lieu d'amener la catastrophe de sa mort, de manière à ce que l'odieux complot de Campobasso & l'exécution de son vil complice qu'il sacrifie à sa fureté, ne font dans le drame que des crimes inutiles & absolument étrangers au dénouement.

Nous observerons enfin, qu'avec le but très-visible qu'avoit l'auteur, de relever les vertus & le triomphe des Suisses, il falloit conserver à Charles les qualités & les défauts brillants que l'histoire nous a fait connoître, au lieu de le dépeindre sous les traits d'un spadassin fanfaron, d'un imbécile, dupe du flatteur le plus mal-adroit, & esclave d'un homme aussi grossièrement méprisable que l'est Campobasso : car en avilissant ainsi l'adversaire que les Suisses ont vaincu, en ridiculisant ses moyens, ses projets & ses entreprises, c'est presqu'anéantir la gloire des vainqueurs.

Les réflexions fines, les observations justes, répandues dans le cours de cette pièce; l'esprit, le jugement qui percent sous le masque de la folie dans le rôle du bouffon de Charles,

& le sentiment caractérisé dans celui du petit page Grimaldo, nous font augurer qu'il ne manque à l'auteur pour réussir dans ses essais dramatiques, qu'une connoissance plus profonde du fonds & des formes qui se rapprochent du ton de la tragédie, ainsi que des lignes de démarcation établies entre les divers genres.

I N V E N T I O N ,

Pour déjouer la fabrique des faux Assignats.

LA sublime invention des Assignats forcés, au moyen desquels on peut se passer de mines d'or & d'argent, d'impôts, de commerce & même d'agriculture, pourvu toutefois qu'on trouve dans l'étranger des personnes qui veuillent troquer leurs denrées contre des feuilles de papier; cette invention, dis-je, souffre un échec considérable, par l'insolente contrefaçon de ceux qui, au détriment des premiers inventeurs, les imitent si bien qu'il est impossible de les distinguer; je ne parle pas des cartes de confiance, & d'échanges d'assignats, cette fabrication est une invention industrielle, de troquer une non-valeur arbitraire, contre une autre qu'on est forcé de recevoir, je parle uniquement de ceux

qui copient servilement les Assignats de la fabrique des Inventeurs & mêlent dans le public les copies avec les originaux.

Envain diront-ils pour s'excuser, que les biens qu'on hypothèque pour le payement des Assignats, étoient leur propriété avant qu'on les obligeât par le fer, le feu & la corde, de les abandonner; qu'ils ont par conséquent plus de droit que d'autres de les donner en hypothèque & d'en tirer leur subsistance : mauvaises raisons ! Il n'en est pas moins vrai que c'est un plagiat honteux, pour des gens d'esprit, nés pour inventer & non pour copier ; que cela nuit au crédit des bons Assignats, diminue leur valeur, & empêche de savoir à quelques milliards près, plus ou moins, combien la restauration de la France & la félicité publique coûtent à l'Etat ; cela empêche même de savoir si les hypothèques peuvent suffire pour les originaux & les copies ; cet inconvénient me tient à cœur, & jaloux d'aider de toutes mes forces au bonheur général, quoiqu'enveloppé dans le plus profond incognito, je propose une manière sûre d'é luder le payement des faux Assignats qui existent, & d'empêcher la future contrefa cture ; chacun doit sentir l'importance de mon avis, la générosité avec laquelle je renonce, par la publicité de cet

imprimé , à toute récompense, que la justice des Législateurs pourroit m'accorder en papier, inscriptions, ou statues, pour le service que je leur rend ! Eh bien je renonce à tout cela, même au bien inappréciable d'être reçu *Citoyen*, & d'assister à la séance.

Mais sans un plus long préambule, passons aux moyens d'empêcher la contrefaction des Assignats, après quoi je ferai voir comme on peut rendre nuls les Assignats contrefaits par le passé.

Tout ce qu'un graveur, dessinateur, peut composer, un autre peut le copier à s'y méprendre; tant qu'une papéterie pourra mettre des marques dans le papier, une autre pourra l'imiter parfaitement; il n'y aura tout au plus qu'une certaine élégance qui manquera aux copies étrangères, comparées aux originaux françois. Ce n'est donc ni le graveur, ni le papetier qui peuvent empêcher la contrefacture; si on se servoit de parchemin, de cuir, d'étain, de cuivre, ce seroit encore pis, on ne pourroit distinguer le vrai du faux, par les matériaux employés; l'argent & l'or ont dans ce moment des inconvéniens qu'il est inutile de déduire. Il faut donc se servir d'une matière dont on soit seul en possession, pour qu'à la première inspection, on soit à l'abri de la surprise; & cette matière c'est —

la porcelaine de Sève ! Les vains efforts qu'on a fait à Zurich, en Suabe, en Saxe, à Berlin, pour en approcher, prouvent bien qu'elle est inimitable ; les avantages qui résulteront de cette opération, & les facilités dans l'exécution sont inappréciables. La matière, les ouvriers, les ateliers, sont sous la main, & à la portée de la commission des Assignats, à portée de surveiller cette importante opération — La fabrique, dans ce moment d'égalité, doit être ruinée, tout le monde ne peut pas manger sur porcelaine ; donc, personne ne doit s'en servir ; voilà donc une nouvelle vie qu'on donne à la fabrique. L'élégance des formes, la correction des dessins, feront animer & rechercher ces Assignats de nouvelle espèce, & à supposer qu'un besoin de l'État en fit suspendre ou anéantir les paiemens, les possesseurs pourroient faire encadrer leur collection pour orner les salons, ce qui ne peut avoir lieu avec les papiers actuellement en circulation ; la fragilité même de cette matière, loin d'être un inconvénient, aideroit à la libération de l'État.

Je propose donc ;

Que le Directeur de Sève soit nommé Assesseur du Directoire des Assignats, Président de la fabrication, & vérificateur de ceux qu'on lui présentera.

Il aura pour ses appointemens, le quart de tout ce qui s'en fabriquera.

Les formes des pièces seront telles qu'il plaira à la Convention de décréter.

Au lieu de refonte, comme dans les espèces, le changement de forme fera le même effet, c'est-à-dire, que celles de l'ancienne forme seront hors de cours.

Les Assignats de 1000 liv. & au-dessus seront fond blanc, avec un paysage représentant les riches campagnes de France, après le bonheur établi.

Les Assignats de 500 liv. le sang de Foulon, & la prise de la Bastille.

Ceux de 300 liv., un prêtre qui se marie devant le Maire, fond couleur de boue.

Ceux de 200 liv., une Dame des Hâles avec la pique.

Ceux de 100 liv. & au-dessous, les plus nouveaux édits pour la félicité publique. Pour les Assignats au-dessous de 20 sols, on prendra de la terre de potier.

Les grands Assignats seront marqués au revers de la silhouette du Directeur, les petits de son chiffre.

Les articles qu'il faudra ajouter à ce règlement, serviront utilement de prétexte, à la première réforme, en diminution des dettes.

Il est presque inutile de dire comment on

se débarrasse des faux Assignats qui sont en circulation ; l'exemple des Billets du Mississipi est trop récent pour être oublié ; tout le secret consiste à ne payer ni les bons ni les mauvais, de peur de s'y tromper. En effet, rien de plus juste ! lorsque dans un jeu de cartes, il y en a une de trop, on jette le jeu, on en prend un autre, malgré les cris de celui qui avoit jeu sûr en main, & n'avoit pas ajouté la carte qui gâte tout ; & puisque pour la félicité publique à venir, on a pu ruiner des millions d'hommes, écraser le commerce, les fabriques ; diminuer sensiblement l'agriculture, pour envoyer les laboureurs faire la guerre à tous les voisins, faire périr des milliers d'honnêtes gens de misère, parce qu'ils avoient le malheur d'être gentilshommes, en assassiner 45000 pour entretenir la vigueur nécessaire pour la révolution, faire périr le roi sur l'échafaud ; puisque, dis-je, on a pu & dû faire tout cela, où est l'inconvénient de ruiner quelques milliers de plus, pour libérer les biens de la Nation, si justement acquis, & de se procurer par-là une nouvelle ressource ; bien entendu que les Législateurs auront l'attention de se débarrasser avant la publication de l'Edit, des Assignats qu'ils pourroient avoir en porte-feuille.

A N N A L E S

De l'histoire de la grande Bretagne , par Mr. d'Archenholtz, Tome IX & X, années 1792 & 1793, avec les portraits de Newton & du Duc de Portland. Hambourg 1794.

DE ces deux volumes, continués sur le même plan que nous avons déjà fait connoître à nos Lecteurs, & écrits dans le même esprit, le neuvieme termine l'année 1792, & le dixieme est le premier volume de l'année 1793.

Nous nous sommes assez arrêtés sur les premiers volumes, pour donner une idée de cet ouvrage à ceux de nos Lecteurs qui ignorent la langue allemande, & nous répétons ici que cette production est véritablement intéressante pour tout ce qui regarde les faits; mais on remarque un peu trop les opinions politiques de l'auteur; il a pris à tâche de se laver du reproche de partialité pour les Anglois, & il y réussit si bien qu'on ne pourroit actuellement le lui faire sans une très-grande injustice.

La partie de ces annales qui traite de littérature, n'a rien perdu par la mort de M.

George Forster , puisque Mr. J. J. Eschenbourg , conseiller de la sérénissime Cour de Saxe-Gotha , avantageusement connu par plusieurs ouvrages , s'est chargé de cette partie ; & on lit avec un très-grand intérêt les Sections VII & VIII du neuvieme volume , dont il est l'auteur.

L E T T R E

Au Rédacteur du Journal.

Du Vall-d Illiez 1795.

PÉRSUADÉ , M. , que vous desirez rendre votre Journal aussi utile qu'il est intéressant , je vous envoie un extrait d'un livre cher , qui n'est point entre les mains de tout le monde , qui traite une matiere de la plus grande importance , puisqu'il est question d'un moyen très-prompt & le plus efficace connu , de détruire les vapeurs méphitiques , designées aujourd'hui sous le nom de *moffètes* ; émanations , vapeurs ou exhalaisons fort dangereuses , même communément mortelles , lorsqu'elles s'exhalent des parties putrides & alkalines des animaux , sur-tout de celles qui sont renfermées & concentrées dans les tombeaux & cavots des églises , ou dans les prisons & hôpitaux peu aérés ; dans les

chambres de malade , où trop de monde se réunit sans renouvellement d'air ; en un mot, dans tous les lieux infectés d'un air corrompu , tels que des puits profonds , des fosses d'aïfances bien fermées , &c. La raison en est que tous ces airs concentrés & renfermés , ayant croupis plus ou moins long-tems sans agitation & sans renouvellement , se sont surchargés d'une quantité plus ou moins grande , d'une qualité plus ou moins dangereuse , des susdites vapeurs méphitiques , qui altèrent & détruisent même entièrement les ressorts de l'air vital qui sert à la respiration ; & ceci est d'autant plus important que les merveilleuses découvertes , faites en chimie depuis quelques années , par nos plus habiles observateurs , nous apprennent que la masse d'air atmosphérique , sur-tout aux environs & près de la terre , ne contient qu'environ un quart d'air vital , ou d'air pur & véritablement propre à la respiration. Hors si l'air que nous respirons ne contient qu'un quart d'air véritablement propre à entretenir la respiration & la vie , il est évident qu'en se plongeant dans un athmosphère , ou masse d'air saturé de vapeurs qui détruisent sa qualité bienfaisante & vitale , on s'expose aussi évidemment à périr plus ou moins promptement , en raison de leurs quantités & qualités. Ces observa-

tions font d'autant moins suspectes, d'autant plus dignes d'attention, que l'expérience nous offre mille faits bien constatés, d'accidens fâcheux, même de mort subite, occasionnée par ces vapeurs & émanations putrides & déletérées.

Il est donc du plus grand intérêt pour le public, & c'est un trésor précieux pour l'humanité, d'avoir trouvé un moyen sûr & peu coûteux de parer à ces funestes accidens, en détruisant promptement ces vapeurs & exhalaisons méphitiques, & rétablissant l'air vital & respirable. On sait qu'il se dégage une quantité considérable d'alkali volatil des corps qui sont dans un état de fermentation putride, d'où il s'ensuit qu'il n'y a pas de moyen plus court, pour corriger efficacement une masse d'air qui en est infectée, & pour détruire les miasmes putrides, que de lâcher un acide, qui, en s'élevant & occupant toute l'espace, s'empare de ces molécules alkalines, les neutralise, & réduit l'odeur ainsi décomposée, à ses parties fixes que l'air ne peut point soutenir.

Le procédé qu'on va indiquer, d'après un très-habile chimiste, Mr. de Morveau, remplit parfaitement ces deux indications. On prend trois parties de sel neutre pour une partie d'acide : par exemple, trois onces

d'acide vitriolique, & neuf onces de sel marin (1); car la quantité de ces drogues doit être relative & proportionnée à l'étendue du lieu qu'il faut purifier, en observant toujours scrupuleusement la proportion de trois parties de sel neutre, pour une d'acide.

La dose de 2 livres d'acide vitriolique, & de six livres de sel marin, fera plus que suffisante pour quelque grand appartement ou vaisseau que ce soit, tel qu'une grande église, &c.... S'il faut purifier un grand vaisseau, on prendra une grande cloche de verre, dont on se sert dans les jardins; on y mettra six livres de sel marin (un peu humide, c'est le mieux) on place cette cloche sur un bain de cendres froides, dans une chaudiere de fer fondu; on place ensuite la dite chaudiere avec son attirail sur un réchaud rempli de charbons allumés. Enfin, on verse sur le champ, 2 livres d'acide vitriolique, & l'on se retire promptement en fermant l'appartement, car l'on fera à peine quatre pas, que la vapeur de ce mélange touche déjà à la voûte. Il arrive que l'acide marin est mis en liberté & volatilisé d'abord par la seule effervescence, & ensuite par le feu. Cette va-

(1) Ce qui peut suffire pour toute chambre de grandeur ordinaire.

peur composée, en neutralisant l'alkali putride, décompose l'odeur fétide, au point que le lendemain de l'opération, il n'y paroît plus aucune forte de mauvaise odeur, quoi qu'avant cela elle fut insupportable, suffoquante & meurtrière; or dès qu'il ne reste plus de vestige de fétidité, soit de mauvaise odeur, on est sûr que tout danger a cessé, du moins ce qui dépend des vapeurs alkalines animales.

Quelle obligation n'avons-nous pas au chimiste! Si vous croyez, M., que le public le desire, je pourrai revenir sur cet article; je ne vous ai donné ici que l'extrait de 38 pages in-8. Que de choses utiles s'extraitoient encore de cet ouvrage, trop cher pour pouvoir être lu généralement!

J'ai l'honneur d'être, &c.

CLÉMENT, *Vicaire.*

ANNONCE LITTÉRAIRE.

LA Religion & le Royalisme au peuple de Lyon, par un Citoyen du Département de l'Ain, ami des loix & des propriétés, & par conséquent Royaliste; avec cette épigraphe:
*Entre une ville & une ville qui ne devoit plus
exister,*

exister , il n'y eut que l'intervalle d'un décret.

A Lyon,

Avril 1795 (ère chrétienne.)

Germinal, an 3^e. de la République (vieux style,
ou style des Jacobins.)

Indépendamment de tout autre genre de mérite, une production brûlante de royalisme qui s'annonce, imprimée à Lyon, ne peut qu'attirer l'attention du lecteur.

Recueil de morceaux détachés, par Madame la baronne de Stael, du Holstein.

A Lausanne chez Durand & Comp. Libraires; & à Paris chez Fuchs, Libraire, Quai des Augustins. N^o. 27 1795.

L'ABONDANCE d'idées qui caractérise les productions de Mme. de Stael, la rapidité avec laquelle elle les présente plutôt qu'elle ne les développe, ses expressions toujours neuves & dont peu de ses lecteurs ont la clef, la profondeur, la légèreté de son style, & le feu de son imagination qui double pour elle les jouissances du sentiment, ne permettent point une froide analyse de ses ouvrages. Le recueil que nous annonçons ici est composé d'une Epître au malheur, d'un essai sur les fictions & de trois nouvelles

Les éloges donnés à l'Épître au malheur avant qu'elle fut imprimée, nous dispensent de nous arrêter sur ce morceau, dans lequel un Suisse lira avec plaisir les vers descriptifs du lac Léman, précédés de ceux-ci :

Est-ce dans les foyers de l'heureuse Helvétie
Que l'on doit consacrer ce culte douloureux ?

Et il sentira avec jouissance le contraste frappant de son bonheur, avec l'infortune des François, que l'auteur peint dans les vers suivans :

Et vous qui respirez, sous un ciel tutélaire,
Vous d'un autre pays, d'un autre sarg que nous ;
Pour aimer votre sort voyez notre misère ;
Ne vous comparez point à des rêves plus doux.
Des révolutions les volcans font l'image,
Le savant qui dépeint leur affreuse beauté,
Dit qu'aux jours de terreur causés par leur ravage
La terre avec le tems doit sa fécondité.
Mais des contemporains l'espérance est perdue :
Mais le sol ébranlé menace leurs enfans.
On veut dans l'avenir égarer votre vue,
Fixez de la douleur les tableaux éloquens ;
Par la pitié notre ame au présent est unie.
Des intérêts du tems Dieu seul peut transfiger ;
Malheur à qui voudroit agiter sa Patrie ;
Le François n'avoit pas leur exemple à juger.

Le but de l'auteur dans son essai sur les fictions, est de prouver que les romans qui peindroient la vie telle qu'elle est, dont les

sujets s'étendroient à de nouveaux intérêts, à d'autres passions qu'à celle de l'amour, seroient le plus utile de tous les genres de fictions : " l'amour, dit Mme. de Stael, n'exerce
 „ son influence que sur la jeunesse, on oublie
 „ à un certain age les impressions qu'on en a
 „ reçu; on prend un autre caractère, on
 „ est livré à d'autres objets, à d'autres pas-
 „ sions; l'ambition, l'avarice, l'orgueil, la
 „ vanité pourroient être l'objet principal de
 „ romans, dont les incidens seroient plus
 „ neufs & les situations aussi variées què celles
 „ qui naissent de l'amour. Que d'avantages
 „ n'auroient point dans cette carrière nou-
 „ velle les auteurs qui possèdent le talent
 „ de peindre, & savent attacher par la con-
 „ noissance intime de tous les mouvemens
 „ du cœur humain; que de beautés ne pour-
 „ roit-on pas trouver dans le Lovelace des
 „ ambitieux! quels développemens philoso-
 „ phiques si l'on s'attachoit à approfondir, à
 „ analyser toutes les passions comme l'amour
 „ l'a été dans les romans! „ Ne doutant pas
 que nos lecteurs ne sentent la finesse & la
 vérité de ces observations, que l'auteur
 n'avoit pas encore faite lors qu'elle a com-
 posé les trois nouvelles qui finissent ce vo-
 lume, nous nous contenterons d'ajouter
 qu'aucun siècle, peut être, n'a été plus favo-

nable à la carrière nouvelle, indiquée par Mme. de Staël, que celui dans lequel toutes les passions marchent tête levée, présentent à chaque instant au peintre le moins habile, leurs diverses nuances & leur hideux aspect,

Bibliothèque du Pere de Famille, ou Cours complet d'éducation, par Mr. Lantiers, professeur en belles lettres. Tome I & second, avec cette épigraphe,

L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'alimente.

A Lausanne chez J. P. Heubach & Comp. 1797.

PERSONNE n'est plus fait pour sentir toute la vérité de cette charmante épigraphe que l'auteur de cette utile collection, qui semblable aux Prêtresses de Vesta, consacre depuis maintes années, ses travaux & ses veilles, à alimenter ce feu sacré en amalgamant à celui de son génie, jusqu'aux plus petites étincelles échappées à d'autres auteurs. Electrises par la lecture de cette collection, nous essayerons de donner, si non l'analyse, du moins la nomenclature des objets traités dans les deux volumes qui viennent de paraître, & dans la préface desquels, l'auteur qui connoit le public autant qu'il en est connu, le prévient

avec cette modestie qui le caractérise, que si l'on se hatoit d'apprécier son travail d'après quelques articles, ou même quelques volumes qui n'obtiendroient pas toutes les approbations, l'indulgence d'un lecteur instruit, en conséquence bienveillant, le dédommagera toujours d'une critique ou injuste ou trop sévère.

Les articles contenus dans le premier volume de cette Bibliothèque sont :

De la Religion. — De la Cosmogonie. — Histoire naturelle de l'homme. — Des sens. — De l'Histoire morale de l'homme. — Hommes sauvages. — Arithmétique politique. — Avis importants aux bonnes mères. — Des Monstres, des Nains & des Géans. — Des variétés dans l'espèce humaine.

Quoique Mr. Lanteires nous avertisse que pour ne pas entraver sa marche, il s'est vu contraint à taire souvent le nom des auteurs de qui il emprunte ces divers articles, leur titre rappelle avec plaisir au savant, & même à l'homme simplement instruit, la plupart des sources où il a puisé, & ses autres lecteurs doivent lui savoir gré de leur présenter dans un in-12. la quintessence de quelques milliers de volumes. Après s'être occupé du globe & de l'espèce humaine, le savant professeur traite dans le second tome, de quelques

usages & coutumes de différens peuples. — Des découvertes, inventions & époques plus ou moins remarquables par ordre chronologique. — De quelques erreurs. — Des animaux & de leur instinct. — Des végétaux. — Des minéraux. — Et enfin de la pierre philosophale; & c'est à notre avis, l'avoir trouvée en fait d'éducation, que d'être parvenu à inculquer & à mettre à la portée de tout le monde, dans un seul ouvrage, tous les genres de connoissances & de sciences.

Lettre à l'Auteur du Journal.

M.

COMME il est beaucoup de jeunes gens qui ayant eu quelques principes de géométrie, se trouvent à la campagne dans le cas où je suis, sans instrument, je vous adresse dans le but de leur être utile, la méthode très-simple par laquelle j'y ai suppléé.

Pour connoître la hauteur de la cime de la montagne qu'on appelle communément ici, du Midi, dès l'endroit que j'habite, qui est précisément en face, n'y ayant que le lac entre deux; dont par le même moyen, j'ai mesuré la largeur par un des côtés du triangle semblable; aboutissant à la base de la

montagne, lequel j'ai trouvé de 14950 pieds; ce qui, à deux pieds & demie le pas, feroit 5980 pas géométriques, dont on compte 3000 par lieue: enforte que la largeur du lac dans cet endroit, feroit d'une lieue & trois quarts à deux lieues, ce qui se rencontre assez avec celle que lui donnent les cartes du pays, & me fait croire que cette méthode, avec un peu d'attention, peut procurer des solutions aussi justes que les meilleurs instrumens de mathématiques, & peut par conséquent y suppléer.

Les procédés en question, sont donc ceux-ci:

J'ai planté devant moi un pieu d'environ six pieds, en face de la montagne: à vingt pieds de-là, du côté de la montagne, une perche d'environ quinze pieds, dans la même direction.

Ayant attaché à mon pieu une ficelle d'environ vingt-quatre pieds, & conduit l'autre extrémité jusqu'à la seconde perche, à laquelle je l'ai liée à la hauteur propre à former un rayon visuel, qui aboutit à la cime de la montagne: conduisant une autre ficelle, formant un rayon visuel, aboutissant à l'autre bord du lac, ou à la base de la montagne, je me suis trouvé, un triangle semblable, formé par mes deux ficelles & la seconde perche, dont un point de mon pieu ou pre-

mière perche, où étoit liées les deux ficelles à forme le sommet. Après avoir mesuré la ficelle, représentant le rayon visuel, abou-tissant à la base de la montagne, par les règles de proportions ordinaires, pour mesurer une étendue inaccessible; j'ai trouvé donc la largeur du lac, de 14950 pieds pour un côté de mon triangle. Par les mêmes règles, j'ai trouvé le second côté, ou la base de mon triangle visuel: faisant donc la hauteur de la montagne dès sa base à sa cime, de 2011 pieds $\frac{47}{223e}$. ou 805 pas géométriques, qui feroient environ un tiers de lieue. Comme je n'ai aucune connoissance que l'estimation de la hauteur de la montagne en question (qui est cependant le point le plus élevé de la chaîne des Alpes, qui bordent le lac de Genève) ait été prise par quelqu'un de plus instruit & plus à même de le faire que moi, j'ignore si ma méthode a pu suppléer exactement aux instrumens géométriques qui me manquent. J'ai cependant lieu de croire, par les informations que je me suis procurées, sur l'exactitude de ma première opération, (quant à la largeur du lac, qui formoit à-peu-près un des côtés de mon triangle), que je n'ai pu m'éloigner beaucoup de la hauteur réelle de la dite montagne. Je prie instamment les

personnes qui pourroient me donner quelque information sur l'élévation réelle de ce point de nos montagnes, ou quelqu'observation, propre à rectifier la méthode dont je me suis servi, de vouloir bien me les communiquer par le canal de votre Journal.

Je suis avec une estime très-parfaite,

M.

Votre très-humble & très-
obeissant serviteur,
DE CLAVEL d'Ailens, anc.
Officier en Hollande.

Cully, 30 Avril 1795.

É C O N O M I E.

Manière de cuire le riz, usitée en Asie, (communiquée par le Citoyen Volney).

Journal de Paris, primidi Floreal, jeudi 30 Avril 1795.

PRENEZ une mesure quelconque de riz & deux fois autant d'eau; par exemple, un litron de riz & deux litrons d'eau; mettez l'eau dans une casserole sur un feu très-vif, faites la bouillir promptement; sitot qu'elle bout, jetez-y le riz, mêlez-le avec une cuiller jusqu'à-ce que l'eau soit épuisée, en la faisant toujours bouillir; sitot qu'elle est épuisée,

jetez dans le fond du riz, de peur qu'il ne brûle, un peu de beurre ou de graisse, affaïfonnez de poivre ou de fel, & fervez bouillant: tout cela fe doit faire en un quart-d'heure.

Quelque riz boivent plus, d'autre moins; ce font les meilleurs; jamais en Afie un pauvre même ne mange de riz refroidi; ils eftiment que c'est un poison.

Tous nos riz délayés & trop cuits ne nourrissent point; il faut que le riz foit un peu fec & en grain pour être nourrissant.

A V I S D U R E D A C T E U R .

Nous ne doutons pas que nos lecteurs n'aient obfervé que nous leur avons augmenté les Numéros de Février & de Juin, chacun d'une demi feuille, que nous reprendrons fucceffivement felon l'ufage fur deux autres Numéros, à commencer par celui-ci, dans lequel nous ne mettons que quatre feuilles.

É L É G I E

*Sur le monument du Chevalier Othon de Grandson ,
qui se voit dans le chœur de l'église Cathédrale de
Lausanne.*

QUEL est donc ce tombeau , par le tems respecté ?
Quel est ce Chevalier ? Ah ! nous pouvons le croire ,
Qui repose en ces lieux , n'a point vécu sans gloire —
Mais ce bras mutilé lisons : à la mémoire
Ce marbre doit transmettre encor la vérité —
Grandson ! Dieu . . . c'est donc toi , dont le cœur agité
Offrit des passions un mémorable exemple
Toi , qui reçus la mort d'un rival détesté (1).

Par la dévotion conduite dans ce temple ,
Près de ton monument , une jeune beauté
Sur le marbre glacé laissant couler des larmes ,
De l'amant qui lui plût te prêter tous les charmes ;
Et sachant quelle fût ta gloire & ta valeur ,
En décore l'objet qui captiva son cœur —
A ce tribut , Othon , tu pouvois bien t'attendre ;
Les pleurs de la beauté doivent baigner ta cendre :
Mais cette enceinte auguste où reposent tes os ,
Doit surtout recevoir l'hommage des héros —
Il en fût qui , pleurant sur ta valeur trompée ,
Au pied de ce tombeau consacroient leur épée ;
Et jurant d'imiter tes vertus , ta candeur ,

(1) Othon de Grandson fut tué par Gérard d'Estavayer , à Bourg en Bresse , le 7 Août 1398. C'est le dernier duel juridique qui ait eu lieu dans ce pays.

Venoient s'y dévouer au culte de l'honneur ;
 Tandis qu'un prompt instinct, qui te sauve une injure,
 Eloigne encor de toi, le lâche & le parjure —
 Vingt générations sur ta cendre ont passé,
 Leurs noms sont dans l'oubli..... le tien est prononcé ;
 Mais il n'excite plus ni haine, ni tendresse ;
 A peine il est connu : d'où vient qu'il intéresse ?
 On voudroit pénétrer au fond de ce cercueil ;
 Et LAUSANNE, à ce marbre, attache quelque orgueil —
 Un vieux respect, transmis jusqu'à nous, d'âge en âge,
 Fait de ce monument un trophée au courage —
 Mais tes tristes amours, noble & bon chevalier,
 Hélas, leur souvenir s'est perdu tout entier ;
 Et près de ce tombeau, jamais on n'imagine,
 De joindre au nom d'Othon, celui de Cathérine (2).
 Toutefois, ces amours n'ont cédé qu'à la mort :
 Après soixante hivers, d'une amante adorée,
 L'ombre guidoit encor ta main désespérée ;
 Et ton premier soupir décida de ton sort —
 Lausanne, que Grandson choisit pour sépulture,
 Lieu charmant, où sa cendre encor repose en paix,
 Si l'ombre du héros, sous tes ombrages frais
 Se montre, & vient par fois contempler la nature,
 Ah! qu'elle soit pour lui prodigue de beautés !
 Que ce bassin superbe, en sa vaste surface,
 Reflecte sur & les cieux, & ces cimes de glace
 Qu'on aime à retrouver dans ses flots argentés —
 De l'astre de la nuit parcourant sa carrière,
 Que cette masse d'eau reflète la lumière —
 Que l'air exhale au loin le parfum de ses fleurs —

(2) Catherine, Dame d'Eltavayer, inspira une funeste passion au chevalier de Grandson.

Qu'une pâle clarté, confondant les couleurs ,
 Et pârant les objets de sa teinte adoucie
 Rappelle dans ces lieux, les enfans du trépas —

Inspire mes accens , tendre melancolie ,
 Au silence, à la nuit, tu prêtes tant d'appas.
 Ciel ! la feuille s'agite. . . . & l'oiseau de Pallas. . . .
 Seroit ce toi, déjà ? viens, approche, ombre amie ,
 Viens revoir ce beau lac. . . voltige sur mes pas —

Mais. . . . digne Chevalier, ame sublime & pure ,
 Avec le tems tout change , hélas, hors la nature —
 Ce tems qui détruit tout changea nos mœurs, nos arts,
 Et l'homme aussi : oui, l'homme, ô vérité funeste !
 Othon, l'univers change. . . . & la nature reste —
 Comme autrefois sans doute, elle offre à tes regards
 L'onde, le ciel, ces monts toujours ceints de nuages ,
 De nos cœurs agités éternelles images —
 Reconnois Meillerie & son rocher fameux
 Où l'exil de Saint-Preux attacha du prestige :
 Cet amant de Julie, amant trop malheureux,
 Rousseau lui donna l'être ; & ce Rousseau. . . . que dis-je,
 Que faudroit-il t'apprendre ? & pourquoi t'éclairer
 Lorsque plus que jamais, il est doux d'ignorer ? —
 O génie, ô talens, don sublime & céleste,
 Devois-tu des présens être le plus funeste. . . . ?
 Eblouis, enivrés, dans quel abyme, ô ciel,
 De tes fruits mal-faisans savourons-nous le fiel ?
 Grandson, dont l'heureux siècle, ignorant l'égoïsme,
 De toutes les vertus a connu l'héroïsme,
 Au chant de Philomèle, au souffle du zéphir,
 Puisse ton ombre, ici, retrouver un soupir ;
 Et parcourant d'un trait cette voute azurée
 Sans savoir rien de nous , regagner l'empirée.

Cette Elégie a été composée sur la terrasse de la Cité pendant une belle nuit du mois de Juin 1795.

Cette Elégie, dont l'auteur se dit Suisse, nous paroissant plus propre à inspirer qu'à satisfaire la curiosité sur le Chevalier de Grandson; nous invitons l'auteur, ou toute autre personne qui s'occupe de cette espèce de recherches, à nous donner quelques renseignemens sur un fait aussi intéressant pour le Pays-de-Vaud, que doit l'être ce duel juridique, où le Chevalier de Grandson succomba sous les coups de Gérard d'Estavayer.

V E R S

*A Madame de **** en lui envoyant le poeme
des jardins de l'abbé de Lille.*

CES vers chantent les bois, les fleurs, & la verdure,
Qu'il est heureux l'auteur qui peut vous attendrir !
Il fut embellir la nature,
Comme elle a su vous embellir.

Par M. Colonel de cavalerie
au service de l'Empereur

VERS gravés sur le tombeau du Prince Charles de Ligne, tué à l'affaire de Croix-au-bois, au mois de Septembre 1792.

Arrêtez!.... sur ce marbre, ah! répandez des larmes,

Beaux-arts, tendre amitié, portez-y vos douleurs;

Guerriers, faites ici l'offrande de vos armes :

Vous qui savez aimer, jetez-y quelques fleurs.

Par M..... Colonel de cavalerie au service de l'Empereur.

Inscription d'une silhouette.

QUE j'aime ce portrait malgré sa couleur sombre!

Qu'il lui ressemble bien! qu'il est cher à mon cœur!

On a dit tant de fois : *le bonheur est une ombre;*

Moi je dis à mon tour : une ombre est le bonheur.

Par Mr. de **** Colonel de cavalerie au service de l'Empereur.

LE LEZARD ET LA TORTUE.

Fable.

QUE je te plains, ma triste sœur,

D'aller ainsi trainant par-tout ton domicile,

Difoit à la tortue un lézard persifleur.....

Apprens, répondit-elle, apprens pauvre imbécile,

Qu'un fardeau qui nous est utile

Fait rarement sentir sa pesanteur.

Par Mr. D. V.

E N I G M E.

L'ON a souvent recours à moi
 Pour marquer sa reconnoissance ;
 Sans être contraire à sa loi
 J'en change souvent l'ordonnance.
 Dès autrefois comme aujourd'hui
 A mes aînés l'on me prefere ;
 Et fans me nommer comme lui
 Je portè le nom de mon père.

L O G O G R I P H E.

PAR cinq pieds, quatre & trois, je ravage & détruis,

C H A R A D E.

SUR la terre chacun d'fire
 Que le bonheur pour lui devienne mon premier ;
 Le voleur vit de mon dernier ;
 On éprouve mon tout pour tout ce q e l'on admire.

*Explication de l'Énigme, Charade, & Logogriphe,
 du N^o. precedent.*

Le mot de l'énigme est *feu*, ce uⁱ du Logogriphe est *drame*, où l'on trouve *anc*, *me*, celui de la Charade est *volage*.

VIE MÉMORABLE, ET MORT FUNESTE DE MESSIRE OTHON DE GRANDSON.

Tirée d'une ancienne Chronique du Pays-de-Vaud.

NON loin des murs de Grandson, célèbres par la victoire que les Suisses remportèrent sur le superbe Charles de Bourgogne, on découvre au bord opposé du lac, les tours du château d'Estavayer, qui se réfléchissent dans l'onde, avec les arbres qui les environnent — Ce séjour fût vers le milieu du quatorzième siècle, celui d'un tyran & d'une victime — C'est là que le farouche Gerard (1),

(1) Gérard, sire d'Estavayer, ou d'Estavay, mari de Catherine de Belp — Il habitoit le château d'Estavayer, comme chatelain pour le comte de Romont, prince de la maison de Savoie — Mais la demeure ordinaire des seigneurs d'Estavayer étoit à Moudon, où elle se voit encore à droite en sortant de la ville, par la porte de Genève, dans une position isolée & riante qui tient à une sorte de Fauxbourg — l'écusson armoirié de cette famille s'y voit encore sculpté sur les murs, ou peint dans la boiserie des plafonds — Le dernier rejetton de cette maison, dans le Canton de Berné, étoit une femme, qui fut mariée à Mr. Bergier, seigneur de Forel — Son fils

& sa triste compagne, la belle & trop sensible Catherine, traînèrent des jours voués au malheur —

Un an déjà s'est écoulé depuis que l'héritière du baron de Belp a donné sa main à Gérard, lorsque Mathilde d'Estavayer, veuve de Robert de Champion, vient chercher auprès de son frère, quelque adoucissement à sa douleur — Mais tout lui paroît changé dans l'asile de son enfance; & la tristesse qu'elle y porte, n'égale point celle qu'elle y trouve — L'inconsolable Mathilde juge bientôt que les nœuds de l'hymen ne sont point pour son frère ce qu'ils ont été pour elle : tout semble respirer la contrainte dans le château d'Estavayer, tout y présente l'image de l'infortune — Gérard frémit, son regard menace, ses moindres gestes décèlent une fureur concentrée — Catherine soupire, & se tait — Quelquefois une larme furtive trahit sa douleur secrète: on voit alors qu'elle, dédaignant de dissimuler ses chagrins, elle ne cherche point à les confier; & cependant à quelle cause attribuer ces chagrins inconcevables? Jeunesse, fortune, naissance, vous

est mort il y a peu d'années, conseiller à Lausanne —
Voyez *Guichenon* Tom. II. & *Mullet Hist. de Suisse*.
Tom. II. pag. 523.

ne donnez pas le bonheur, puisque Gérard & Catherine ne sont point heureux — Hélas ! la félicité conjugale dépend de cet accord secret des âmes, de cette douce sympathie, sans laquelle l'amour lui-même n'est qu'un tourment —

Mathilde, qui devint avec le tems, l'amie de sa belle sœur, lût enfin dans cette âme déchirée : dieu, quel récit que celui de ses malheurs — Après avoir entendu cette désolante histoire, la dame de Champion se voit réduite à rougir des excès auxquels son frère a pu se porter, & ne fait que pleurer sur son amie — Pour lui présenter les lieux communs de l'espoir, elle est trop vraie & trop sensible.... est-il des consolations, quand la mort est l'unique terme du malheur ? Non sans doute ; & si nous jetons un coup-d'œil sur le sort de la dame d'Estavayer, il nous paroîtra aussi déplorable qu'à Mathilde —

Dernier rejeton des anciens barons de Belp, Catherine fut destinée à porter son riche patrimoine dans la plus illustre maison du Pays-de-Vaud : Othon de Grandson, fut le gendre que choisit son père — Si l'orgueil du rang l'eut seul déterminé, Othon, le plus puissant des seigneurs Vaudois, fils d'une princesse de Savoye [a], & proche parent

[a] Othon, fils de Guillaume de Grandson & de

du comte de Gruyère, méritoit fans doute la préférence sur tout ce qu'il pouvoit avoir de rivaux — Mais indépendamment de l'éclat que répandoient sur lui sa fortune & sa naissance, l'amabilité de son caractère, la considération qu'il s'étoit acquise dans un âge où les autres hommes sont d'ordinaire à peine nommés, (b) eussent suffi pour motiver le choix du baron de Belp — Catherine n'avoit

Blanche de Savoie, étoit seigneur de Grandson, Sainte-Croix, Montagny, Belmont & autres lieux du Jura — Il réunit à ce riche patrimoine de ses ancêtres, la terre d'Aubonne, du chef de Jeanne d'Alleman son ayeule — La maison de Grandson, qui a fourni des évêques de Genève, étoit tellement illustre qu'elle s'allioit aux maisons de Savoie & de Gruyères, & que les ducs de Bourgogne traitoient les sires de Grandson de *cousins* — Voyez sur tous ces faits, Muller, *Hist. de Suisse*, Tom. II, pag. 602 — Ruchat, Tschudi, Macanée, Olivier de la Marche & Guichenon, *Histoire générale de la maison de Savoie* Tom. II — Il paroît qu'Othon de Grandson est le même que Mad. de Tencin a pris pour le héros du siège de Calais —

(b) Grandson, attaché à la personne du prince Philippe, cadet des fils du roi Jean, se distingua à la bataille de Poitiers, & suivit à Bordeaux, puis en Angleterre ce jeune héros, que le roi son père créa duc de Bourgogne sur le champ de bataille, pour récompense de sa valeur —

que treize ans, lorsque Grandson, qui pour lors en avoit vingt-trois, lui fut présenté comme l'époux qu'on lui destinoit : graces, noblesse, il réunissoit tout ce qui peut plaire — Il possédoit surtout ce prestige dont les ames sensibles ont exclusivement le secret, je veux dire le don de parler au cœur, de l'émouvoir, & de lui communiquer à l'instant ses propres impressions —

Si la beauté naissante de Catherine, frappa Grandson, elle-même, malgré son extrême jeunesse, parut apprécier le choix de son père — “ Ma chère enfant, lui dit le baron, je ne promettrai pas aujourd'hui ta main à ce noble chevalier, si je connoissois un époux plus digne de toi — De ce moment, toutes tes pensées, toutes tes affections doivent se rapporter à lui; & Catherine de Belp, ne doit voir qu'Qihon de Grandson dans l'univers. »

En achevant ces mots, le baron présenta la main de sa fille au chevalier; & celui-ci ne la reçut qu'en fléchissant un genou. “ *Grand-merci, monsieur, & chier pere, s'écria-t-il, Grandson vous jure, foi de gentilhomme, d'appartenir corps & ame au bel ange que voici; & certes, si la loi que prononcez, n'est pas trop dure au gré de Dame si belle, dois à grand heur tenir ce jourd'hui.* »

Enhardie par l'ordre qu'elle avoit reçu , Catherine abandonna en rougissant , sa belle main à celui qu'elle regardoit déjà comme son époux ; & la révérence qui lui servit de réponse , eut toute la grace d'un consentement positif — “ C'est le sort de ma fille que je vous confie , poursuivit le vieillard , avec cet accent qui décèle l'émotion ; vous ne tromperez point l'espérance d'un cœur paternel... Ma douce Catherine fera aussi heureuse qu'elle mérite de l'être ; & mon gendre me consolera de voir s'éteindre avec moi le nom que mes ancêtres m'ont transmis. ”

Né pour être aimable , Othon l'eut été au fond d'un désert ; mais les cours de Savoie & de France , avoient tellement développé ses heureuses dispositions , qu'auprès de lui , nul ne sembloit valoir être regardé ; & point son pair n'avoit le *Pays-de-Vaud* , en bonne grace , gentilleffe , & douces manières — Une nuance délicate de sa conduite qui n'échappa point à Catherine , c'est que , même en respectant sa jeunesse , il ne la traitoit pas en enfant — Elle aimoit à penser qu'elle l'avoit intéressé au premier coup-d'œil ; & qu'avant de pouvoir lui donner son cœur , le noble , le charmant Othon se plaisoit à le lui destiner — Son père lui avoit ordonné de l'aimer... ah ! jamais père ne fût mieux obéi : & ses

vœux, *ses penfers*, ses craintes, n'eurent plus d'objet que Grandson —

Cependant, en choisissant un époux aussi brillant à sa fille, le baron de Belp n'étoit pas exempt d'inquiétude : son gendre faisoit les délices de Dijon & de Paris, mais feroit-il le bonheur de sa douce, de sa timide compagne ? Accoutumé au faste, à la pompe d'une cour, feroit-il le charme de la vie domestique ? L'existence d'un seigneur qui habite ses terres, est si différente de celle d'un courtisan ? Ainsi que la vie patriarcale, elle exige des goûts simples, une ame pure, un cœur ouvert à l'infortune d'autrui ; une certaine élévation de caractère, qui, dans l'occasion, peut donner une teinte de fierté ; elle exige en un mot, tout ce qu'il est assez rare de conserver dans les cours — Mais bientôt ces craintes du baron s'évanouirent ; il falloit si peu de tems pour juger Othon — Etranger par essence au séjour qu'il habitoit, c'étoit en grand seigneur qu'il avoit paru à la cour de France : trop fier pour rechercher la faveur, trop sensible pour n'être point touché de l'amitié de son maître, la dernière goutte de son sang lui appartenoit ; il avoit su le subjuguier & lui plaire, mais il ne pouvoit le flatter — Tel étoit Grandson sous le rapport de l'ambition : à l'égard de l'amour,

si son âge faisoit redouter pour lui, les séductions de la beauté, son cœur au moins étoit trop pur, trop délicat, pour aimer ce qu'il ne pourroit estimer; & déjà la charmante Catherine avoit pu le rendre plus difficile sur ce genre de bonheur —

Le gendre futur du baron de Belp, parut n'avoir été attiré à Berne, comme tant d'autres, que par la fameuse solennité du *Lundi de Pâques*; (a) le baron avoit choisi le même prétexte pour y conduire sa fille; & la première entrevue s'étoit faite sans que personne pût en soupçonner le motif — Prolonger à un certain point leur séjour dans cette ville, eut été le moyen d'en faire deviner la cause; & le baron ne voulant point marier sitôt sa fille, *voirement* s'étant déclaré que, *point ne fa'loit parler de noces* avant trois ans, *force fût au beau sire de s'en retourner en son pays* — En prenant congé de sa jeune amie, Grandson lui offrit un riche chapelet, de la part de Blanche de Savoie, sa mère; & certes, étoit-ce *joyau digne de princesse*: puis ayant prié la belle

(a) Cette cérémonie, qui consiste essentiellement dans la procession ou marche solennelle des membres de l'Etat, lorsqu'ils sortent de l'hôtel-de-ville, a été de tout tems un objet d'intérêt & de curiosité nationale —

future de songer quelquefois à *son chevalier absent*, il partit avec la permission de venir au bout de deux ans, lui rappeler la promesse qui lioit maintenant leurs destinées — (a) Othon pouvoit aisément remplir cet intervalle, par les succès dont son âge est le plus flatté — Aux tournois, au bal, dans les fêtes, tous les yeux se fixoient sur lui; & sa brillante valeur effaçoit à la guerre, les exploits de ses plus fameux compagnons d'armes — Le duc Philippe (b), qui tenoit alors sa cour à Dijon, y fit publier un magnifique tournois, en l'honneur de Marguerite de Flandres, son épouse, dont cette princesse devoit distribuer

(a) Il étoit dans l'austérité des mœurs de ce siècle, que de jeunes gens destinés l'un à l'autre, n'eussent que bien rarement l'occasion de se voir — Le baron de Belp permet une visite au bout de deux ans, une seule, visite avant le mariage — Les femmes de notre siècle ne sentent pas assez ce qu'elles ont perdu avec des mœurs dont la sévérité réhaussait si bien le prix de leurs charmes; & devoit ajouter à l'empire naturel que l'amour exerce, tout celui de l'imagination —

(b) Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, fils du roi Jean, avoit épouse Marguerite de Flandres; il tint sa cour à Dijon pendant quelques années, sous le règne de son frère Charles V; & ce fût la démence de son neveu Charles VI qui le fixa à Paris, ayant été revêtu de la fonction d'administrateur du royaume —

les prix elle-même ; & Grandson étant précisément arrivé pour y assister, ce fût lui qui en remporta tout l'honneur — Le couple royal parut jouir de sa victoire ; & la Duchesse lui passa au col une chaîne d'or, où pendoit un petit bouclier d'un travail exquis, sur lequel on lisoit ces mots, *à l'entour* d'une marguerite — *Fleur non-pareille, à chevalier sans pair* — “ *Adonc, Monseigneur, dit la princesse, en présentant Othon au Duc, comme le vainqueur des jeux : Veci maintenant entre tous ces braves, c'il que peut se dire, le vrai chevalier de Marguerite ; Et certes, n'est Dame, ne princesse au monde, qu'à honneur ne tiennè tel chevalier* — ” On juge à quel point une faveur aussi distinguée dût flatter Grandson, dont le cœur palpitoit au seul nom de gloire : les jouissances les plus chères à cette passion, furent toujours les plus idéales ; & c'est par ce noble prestige qu'elle nous élève au-dessus de l'humanité — Le vainqueur du tournois de Dijon, ami de Philippe, & chevalier de Marguerite, destina le prix qu'il venoit de remporter à sa jeune amie : c'étoit peut-être beaucoup d'y songer, au milieu des plaisirs d'une cour aussi brillante ; Et force belles dames s'ébahirent en secret, de l'incivilité du charmant Othon — Entourré de toutes les illusions du bel âge, il étoit bien

difficile que le souvenir de l'aimable enfant qui lui étoit destinée, pût toujours lui servir d'Égide pour s'en défendre ; mais comme le baron l'avoit prévu, Grandson ne pouvant être entièrement subjugué que par un objet qui captiveroit toute son estime, Catherine n'eut point de véritable rivale —

Si ces deux années d'une absence que le Baron avoit jugé nécessaire, s'écoulèrent pour Othon, dans l'ivresse des plaisirs & de la gloire, Catherine les donna entièrement à l'amour — Toujours occupée de Grandson, l'idée de ce jeune héros remplissoit son ame, & donnoit seule un prix aux éloges dont on récompensoit ses progrès — Ses vertus ainsi que ses charmes, sembloient n'éclorre que pour lui ; & si la nature la fit toute aimable, il n'étoit réservé qu'à l'amour de la rendre aussi parfaite — En voyant approcher le terme marqué à l'absence de Grandson, le cœur de sa jeune amante palpitoit tantôt d'espérance, tantôt de crainte ; car elle aimoit trop pour être assurée de plaire, & ne savoit elle-même si elle craignoit ou desiroit son retour — Enfin, elle comptoit déjà les instans, lors que son père lui présenta un seigneur Vaudois, *voisin & parent* de l'époux auquel elle étoit destinée —

Doué des mêmes avantages que Grandson,

plus jeune, & peut-être plus beau, Gérard d'Estavayer, (c'est le nom de ce Vaudois) étoit loin de faire la même impression — Autant l'instinct secret de la vérité rapprochoit d'Othon, au premier coup-d'œil, autant il éloignoit de Gérard — Je ne fais quoi de brusque & d'altier dans le geste, le maintien, le son de la voix annonçoit la violence de ses passions; tandis que son premier mouvement, toujours retenu, toujours concentré, étoit remplacé par un calme factice, uniforme, & sombre, qu'on pouvoit prendre pour du sang-froid — Il n'avoit ni l'abandon, ni la gâité de son âge; les égards les plus simples paroïssent chez lui étudiés; avec les plus beaux yeux du monde, son regard étoit dur, & le sourire habituel qui servoit de masque à sa physionomie, inspiroit une sorte de crainte — Mais cette première impression s'effaçoit bientôt: Gérard, lorsqu'il le vouloit, favoit revêtir des formes moins repoussantes, & quand on cherchoit à se rendre compte de l'éloignement qu'il avoit d'abord inspiré, on le condamnoit comme une prévention injuste, inexplicable, dont il falloit le venger à force d'estime — Il n'étoit point aimable sans doute, mais on le croyoit vertueux, on le jugeoit intéressant, solide; c'étoit, disoit-on, un

homme mûr à vingt ans — sa réputation de sagesse étoit faite à cet âge : il est vrai qu'elle s'étoit négativement composée de tous les vices qu'on ne lui connoissoit pas ; de tous les travers dont il paroissoit exempt ; de toutes les fautes qu'il n'avoit point commises ; & que sa profonde dissimulation soutenoit à merveille le roman de cette réputation précoce — On ne lui connoissoit ni amis, ni ennemis, bien qu'il eut quelques liaisons assez intimes, & insi que beaucoup de rapports d'intérêts avec ses voisins : enfin il jouissoit provisoirement de l'estime publique, & d'une sorte de considération dans l'ordre auquel il appartenoit par sa naissance. — Tel étoit Gérard, qui paroissoit alors digne du nom illustre d'Estavayer — (a) La mort d'un père généreux autant que magnifique, venoit de le mettre en possession de sa fortune, qu'il trouva fort dérangée ; & la plupart de ses terres grévées de charges dont il ne s'étoit point douté — Ce fut le soin de mettre quelque ordre dans ses affaires, qui le conduisit à Belp ; au moins le prétexte de sa visite fut-il l'emprunt d'une somme considérable, destinée à l'affranchir

(a) Ceci rappelle ce vers de la *Henriade* au sujet de Biron —

Q u i d p u i s . . . m a i s a l o r s , i l e t o i t v e r t u e u x —

de plusieurs créanciers importuns : mais le véritable but de Gérard, étant toujours impénétrable, l'espoir de captiver le Baron, & d'obtenir la main de sa fille, eut peut-être encore plus de part à ce voyage — Quoiqu'il en soit, si ce fût un calcul qui le conduisit d'abord près de Catherine, elle en fut bientôt vengée par la passion indomptable qu'elle lui inspira du premier moment — Malgré l'apparence de la froideur, le fougueux Gérard n'étoit que trop susceptible ; mais pour se livrer il avoit besoin d'espoir : comment trouva-t-il près de Catherine cette illusion décevante, & par quelle fatalité put-il s'abuser ? Bien que l'amante de Grandson fut belle à ravir, qu'elle eut tout ce qu'il faut pour toucher ou plaire, c'étoit une de ces beautés nobles, dont la physionomie touchante ne peut s'animer qu'au feu du sentiment ; & le sire d'Estavayer, tel qu'on l'a dépeint, ne devoit pas produire cet effet magique — Malheureusement, le Baron présente Gérard à sa fille, comme *le parent d'Othon*, & cette pudeur virginale que réveille le nom seul de l'objet aimé, colore son tein d'un éclat subit — Ses beaux yeux bleus se baissent involontairement sous leurs longues paupières brunes, puis s'arrêtent avec complaisance sur l'étranger — Un doux sourire, une poli-

tesse affectueuse, tout contribue à l'abuser : & comment devineroit-il que cet accueil qui l'enchanté, s'adresse *au voisin, au parent* d'Othon ? Enivré, Gérard se livre à l'espoir de plaire, au charme d'aimer... loin de prévoir ou d'imaginer aucun obstacle, son unique souci est de chercher quelque prétexte pour prolonger son séjour à Belp — Rien de mieux pour cela qu'une indisposition soudaine : ce moyen lui réussit à merveille ; & l'intérêt qu'on prend à lui, le confirme dans son erreur — Aussi lorsque le Baron, suivi de sa fille, vient le lendemain s'informer de la santé de son hôte, le prétendu malade ne trouve aucune expression pour rendre tout ce qu'il éprouve — Il voudroit au moins parler de reconnaissance, vains efforts ; sa langue enchaînée se refuse à ses intentions — Ses yeux parlent seuls, & qu'ils parlent éloquemment ! Catherine entendroit bien leur langage, si son cœur, rempli de Grandson, pouvoit soupçonner un autre amour que le sien : mais tout ce qui paroît extraordinaire dans ses regards est attribué à la fièvre ; & l'on redouble d'intérêt, en raison de ce qu'on le croit plus malade — Après avoir épuisé pendant quelques jours les attentions & les soins aimables, jugeant Gérard convalescent, on lui permet enfin de respirer le *plein air*,

ou l'admet dans la société de la famille, & pour charmer ses ennuis supposés, le tems se passe *en menus devoirs* — Soit intérêt, soit politesse, Catherine lui adresse plusieurs questions sur le local qu'il habite; & ce genre de curiosité paroît flatteur au Vaudois — Elle veut savoir si les rives du lac de Neufchatel sont préférables à celles de l'Aar; elle va jusqu'à lui demander quelle est la distance du château d'Estavayer à celui de Grandson, & si ce dernier peut être aperçu de sa demeure — En voyant Catherine s'intéresser aussi vivement à lui, Gérard perd le peu de raison qu'il conserve encore; & dans une ame comme la sienne, l'amour doit être une passion effrénée — Oui, dans cette ame brûlante, l'amour fera un volcan avec ses subites explosions, ses commotions épouvantables; enfin, avec tous les feux que peut renfermer un goufre agité sans cesse, & toujours prêt à vomir la mort — Malheur à l'objet d'une passion si terrible: malheur à toi, fille charmante... Mais tu n'aperçois point encore les nuages dont se charge ton horizon —

Dans l'enchantement d'un de ces entretiens, le sire d'Estavayer, assis un jour près de Catherine, est prêt à laisser échapper le secret de son cœur; ou plutôt il croit n'avoir plus rien à lui dire lorsqu'il découvre sur le chemin

chemin, un chevalier de *grande apparence*, suivi d'un écuyer & d'un chien — Enveloppés d'un nuage de poussière, ils semblent voler; bientôt ils sont à la portée de la vue — Catherine s'avance sur le balcon pour voir de plus près; mais qu'on imagine l'émotion de la jeune beauté, lorsque ce chevalier qui la reconnoit, ou qui la devine, se baisse jusqu'à l'arçon de la selle pour la saluer; & qu'elle distingue sur son écu les armoiries de Grandson — (a) Ses forces paroissent tout-à-coup l'abandonner, elle pâlit, rougit; son cœur bat avec violence — “ O ciel! s'écrie-t-elle enfin, dans l'excès de son trouble, c'est lui.....! c'est lui-même.”

Mille furies n'attendoient que ce signal pour s'emparer du cœur de Gérard — De quelle félicité le malheureux vient de tomber dans l'abyme du désespoir! il va cacher l'humiliation qui l'atterre, & la rage qui le dévore; il dispaeroit sans être apperçu — Cependant le Baron, averti de l'arrivée de son gendre, va le recevoir à la porte du château, & le conduit auprès de sa fille — Qu'elle lui paroît embellie après deux ans; combien d'attraits se sont développés pendant son absence!

(a) L'écu pallé d'argent & d'azur, à la bande de gueules, chargées de trois coquilles d'argent —

Tout en elle est fait pour séduire ou pour captiver — Sa démarche incertaine, son maintien timide, le genre d'émotion qu'elle éprouve, ont aux yeux de Grandson, un charme plus puissant que celui de sa beauté — Il lui fait gré d'être charmante, mais il lui fait encore plus de gré de paroître aussi sensible — Bientôt il partage lui-même ce doux embarras, inséparable des premières atteintes de l'amour; & plus timide à Belp, qu'il ne l'eut été à Dijon, ou à Paris, il ressent ce trouble enchanteur qui rendroit seul un amant aimable — Veut-il parler? Sa voix s'échappe en sons mal articulés; Catherine rougit; Othon soupire — Un silence aussi éloquent atteste au Baron, quelle est l'impression que chacun des deux fait sur l'autre; & la scène est d'autant plus vive que les acteurs paroissent se taire — Enfin Grandson rappelle le premier ses idées; & s'inclinant devant sa charmante *future*, il lui présente la précieuse chaîne qu'il reçut de la main de Marguerite, lorsqu'il remporta l'honneur du tournois de Dijon — “ *Ma tant belle amie, celui dit-il, ai reçu ce joyau de royale main, & moult me tar-
doit d'offrir à ma dame, tel gage de la gloire qu'ai
pu acquerrir — Se point n'avez mis en oubli, c'il
que pour vous seule, veult vivre & mourir, le por-
terés de votre grace, pour le respect de notre amitié,*

Et certes , à grand-faveur tiendrai ce guerdon."

Guidé par son mauvais génie, Gérard reparût à l'instant où Catherine brillante de joie, & parée du précieux collier, se print à dire à son rival, " Sans prix est le don que m'avez offert, Sire chevalier, Et le garderai chèrement pour l'amour de vous : ores, veuillés, (si bon semble à mon chier pere) onc ne vous départir de l'anneau que voici, encor que ne soit si riche joyau que le collier de Madame de Bourgogne, Et tout ainsi le garder pour l'amour de moi." C'étoit un de ces anneaux où se voient deux mains entrelacées (a). Othon qui sentit tout le prix de cet emblème, baisa l'anneau, le plaça au second doigt de sa main gauche, & s'inclinant devant Catherine, jura de ne s'en départir qu'à la mort —

L'habitude que Gérard avoit de dissimuler, peut-être aussi la préoccupation des acteurs de cette scène, le fauvèrent d'être deviné : mais on conçoit quelle répugnance il eut à vaincre, pour embrasser son rival avec l'apparence de la joie, & lui demander quelle affaire le rappeloit dans sa patrie, après une absence

(a) Cette sorte d'anneaux portoit le nom de *Foi*, tiré du blazon — C'étoit un emblème d'amitié, d'alliance & d'amour —

de deux ans — Othon, d'autant plus embarrassé d'une question à laquelle il ne lui étoit pas permis de répondre, qu'il étoit évident que Gérard avoit pénétré son secret, ne pût que parler vaguement de la santé très-altérée de sa mère, qui lui causoit en effet de véritables inquiétudes — Mais le Baron, croyant devoir à un hôte de cette importance, voisin & parent de son gendre, la communication du mariage de sa fille, fit part à Gerard de ses engagements avec Grandson — Au surplus, c'étoit ne lui rien apprendre, l'arrivée de Grandson, & l'impression qu'elle avoit fait sur Catherine, ne l'avoit que trop bien instruit — Peu de jours après, le sire d'Estavayer qui ne manquoit pas de prétextes pour fuir le spectacle désespérant du bonheur de son rival, partit la rage dans le cœur, en méditant les projets les plus sinistres —

L'austère décence ne permettant pas à Grandson de demeurer long-tems à Belp, le séjour qu'il y fit fut bien court; mais il suffit pour lui faire connoître toute la force d'un sentiment qu'il avoit ignoré jusques alors; & les instans qu'il passa près de Catherine, l'éclairèrent sur le prix de la vie — Hélas, ce sentiment qui devoit troubler ses jours & causer sa mort, se presentoit alors avec tant de charmes... il ne pouvoit le séparer du

bonheur, ni de la vertu — L'amour animoit pour lui la nature entière, embellissoit jusqu'à la gloire; & lui donnoit une existence nouvelle, en lui créant un univers enchanté — Avec moins d'abandon, ou de véhémence, Catherine étoit aussi sensible que son amant: & tous deux enivrés d'un bonheur qui remplissoit entièrement leur ame, sembloient pressentir que ce bonheur seroit le dernier — Quels efforts Othon n'eut-il point à faire pour s'arracher aux enchantemens d'une passion réciproque? Il en étoit à cette époque de l'amour, si l'on peut s'exprimer ainsi, où un regard, un soupir font événement; où la rose qui s'échappe des cheveux d'une amante, devient pour l'amant un objet de culte; où chaque pas qu'elle fait, chaque mot qu'elle prononce, consacre une place, marque un instant, & le grave pour jamais dans le souvenir — Rien n'égale la douleur de l'aimable couple, à l'instant des adieux — “ Mes chers enfans, leur disoit le Baron, une année est sitôt passée!”

— Ha! s'écrioit Grandson, en pressant sur son cœur la main de Catherine, je ne fais quel funeste pressentiment repousse toutes les consolations que la raison pourroit m'offrir, mais jamais je ne fus si foible.... répétez-moi, poursuivoit-il, jurez-moi que vous n'ai-

merez jamais que Grandson, que vous ne ferez jamais à d'autre que lui... & la main de son amante étoit à la fois mouillée de ses larmes & couverte de ses baisers —

Rougissant enfin de montrer autant de foiblesse, Othon rassemble toutes ses forces pour la surmonter : il prononce en fuyant, le dernier adieu ; & se dérochant à ce qu'il aime, prend *tout pensif la route de son châtel* —

Suivi du fidelle Archibald, son écuyer, l'amant de Catherine côtoye depuis une heure les rives de l'Aar, lorsqu'une voix partant d'un bois peu éloigné du chemin, le tire tout-à-coup de sa rêverie, en l'appelant distinctement par son nom —

— Arrête, Grandson, arrête!... si tu mérites la réputation que tu t'es acquise, tu ne refuseras point le combat que je te propose : mais je te déclare l'intention qui me conduit, c'est à ta vie que j'en veux —

En tournant ses regards vers le lieu d'où cette voix est partie, Grandson découvre un cavalier qui accourt au galop de son cheval ; il est couvert d'une simple armure, & son écu est environné d'un crêpe — Othon qui pouvoit avoir quelques envieux, ne se connoissoit aucun ennemi ; & l'idée d'un rival étant la seule qui se présente, il présume que ce doit être un gentilhomme du voisinage, à

qui son séjour à Belp a pu donner de l'humeur — Dans cette pensée, il redouble de courtoisie, & lui épargnant la moitié du chemin, “ Vous me connoissez, chevalier, lui dit-il, & tout devant être égal entre nous, puisqu'il s'agit de nous battre, je me flatte que vous voudrez bien vous faire connoître aussi. ” Mais on ne répond pas même à l'honnêteté de son salut; & joignant à cet abord *discourtois*, la grossièreté du langage, on emploie avec lui le tutoyement —

— Mon nom est écrit sur la lame de mon épée. . . . Mais que t'importe mon nom? Qu'il te suffise de favoir que je suis ton plus mortel ennemi —

Après ce discours incivil, l'inconnu met pied à terre; & Grandson qui vient d'en faire autant, lui fait observer qu'il a lieu d'être satisfait d'une telle condescendance — “ Au moins, chevalier, lui dit-il, si j'ai eu le malheur de vous déplaire en quelque rencontre, vous ne vous plaindrez pas de ma courtoisie en celle-ci; car les gens de ma sorte ne mettent guère l'épée à la main contre ceux qui refusent de se nommer. ”

Othon ayant défarmé *par deux fois*, son adverfaire, lui demande s'il est satisfait; à quoi celui-ci répond toujours que c'est à sa vie qu'il en veut — Surpris d'une si étrange fu-

reur, l'amant de Catherine se voit enfin forcé de renoncer aux menagemens qu'il a d'abord employés : & l'inconnu qui a la main droite perçee d'un coup d'épée, laissant alors échapper la sienne, saute légèrement en selle, puis disparoit, en faisant des imprecations contre son vainqueur — Mais quelle est la surprise du bon chevalier, en reconnoissant dans l'épée que son ennemi s'est vu contraint de laisser sur le champ de bataille, celle dont Blanche de Savoie fit present à Gérard d'Estavayer son filleul, lors qu'il fût reçu parmi les pages du comte Amédée! (a) Pourquoi donc cette haine de Gérard? Ils n'avoient jamais eu de démêlés, ils se connoissoient à peine : Gérard étoit son voisin, son parent, le filleul chéi de sa mère; leurs familles avoient toujours été unies.... ah! sans doute Gérard ne pouvoit haïr en lui qu'un rival, & Catherine étoit l'objet de ce combat mystérieux, dont l'issue eut toujours été ignorée, si Gérard eut été vainqueur; les gouffres de l'Aar en eussent ense-

(a) Blanche de Savoie, mère de Grandson, étoit maraine de Gérard d'Estavayer, qui avoit aussi pour parrain, Gerard de Montfaucon, seigneur d'Echalens — Gerard, qui portoit alors le deuil de son père, avoit voilé son écu, du crêpe qu'il avoit au bras, pour demeurer inconnu à Grandson —

veli jusques aux moindres traces; & Grandson, eut disparu de l'univers, sans qu'on eut jamais su pourquoi, ni par qui il avoit reçu le coup de la mort — Mais trahi par sa propre épée, Gérard voit tourner contre lui un événement dont il attendoit son bonheur — Trop généreux pour ne pas plaindre son rival, Othon s'efforce à concilier ses procédés avec les notions délicates qu'il a lui-même sur l'honneur, lorsque Archibald, croyant voir de loin que le combat est terminé, se rapproche au petit pas, de son maître, & lui fait observer qu'il est tems de chercher un gîte — On étoit alors au printems, la nuit s'avançoit; & s'il falloit la passer à la belle étoile, une aube-gelée pouvoit être fort incommode — Archibald conclut que le parti le plus sage, est de retourner sur leurs pas au château de Belp — Mais quelque heureux que soit ce prétexte de reparoître chez celle qu'il aime, Grandson résolu d'enfouir dans un éternel silence l'aventure du combat, préfère l'abri que présente la cabane déserte d'un charbonnier —

Profondément endormis sur un tas de feuilles sèches, le maître & le serviteur reposent en gens qui savent ce que c'est que *guerroyer*, lorsque vers le milieu de la nuit, leur sommeil est interrompu par les aboyemens re,

doublés du chien de Grandson — Ils apperçoivent alors à la clarté de la lune, l'intrépide *Roland* dressé contre la porte, ouvrant son énorme gueule, & faisant retentir leur aîle du son terrible de sa voix — Aussitôt Grandson saisit son épée, va droit à la porte; & l'ayant ouverte sans balancer, il suit ainsi qu'Archibald, les traces de *Roland*, qui s'est élancé dans un hallier voisin — Bientôt ils le perdent de vue, & regagnant sans lui leur gîte, ils y passent paisiblement le reste de la nuit — Mais le lendemain, Grandson cherche en vain l'épée de Gérard, on a profité de leur sortie nocturne pour l'enlever; & cette disparition étonnante fait naître bien des conjectures — Est-ce par des voleurs ordinaires que leur repos a été troublé? Ou son ennemi n'a-t-il point tenté une fausse attaque pour lui dérober ce témoin irrécusable de leur combat? Grandson & son écuyer agitent cette question avec assez d'intérêt, mais l'objet qui s'offre à leurs yeux en sortant de la cabane, fait disparaître toute autre idée — Etendu devant la porte & nageant dans son sang, le fidelle *Roland* échappé à ses bourreaux, consacre ce qui lui reste de vie à son maître, il lui fait encore un rempart de son corps, A sa vue il paroît se ranimer un instant, le battement de sa queue exprime sa dernière

joie ; il expire en léchant ses pieds — “ *Pauvre Roland*, s’écrie douloureusement le chevalier, te voilà donc victime de ta courageuse fidélité.... ah ! ce maître qui te fût si cher, ne te laissera point exposé aux dédains du voyageur ; tu ne serviras point de pâture aux vautours, ni de proie au corbeau vorace.” En parlant ainsi, Grandson entraînoit au rivage le corps ensanglanté de *Roland*, & ne rejoignit Archibald qu’après l’avoir vu disparaître dans les flots de l’Aar —

A cet incident près, qui gâta la première journée, les deux voyageurs firent heureusement leur route jusqu’à Payerne, où il fallut s’arrêter quelques heures pour faire reposer leurs chevaux — Grandson délibère un instant s’il ne conviendrait pas de passer la nuit dans cette ville, où l’on cherche à le retenir ; une pluie battante, une obscurité profonde, le croassement importun des corbeaux qu’Archibald a observé sur leur route, tout semble se réunir pour l’y engager — Mais l’ame d’un héros ne se laisse pas frapper par des augures sinistres ; la pluie cesse, le vent s’apaise, un destin fatal l’emporte ; & Grandson part vers le milieu de la nuit — Archibald, à qui le pays est parfaitement connu, choisit de préférence une route de traverse qui peut abrégér le chemin qui leur reste à

parcourir — Déjà ils ont fait quelques milles , lorsque deux hommes masqués , sortant brusquement d'uneasure avec des flambeaux , poussent des cris dont leurs chevaux s'effrayent tellement qu'ils se cabrent , & se précipitent dans un ravin qu'ils côtoyoient depuis quelque tems — Un éclat de rire infernal , applaudit au succès de cette abominable ruse ; & probablement pour s'en assurer , un des masques s'approche alors du ravin , mais la lueur de son flambeau est un secours que le ciel envoie à l'une de ces victimes — Grandson ayant réussi à se démêler de son cheval , s'attache aux broussailles , parvient à regagner sa route ; & mettant aussitôt l'épée à la main , poursuit l'auteur de sa disgrâce avec toute la fureur que doit lui inspirer la mort funeste d'Archibald — Le fugitif semble avoir des ailes ; toujours poursuivi par Othon , il jette son flambeau , prend à travers-champs , joint la grand-route , & gagnant enfin le cimetière de Cheires (a) , à l'instant où le fer vengeur est près de l'atteindre , il s'y réfugie devant

(a) Cheires est un village au bord du lac de Neuchâtel , sur la route d'Yverdon à Payerne ; on y a découvert plusieurs vestiges des Romains , entr'autres un superbe pavé à la mosaïque —

une croix — A ce signe révééré, le courroux du chevalier se calmant tout-à-coup : “ Vas, misérable, s'écrie-t-il, *Dieu gard* Othon de sacrilege ! cesse de trembler pour ta vie : je ne veux que connoître les traits de ta figure scélérate, & ne te quitterai que lors que la lumière m'aura permis de les voir.” En parlant ainsi, Grandson saisit le perfide masque d'un bras vigoureux ; & bien que cet inconnu soit taillé en force, il n'éprouve d'abord qu'une résistance foible, embarrassée, telle que peut l'être celle d'un seul bras — Cependant revenu bientôt de la première surprise, l'inconnu emploie au défaut du bras droit qu'il porte en écharpe, non-seulement les pieds, mais jusques aux dents — Son masque se délie pendant cette étrange lutte ; incident que l'obscurité rend nul au commencement du combat : enfin, Grandson ne voulant point abandonner son adversaire, les deux Champions parviennent en se débattant jusques à la porte entr'ouverte de l'église ; & la lumière d'une lampe qui brûle devant l'autel, éclaire les traits de Gérard —

— Perfide.... ! s'écrie Grandson, non, je ne saurois en croire mes yeux, un vain fantôme les abuse.... tu n'es point, tu ne saurois être ce Gérard, qui brûlant de marcher sur la trace de ses ancêtres, vient d'obtenir

à Chambéry, le grade honorable de chevalier — Il ne démentiroit pas à ce point le sang qui coule dans ses veines; & s'il eut nourri quelque haine secrète contre un voisin, c'est dans le *champ d'honneur* qu'il l'eut appelé pour y vider leur querelle en gentilshommes; ce masque odieux n'eut point dérobé ses traits; & surtout il n'eut pas attenté en vil assassin, à la vie de son ennemi —

“ Vas.... répond Gérard, le tems t'apprendra ce que peut la haine.... Si le choix m'est laissé, tu n'en doute pas, je t'immolerai dans le *champ d'honneur*, mais tu ne mourras que de cette main que tu as percée — Le fer, le poison, le ravin dont tu t'es sauvé par miracle, j'employerai tout pour prévenir le bonheur de mon rival, ou pour l'en punir — Deux fois j'ai manqué ma vengeance; si je la manque une troisième....”

L'air emporte les derniers mots que prononce le farouche Gérard; il a disparu, & son absence soulage Grandson — “ Dans quel horrible délire est plongé ce malheureux! se dit tristement le bon chevalier, veuille le ciel lui donner des remords, ou plutôt lui rendre la raison qu'il a perdue.... Faut-il que le malheur & la haine aient pu le dégrader à ce point?”

Immobile sur un des bancs de l'église, le

front appuyé de ses mains, le chevalier s'abandonne à de sombres méditations jusqu'à l'instant où le jour commence à paroître; mais trop religieux pour quitter cet asile sacré, sans offrir au ciel l'oubli de l'offense qu'il a reçue, son cœur qui n'est point fait pour la haine, n'a pas même le mérite d'un effort — A peine le chant des oiseaux annonce l'aurore; & déjà les habitans paisibles de Cheires, réveillés par les foins d'Othon, l'aident dans la recherche du corps d'Archibald — Le foible espoir qui peut lui rester est bientôt déçu; on lui rapporte sans mouvement & sans vie, les restes du plus fidelle des serviteurs : après lui avoir rendu les derniers devoirs, il s'embarque navré de tristesse, en se disant *qu'il porte malheur* à tout ce qu'il aime —

Mais d'où vient cette progression qu'on observe dans la marche de l'adversité; & pourquoi faut-il qu'un malheur semble toujours en annoncer un autre? Un nouveau sujet d'affliction attendoit encore Othon à son retour — En entrant au château, la douleur qu'il voit peinte dans tous les regards, lui fait pressentir une perte aussi cruelle qu'irréparable — “ Ma mère. . . ma mère ! ” s'écrie-t-il avec l'accent de l'effroi, & s'élançant à la porte de l'appartement, il l'ouvre d'une main tremblante — O bonheur ! cette mère chérie

respire encore, il, ne fera point privé de la bénédiction maternelle! Il tombe à genoux au chevet du lit... Abforbé par la douleur, il n'apperçoit ni sa tante, arrivant d'Echalens, pour recevoir les derniers soubpirs d'une belle sœur qui fût toujours sa plus tendre amie (a); ni la consternation de la jeune Ancelife (b), étonnée de la tristesse qui règne autour d'elle : il n'apperçoit pas même son frère, gémissant ainsi que lui, sur la perte de leur mère commune — Il n'a pu que s'emparer de sa main, qu'il arrose de larmes amères, & sans proférer aucune parole, il demeure comme abymé dans les sanglots — Cependant la vertueuse Blanche rassemblant ce qui lui reste de forces, rappelle à son fils la soumission qu'on doit aux décrets immua-

(a) Jaqueline ou Jaquette de Grandson, sœur de Guillaume, père d'Othon, & femme de Gérard de Montfaucon : elle fonda en 1351 le bourg d'Echalens —

(b) Il paroît qu'il est ici question d'une fille naturelle d'Othon, qui fut depuis, mariée à Jordan de Montenach, chatelain de Grandson — Cette dame est citée dans la charte d'Amédée VIII, en faveur de la ville de Grandson — Avant d'avoir été reconnue par Othon, il est très-possible qu'elle n'ait été désignée que sous le nom de sa mere Ancelife, dans le chateau —

bles

bles de la Providence ; elle implore pour lui les faveurs célestes , l'exhorte à chérir son frere , à protéger ses sœurs. . . . & surtout lui recommande un enfant qu'on ne désignoit alors au château , que sous le nom de sa mère Ancelise — “ Elle a , dit Blanche , des droits plus sacrés à la sollicitude d'Othon , que les enfans qui hériteront , quelque jour , de son nom & de sa fortune. ” Ici , la malade est interrompue par la Dame de Montfaucon , qui propose divers partis à prendre pour cette intéressante orpheline — On peut la confier aux jeunes baronnes de Grandson (a) , pour être élevée , par leurs soins , à la cour de Chambéry , ou l'envoyer à la vieille comtesse de Gruyère (b) , qui feroit avec empressement l'occasion de faire cette bonne œuvre : mais si l'on trouvoit dans la caducité de l'une , ou dans la jeunesse des autres , trop

(a) Othon avoit deux sœurs , comprises , ainsi que leurs frères , dans le Testament du prince Louis II de Savoie leur oncle. Voyez Guichenon , Histoire générale de la maison de Savoie — *Tome III , pag. 224* — Ces deux Demoiselles étoient filles d'honneur de Bonne de Bourbon , comtesse de Savoie.

(b) Wilhelmine de Grandson , veuve de Pierre III comte de Gruyère , grand-tante d'Othon , fonda en 1307 la chartreuse de la Part-Dieu , dans le comté de Gruyère ; elle devoit être alors fort âgée. —

d'inconvénient, la dame de Montfaucon offre d'adopter Ancelise, & de l'élever comme sa fille —

Emu jusques au fond de l'ame, Othon accepte avec transport la généreuse proposition de sa tante; & Blanche paroît soulagée de pouvoir laisser en des mains si sures, un être dont le sort l'intéresse aussi vivement —

Cette scène touchante autant que solennelle, d'adieux & de bénédictions, ayant épuisé les forces de la malade, elle n'y survécut que bien peu de tems; & sa famille désolée eut bientôt à lui rendre les derniers devoirs — Mais quel ne dût pas être l'étonnement de Grandson, le jour des obsèques de la princesse, de voir paroître Gérard en long manteau, pour se ranger dans la pompe funèbre, avec le maintien le plus décent? Cet étonnement redoubla comme de raison, lorsqu'après avoir accompagné jusqu'à sa dernière demeure, le corps de sa *bonne marraine*, il vit Gérard s'avancer d'un air calme, lui tendre cordialement la main selon l'usage (a); & lui plaindre le deuil comme s'il ne

(a) L'usage du Pays-de-Vaud est, qu'après avoir suivi le corps des défunts, le cortège reconduise dans le même ordre, celui qui *mène le deuil* jusqu'à sa maison; & là, chaque ami lui plaint le deuil, & lui touche la main avant de s'en retourner chez soi —

fut rien passé entr'eux. Seroit-ce dans le dessein de lui faire oublier le ravin de Cheires, que son rival a saisi cette occasion de rapprochement? ou, ne veut-il, par cette démarche ostensible, que soustraire au public la connoissance de leur querelle? Quel que puisse être le fond du cœur de Gerard, ses condoléances sont reçues avec l'apparence des égards dûs aux relations des deux familles, & surtout au filleul de Blanche : Grandson se prie au repas des funérailles; il suit tranquillement dans son château, l'homme qu'il a voulu précipiter au fond d'un ravin — Il connoit ses forces, il fait que rien ne trahira sa fureur, que rien ne démentira le rôle qu'il se condamne à remplir — Son enfance fut élevée avec celle de Guillaume de Grandson, sous les yeux de Blanche; il s'entretient avec lui, des souvenirs qu'ils en ont conservé l'un & l'autre : & de tous les convives, il paroît le plus sage, le plus disposé à s'appliquer la grande leçon que donne la perte des objets chéris qui nous sont enlevés par la mort — Il parte enfin, sans s'être trahi un instant; & Grandson lui-même, abusé par la vérité avec laquelle il vient de rendre son rôle, croit presque avoir rêvé l'horrible scène du cimetière de Cheires —

Quitte après cette lugubre cérémonie, de

tous les devoirs que lui imposoit la piété filiale, Othon passe par Chambéry pour voir ses sœurs; & de-là, il va joindre le duc Philippe; laissant pour administrer ses biens pendant son absence, des pouvoirs assez étendus à Guillaume de Grandson, pour lui assurer un état brillant, tel que devoit l'avoir son frère — Mais tandis que, libre de tout soin fâcheux, il emporte à Dijon une foule de souvenirs délicieux ou tendres, Gérard suit les projets coupables que lui suggère sa passion — A peine fait-il Othon en Bourgogne, que, feignant d'être chargé de sa part d'annoncer la mort de sa mère, on le voit reparoître au château de Belp — Chacune de ses paroles, adroitement jetée dans la conversation, suppose qu'il jouit de la confiance d'Othon, qui, selon lui, l'a établi pour surveiller la conduite de son frère; & sa qualité de filleul lui donnant le droit de s'étendre sur les éloges de l'illustre défunte dont il vient communiquer le décès, il en prend occasion d'étaler l'attachement qu'il a pour ses fils, & la promesse qu'elle a exigée de lui à son lit de mort, d'entretenir avec eux, *amitié & bon voisinage* —

L.

La suite au N°. prochain.

*RODOLPHE DE WERDENBERG, roman
de chevalerie, tiré de l'histoire des révolutions
de l'Helvétie, un vol. in-8. Basle 1793.*

AUCUNE histoire, dit l'auteur de cette char-
mante production, n'est plus instructive dans
l'époque où nous sommes, que ne l'est celle
de la Suisse, & des révolutions par lesquelles
chaque Canton acquit sa propre constitution,
déterminée par les circonstances, le caractère,
le genre de vie, la culture, les mœurs & les
usages de chacune de ses petites peuplades.
L'esprit de liberté a pris actuellement tant
d'essor, il est devenu si universel, il s'est dé-
veloppé sous un aspect si faux, qu'on ne peut
assez répéter que la liberté ne consiste point
dans l'anarchie, qu'au contraire, celle-ci
entraîne l'esclavage & la misère d'un peuple,
& que toute révolution violemment provo-
quée, amène toujours cette anarchie.

L'esprit de liberté actuel, paroît en géné-
ral, & particulièrement chez les jeunes gens,
tenir plutôt à l'égoïsme qu'à la vraie huma-
nité; ils veulent anéantir les grands pour
s'élever sur leur ruine; c'est plutôt haine con-
tre la puissance & la subordination, que pitié

pour les opprimés, qui les fait agir; c'est plus l'ambition que la vertu.

Dans ce roman, qui, à l'intérêt national qu'il a pour nous, réunit tous les autres genres d'intérêt, & dont l'attrait se fait sentir au cœur & à l'esprit, l'auteur s'est proposé de présenter aux apôtres prétendus de la liberté, une ~~glace~~ dans laquelle ils peuvent se reconnoître; de déterminer en général la vraie signification du mot liberté, l'étendue, les limites qu'elle doit avoir, & les moyens par lesquels on peut y parvenir.

Les prétentions de la maison d'Autriche sur le Rheinthal & les autres grandes possessions de la maison de Werdenberg Montfort [dice la bannière noire (a)] la guerre par laquelle cette maison les perdit, les démêlés des Appenzellois avec l'abbé de St. Gall, alors leur Souverain, les diverses batailles qu'ils livrèrent pour reconquérir leur liberté, les évé-

O I 7

T 3 L

(a) Les comtes de Werdenberg étoient issus de la maison Montfort Fortifels; ils se partageoient en trois branches distinguées par leur bannière, la rouge, la blanche, la noire; Rodolphe étoit de celle-ci, qui possédoit Montfort; Werdenberg le Rheinthal, Heiligenberg, Pludentz, Sonneberg &c., c'est à la fin du quatorzième & au commencement du quinzième siècle qu'appartiennent ces événemens.

nemens par lesquels la confédération Helvétique prit le dessus dans la haute Rhétie ; ceux qui firent entrer les Appenzellois dans la ligue Suisse ; tels sont les sujets principaux du fond historique de ce roman ; dans les accessoires que l'auteur y a brodé, le génie, le talent, & le sentiment ont créé, perfectionné & choisi à chaque instant les détails ; & le coloris des teintes qui nuancent les divers tableaux, ont tant d'harmonie entr'elles, tant de naturel & de vie, qu'elles ne permettent point une analyse qui, trop sèche par les bornes qu'elle devoit avoir, ne seroit que le squelette d'un très-beau corps : nous nous bornerons donc à extraire çà & là quelque morceau, par lesquels nos lecteurs acquerront une idée du mérite de cet ouvrage, distingué de tous les romans de ce genre, non-seulement par l'intérêt des faits, mais plus encore par l'esprit, l'ame & les vérités qui y sont répandues ; enfin par la beauté & la pureté du style de l'auteur.

Après avoir tracé avec la naïveté & les graces de la nature, le tableau de l'enfance de la famille du comte Henri de Werdenberg, composée de trois fils, d'une fille, & de Pierre de Guttingen, noble orphelin, fils d'un ami du comte & élevé avec ses enfans ; voici les traits sous lesquels l'auteur caracté-

riſe Rodolphe ſon héros, & Guttingen ſon ami.

“ L'on appercevoit déjà chez les enfans
 „ du comte, & ſurtout chez Rodolphe &
 „ chez Guttingen, les traces de cette gran-
 „ deur d'ame, de cette chaleur de ſentiment
 „ que la raiſon ni l'éducation ne peuvent
 „ donner, & qui chez quelques mortels ſont
 „ le rare partage de l'innocence primitive, ſoi-
 „ gneuſement conſervée dans la première
 „ enfance. Mais ces grandes qualités ſe dé-
 „ veloppoient différemment chez eux. Si le
 „ comte parloit de quelque malheureuſe vic-
 „ time de l'oppreſſion d'un grand ſeigneur,
 „ le viſage de Rodolphe s'enflammoit, ſes
 „ yeux étincelloient, ſon front ſe ſillonnoit,
 „ ſes poings ſe fermoient, il ne voyoit que
 „ l'oppreſſeur; Guttingen, au contraire, palif-
 „ ſoit, ſes yeux bleus ſe rempliſſoient de
 „ larmes, ſes mains ſe joignoient, il voyoit
 „ l'opprimé. Rodolphe demandoit comment
 „ s'appelle ce méchant, Guttingen s'infor-
 „ moit du nom du malheureux. Mon père,
 „ s'écrioit Rodolphe, marchez contre cet in-
 „ juſte oppreſſeur --- Comte, diſoit Guttingen,
 „ aidez à cet infortuné. — Alors le comte les
 „ ferrant l'un & l'autre dans ſes bras, s'écrioit
 „ avec émotion : oh ! mes enfans, reſtez unis,
 „ vous êtes faits l'un pour l'autre ! Rodolphe

» protégera, Guttingen consolera l'infortune".

La peinture du développement de l'amitié entre ces deux jeunes gens, celle d'un sentiment plus tendre entre Guttingen & Jutta sont de main de maître, & il est impossible de tracer avec plus de naturel la marche du sentiment dans l'âge où l'on ignore encore ce que c'est que le sentiment.

Dans les siècles décrits par l'auteur, l'acharnement contre les moines & les religieux, étoit si exagéré, qu'on lui fait gré d'avoir heurté le préjugé injuste qui dépouille toute une classe de vertus, parce qu'il s'y trouve quelques individus vicieux ou ignorans. Le père Antoine, moine de Dissentis, instituteur des deux jeunes amis, étoit non-seulement le plus respectable religieux, mais aussi l'être le plus utile dans la société, par ses vertus, son activité à faire le bien, à répandre les vraies lumières, à maintenir la paix, & enfin par sa connoissance approfondie des intérêts & des relations respectives, entre les nobles, les princes & le peuple, ainsi que des plus petits droits de chaque habitant de l'Helvétie.

Quoiqu'intime ami de son abbé, il étoit rarement au couvent; tout le monde le connoissoit, chacun l'aimoit, & partout on l'appeloit le bon père de Dissentis, seul titre

qu'il ambitionna, car ce surnom, disoit-il aux deux amis [étonnés de sa modestie sur ses connoissances, & de sa circonspection à cacher le bien qu'il faisoit], "ce surnom en
 » m'attirant bienveillance & confiance, me
 » met à même d'être utile, le vrai sage ne
 » cherche point à le paroître; pour agir en
 » effet, il faut éviter d'avoir l'air occupé,
 » & si l'on veut être sage & utile, il faut sa-
 » voir se taire; le coureur le plus agile est
 » celui dont on voit le moins les traces; les
 » forces bienfaisantes de la nature opèrent en
 » secret, & la foudre tombe toujours sur les
 » objets les plus élevés.

Les instructions de ce religieux à ses élèves, & la manière dont il manie l'ame de l'impétueux Rodolphe, qui avec toutes les qualités d'un héros & d'un grand homme en a aussi les défauts, sont des modèles fort utiles dans un siècle où l'éducation s'occupe plus des qualités brillantes & des vertus d'éclats, que de celles qui rendent l'homme vraiment bon & religieux.

Chaque page de cette charmante production ramène à quelqu'une de ces vertus, en présentant le tableau du bonheur de ceux qui les pratiquent, où celui des consolations qu'elles leur procurent dans l'infortune, & l'intérêt toujours croissant du récit, loin

d'être affoibli par les observations qui résultent des faits, conduit le lecteur à sentir plutôt qu'à discuter les grandes vérités semées dans cet ouvrage.

Egaré dans les montagnes de l'Appenzel, Rodolphe arrive à une habitation aussi simple qu'elle est propre & riante; un respectable vieillard & son aimable fille, nommées Marie, lui donnent l'hospitalité: l'agrément du local, le sens exquis du père, les charmes, l'innocence de la fille, enchantent Rodolphe; pour la première fois, son ame jusque-là plus ambitieuse que sensible, s'ouvre aux douces jouissances du sentiment, & apprend à connoître le bonheur que procure l'exercice des vertus tranquilles de la vie privée. En lisant ce morceau tracé de main de maître, on partage tellement les nouveaux sentimens de Rodolphe, que si l'on n'entrevoit qu'après avoir rempli sa destinée, il trouvera un jour dans cette retraite le repos & la félicité, on le verroit s'en éloigner avec peine pour se jeter dans l'arène des combats, où ses vœux l'appellent, autant que la nécessité de défendre un père âgé, & des frères mineurs, contre les redoutables attâques du duc d'Autriche.

La liberté conquise par les quatre cantons, l'exemple de Glaris qui venoit récemment de s'affranchir d'un joug tyrannique, avoit ré-

pandu jusques dans les contrées les plus tranquilles de l'Helvétie, l'esprit de liberté, mais avec lui s'étoit introduit l'esprit de licence, la haine contre l'autorité même légitime; une prévention exagérée contre les princes & la noblesse, & le désir effrené de la vengeance, poussée alors au plus haut point dans le canton d'Appenzel.

Par une suite de l'exaltation que produit dans la jeunesse, sur un grand caractère, une imagination ardente & un desir avide de gloire, Rodolphe de qui l'ame fière, supportoit d'ailleurs avec peine l'idée de la soumission & de la dépendance à laquelle Frédéric d'Autriche vouloit le réduire, ne voyoit dans ces mouvemens du peuple d'Appenzel, que le désir & le droit naturel de secouer l'oppression; l'idée d'un peuple énergique, conquérant sa liberté; celle d'un peuple heureux par les loix qu'il se donneroit à lui-même, enflammoit son courage & le remplissoit d'enthousiasme. Privé d'expérience, il ignoroit que le glaive entre les mains du peuple, devient un instrument de barbarie & de cruauté, que voulant la liberté sans en connoître la nature, la licence & l'anarchie en sont pour lui les synonymes, & Rodolphe n'arrêtant ses regards que sur la réforme des abus, ne prévoyoit point les

maux incalculables qu'entraîne toute révolution violemment provoquée.

C'est dans l'ouvrage qu'il faut lire les grands principes, les éternelles vérités, les faits intéressans, par lesquels Rodolphe, sans cesser d'être l'ami du peuple, est ramené à comprendre qu'il ne peut se gouverner lui-même, que le pouvoir dans ses mains est toujours injuste, tyrannique & barbare, que jamais la multitude n'a pu donner de loix, que l'égalité exclut même la prépondérance du mérite, parce que l'amour-propre ne le reconnoit pas, & qu'en général il inspire jalousie, crainte & méfiance. Que le peuple en secouant les antiques liens, auxquels la nécessité de l'ordre l'avoit habitué, s'accoutume bientôt à ne plus avoir de frein, à regarder comme des préjugés les vérités les plus sacrées, & que l'anarchie & l'esclavage sont les suites naturelles & terribles de ce système destructif de tout ordre établi.

Fidelle à l'histoire, l'auteur nous présente son héros dépouillé de toutes ses possessions, par l'issue malheureuse de la guerre qu'il soutenoit presque seul contre les forces réunies du duc d'Autriche & de ses grands vassaux. Mais conservant la gloire dans le dénuement total où il se voit réduit, de rester redoutable même à son vainqueur, cette partie du

roman dans laquelle l'auteur mêle aux faits historiques les accessoires les plus vraisemblables, est d'un genre si touchant, si noble, si naturel, qu'on seroit peiné du contraste que présente l'épisode des prestiges & des momeries employés par le moine de Gächnan, agent des ennemis de Rodolphe, pour servir leur vengeance, si l'on ne remarquoit que dans son but moral, l'auteur veut exposer son héros à toutes les séductions capables d'influencer une ame exaltée. Mûri par l'expérience, Rodolphe acquiert l'avantage inappréciable de connoître enfin *la vraie grandeur d'ame*, il n'oppose que des vertus aux injustices qu'on lui fait; conduit par cette route au bonheur, réuni à Marie, & vivant dans la retraite & la médiocrité, il devient le pacificateur de la haute Rhétie, le protecteur & le défenseur généreux de son ennemi le duc d'Autriche, lorsque mis au banc de l'Empire & abandonné des siens, il faut qu'humilié & confus, il paroisse devant l'empereur; enfin, le médiateur heureux des démêlés du peuple d'Appenzel avec son abbé; & après les avoir réconciliés, Rodolphe, l'objet de l'amour, du respect, de l'admiration, de la reconnoissance générale, retiré dans une délicieuse vallée du canton d'Appenzel, & entouré de ses amis & de sa famille, y jouit des fruits

de sa sagesse, & partage le bonheur, la paix & la tranquillité qu'il a rendu à ces heureuses contrées.

Nous terminerons cet extrait en félicitant nos lecteurs, de l'espoir qu'on nous donne que cette production intéressante & si digne d'être lue, sera bientôt naturalisée en françois.

ANNONCE LITTÉRAIRE ALLEMANDE.

Joannes reise, ou voyage de Jean.

Leipfic, chez Goschen, 1793.

QUOIQUE ce Jean ne soit qu'un domestique écrivain chez un gentilhomme nommé Mr. de S***, il eut été intéressant, même au commencement de ce siècle, parce que né dans une sphère plus relevée que la place qu'il occupe, il a eu une éducation qui a formé son cœur & son esprit. M. de S***. son maître, qui n'est point non plus un homme ordinaire en mérite, ne joue cependant que le second rôle à côté de son domestiqué; & c'est le voyage de Jean & de M. de S***, & non celui de M. de S***. & de Jean, que l'auteur anonyme nous raconte.

Sous ce cadre nouveau, mais bien propre de nos jours à lui attirer des lecteurs, cet ouvrage se distingue par une bonne morale

& une saine philosophie; & quoique les observations de l'auteur paroissent se borner à une partie de la Franconie, à la Bavière, à la Souabe & aux frontières de la Suisse, les objets & la tournure de la critique annoncent une connoissance approfondie du monde & des hommes.

C'est Jean qui fait le Journal du voyage. Voici comme il raconte les adieux de son maître & de sa maîtresse, dans le chapitre intitulé *le Congé*. " Tout est prêt, dis-je, » en entrant dans la chambre. Mon maître » se fouilla pour s'assurer s'il avoit sa bourse, » sa montre, son porte-feuille : Frédéric, » mon jeune maître se tenant au pan de l'habit de son père, s'efforçoit de grimper sur lui; Madame pleuroit. — Jean, me dit-elle, » d'un ton qui exprimoit l'espoir de gagner » quelques minutes; Jean, fais donner un » coup à boire au postillon. Je n'eus pas le » cœur de lui répondre, mais elle comprit » à ma physionomie, que cette ruse avoit » déjà été employée & que le postillon ne » vouloit plus attendre. — Hé bien! mon » bon ami, Dieu soit avec toi, dit-elle à » mon maître. — A ces mots, celui-ci la soulève, la serre contre son cœur, laisse retomber sa tête sur son épaule, & lorsqu'il la relève elle passe sa main sur ses joues, le » regarde

» regarde tendrement & tristement. — Dieu
 » soit avec vous, répète-t elle ; ils s'embras-
 » sent encore , & aussi vite que l'éclair nous
 » voilà en carrosse.

Les voyageurs arrivent à Erlangen :
 « c'est une université, (dit Jean) les profes-
 » seurs y sont hommes, les étudiants sont
 » de jeunes gens , & M. Toussaint tient une
 » table pour eux. Ce M. Toussaint est un
 » hôte fort complaisant, sa maison est com-
 » mode, sa cuisine & sa cave sont bien four-
 » nies. C'est l'homme qu'il me faut, dis-je
 » en moi-même, il nourrit les muses : c'est
 » ici que tu trouveras des trésors pour ton
 » Journal ». Muni d'une demi rame de pa-
 pier, & de quelques paquets de plume, Jean
 va dans la chambre de M. Toussaint, il lui
 demande, sous le sceau de la plus entière
 discrétion, de lui confier quelques notices &
 anecdotes secrettes concernant l'université,
 son administration, ses professeurs. M. Touf-
 saint y consent, Jean écrit :

« L'université est dans une jolie ville, les
 » étudiants deviennent tous hypocondres à
 » force d'étudier; entre les professeurs, il
 » n'en est pas un qui ne comprenne par-
 » faitement ce qu'il enseigne; ils sont tous
 » doués du rare don de l'éloquence; tous
 » reçoivent un salaire si considérable, qu'ils

» deviennent riches sans avoir besoin de
 » tenir des pensionnaires. — Seiler écrit un
 » livre qui traite du danger de lire la bible.
 » Les leçons de Harles roulent sur la néces-
 » sité de détruire le latin. Schroder, profes-
 » seur en histoire naturelle, est si sédentaire
 » qu'il ne connoît pas, d'après nature, ni
 » un seul quadrupède, ni aucune sorte
 » d'herbes ». Touffaint est interrompu ; un
 savant le remplace ; Jean l'attendoit avec
 impatience ; mais moins complaisant que l'au-
 bergiste, il conseille à notre voyageur d'em-
 ployer mieux son tems ; il l'assure que le
 public est inondé de ces sortes de produc-
 tions ; pour le lui prouver, il tire de sa
 poche une douzaine de brochures, dont les
 titres seuls font la critique. Puis, il avertit
 Jean que les vrais savans, & les hommes
 distingués de l'Allemagne, viennent de for-
 mer une ligue secrète, pour s'amuser aux
 dépens de ces voyageurs, qui, avec un
 masque philanthropique, gagnent la confiance
 & en abusent ensuite, en publiant des choses
 dangereuses ou inutiles ; ils leur en font tant
 accroire, dit-il, que le public s'étant enfin
 apperçu de la bigarrure de leur relation, se
 moque d'eux & n'achete plus leurs ou-
 vages.

Les obser a on qu'ajoute le jeune savant

sur l'abus que font les voyageurs des matériaux qu'ils croient s'être amassés, font aussi judicieuses que vraies. Quoique très-reconnoissant des bons avis qu'il vient de recevoir, Jean, resté seul, ne peut renoncer à l'idée de son journal. Il imagine d'extraire, pour le remplir, quelque notice de différens auteurs qu'il nomme; il les entremêlera de ses réflexions; on croira qu'il a vu ce qu'il décrit; c'est là la méthode de beaucoup de ses confrères. Déjà sa plume se pose sur le papier, mais un scrupule l'arrête, c'est, dit-il, voler l'argent du public.

Les lettres écrites par M. de S. à son épouse, pendant le voyage, répandent de la variété dans le journal de Jean. Il a soin de nous apprendre la manière dont il les possède; M. de S. est mort, la douleur de sa perte conduit son épouse au tombeau. C'est en mourant qu'elle les remet à son fidèle domestique; il fait usage de ce trésor, & nous regrettons de ne pouvoir faire connoître à nos lecteurs plusieurs morceaux trop longs pour les transcrire, plusieurs scènes digne du génie de Stern, plusieurs tableaux dont le coloris a la fraîcheur & la vérité de la nature. A côté d'une satire gaie, ingénieuse & sans amertume, se trouve l'éloge sans fadeur,

Ils arrivent à Nuremberg , cette ville, l'objet des plaisanteries de tant de voyageurs , par son goût pour la bigarrure , ses babioles & son cérémoniel. M. de S. demande un homme de lettres de sa connoissance ; on ignore sa demeure à la poste , & à l'auberge. Dans une autre grande ville il eût fallu renoncer à le trouver ; mais à Nuremberg , Jean entre dans la première maison de la rue où ils sont descendus : il dit que le père de l'homme qu'il cherche est un lunettier ; aussi-tôt le propriétaire de la maison envoie dans toutes les boutiques & magasins où l'on vend ce genre de marchandise ; pendant cette enquête , il fait reposer l'étranger chez lui , & lorsque ses domestiques ont découvert la demeure du savant , il l'y fait conduire. Vois-tu Jean , dit alors M. de S. , voilà la vraie politesse , celle qui a sa source dans la bienveillance ; ne t'arrête point aux formes extérieures dans cette ville. Ce qu'on appelle la pédanterie des Nurembergeois est un caractère des antiques mœurs ; autrefois la politesse se montroit ainsi ; on lui a donné une autre tournure , mais lui a-t-on conservé sa vraie origine , la bienveillance ? je n'en décide pas. L'on plaîsante de l'esprit Nurembergeois , & je puis t'assurer qu'il est peu de peuple dans l'Allemagne qui ait plus de nat

tuel & de bon sens. La bigarrure de leur maison , de leur vêtement tient à la gaieté de leur humeur , plus digne d'envie que de sarcasmes. Jean , après avoir entendu son maître , se reproche ses plaisanteries ; il sent qu'en effet la bonté intérieure fait la valeur des hommes & des peuples.

La description de Furth , d'Ausbourg , de Munich sont du plus grand intérêt , & dans l'époque où nous sommes , on suit avec plaisir les observations des voyageurs qui savent rendre justice , mêmes aux Souverains. Dans le chapitre intitulé : *Retour par Ausbourg & Ulm* , un libraire naturalisé Saxon , auquel M. de S. a offert une place dans sa chaise , exquisse le tableau de ce qu'a souffert la Saxe dans la guerre de sept ans , des dettes immenses dont elle resta surchargée à la paix , du peu d'espoir & de ressource qu'elle avoit pour les acquitter , & l'état florissant où elle se trouve à présent , par la sage administration de son digne Electeur , vrai père de ses peuples ; la stricte économie qu'il a introduit dans sa cour a rétabli le crédit , remis en vigueur le commerce , les manufactures , les fabriques , & prevenu une banqueroute inévitable , sans ces mesures prudentes , & tout les sacrifices volontaires qu'il a fait au bonheur de ses sujets.

Les frondeurs n'ayant pas manqué de taxer cette sage économie de léfîne, & d'observer que, fi l'Electeur faisoit plus de dépense aétuellement, l'argent circuleroit davantage; le Saxon répond à cette objection, que son excellent Souverain pense à l'avenir, que la Saxe, par sa position, pourroit se trouver dans des circonstances dans lesquelles le trésor qu'il amasse, lui fournira des ressources.

Tout aussi juste envers les administrateurs intermédiaires, on ne peut rien de plus touchant que la peinture qu'il fait de leur soin pour maintenir la police, encourager l'industrie, & améliorer l'éducation de la classe inférieure, & subvenir à la misère par des fondations utiles. En nous réservant de revenir sur cette excellente production, nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui savent l'allemand, à l'ouvrage même, qui meritoit d'être traduit, & dont on ne peut qu'attendre avec impatience le second volume que l'auteur nous fait espérer.

EUGÉNIE, ou la Resignation, anecdote, par Sophie de la Roche, en allemand. Leipsick 1795.

ON retrouve dans cette production nouvelle, la sensibilité & le talent du célèbre

auteur de Sophie Sternheim, avec peut-être encore plus d'intérêt, parce que le fond de l'anecdote, aussi simple que vrai, tient aux circonstances actuelles, & fournit à l'auteur des scènes touchantes, sublimes memes, & decrites dans la maniere la plus pittoresque. Les caractères des divers acteurs sont bien dessinés, celui de l'héroïne avec toutes les nuances que le malheur fait ressortir dans une ame vraiment noble & religieuse, cultivée par une bonne éducation & développée par le sentiment & la réflexion. Le héros, jeune Anglais, a bien la touche nationale; en général, tous les acteurs sont pris dans la bonne nature, & d'ingénieux développemens, des idées fines, une marche naturelle très-intéressante, avec des détails charmans, font de cette anecdote une des plus agréables productions qui ait paru depuis long-tems dans ce genre; nous ne doutons pas qu'elle n'ait un succès égal dans la langue française, qui possédera bientôt ce charmant ouvrage, puisque la traduction paroîtra presqu'en même tems que l'original; l'auteur ayant remis son manuscrit avant son impression au traducteur, qui s'en est occupé. Forcé d'abrégier ici cet article, nous nous réservons de revenir sur ces deux productions dans une autre feuille.

Coup-d'œil sur ma Patrie , ou Lettre d'un habitant du pays de Vaud à son ami , revenu depuis peu des Indes à Londres , avec cette épigraphe ,

Si je pouvois faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs , son prince, sa patrie , ses loix , qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays , dans chaque gouvernement & dans chaque poste où l'on se trouve , je me croirai le plus heureux des mortels. *Preface de l'Esprit des Loix*, 1795 , se trouve chez François Grasset & Compagnie Libraires , à Lausanne.

CETTE brochure ne peut qu'être lue avec intérêt , par la sagesse du but qu'annonce son épigraphe , par les vérités importantes dont elle est remplie , & par la manière simple, claire & agréable dont elles y sont développées. L'auteur anonyme , sans doute par modestie , (car l'on peut se nommer à la tête d'une aussi estimable production) parcourt , dans cinq lettres supposées , ou véritablement écrites de Lausanne à un ami , les différentes & principales branches de bonheur dont tout pays en général est susceptible , bonheur physique , bonheur moral ou social , bonheur civil ou politique , il s'attache à établir avec exactitude & sans prévention , la dose de ces divers bonheurs

qui nous est échu en partage, & il résulte de cet examen, qu'il n'est aucun point à l'égard duquel nous ne soyons au-dessus du terme moyen, & qu'il en est plusieurs sur lesquels nous approchons plus qu'aucun autre pays du *maximum* du bonheur. Il est utile, il est essentiel, sous tous les aspects, de sentir ces vérités, & il est doux d'avoir ce sentiment. Il nous paroît que cette brochure est très-propre à le produire, parce que sans aucune discussion métaphysique, c'est par un tableau de faits existans sous nos yeux, qu'elle parle au cœur & à l'esprit.

Vie de Charles de Navarre, Prince de Viane.

L'ORIGINAL français, premier essai d'un auteur, qui depuis s'est distingué dans plus d'un genre de littérature, annonçoit déjà des talens dont nous ne pourrions que répéter ici l'éloge que nous avons fait ailleurs. On retrouve dans ce morceau de biographie, très-intéressant, la pureté de style qui caractérise ses autres productions, avec cette simplicité noble, qui appartient à l'histoire. --- Le moment où cet ouvrage parut, semble avoir été choisi par la modestie pour lui sauver l'embarras de l'attention du public. --- Charles de Navarre, au milieu des orages

de la révolution naissante, ne pouvoit faire la sensation qu'il eût fait dans tout autre tems. --- Mais il a eu le succès qui flatte le plus un auteur, celui d'être traduit. --- Une des bonnes plumes de l'Allemagne vient d'en enrichir la littérature allemande; & c'est cette traduction que nous annonçons ici. Elle nous paroît digne de l'original, puisqu'en l'adaptant au génie de la langue allemande, elle a su conserver l'élégante simplicité qui fait le mérite de l'auteur français.

R É P O N S E

Aux principales questions qui peuvent être faites sur les Etats-Unis de l'Amérique; par un Citoyen adoptif de la Pensylvanie, 2 volumes in-8^o. d'environ 400 pages. Prix 8 livres.

De l'Imprimerie de Henri Vincent, & se vend chez Louis Luquiens, libraire, à Lausanne, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

CET ouvrage est le resultat des nombreuses notes que l'auteur a fait pendant son séjour dans les Etats-Unis; mais s'il a quelque prix, il sera dû principalement au soin qu'il a eu de tenir registre de toutes les questions qui lui ont été faites sur ce pays; en Angleterre, en Hollande, en Allemagne & en Suisse, par des amis des Etats-Unis, par leurs ennemis, par

des curieux , par des personnes qui partoient pour aller s'y établir , par d'autres qui , avant de partir , avoient besoin d'éclaircir leurs doutes ; par ses connoissances & par ses amis. L'auteur a répondu , en ami de la vérité , à toutes ces questions dictées par un esprit & des motifs si différens.

Lettre au Rédacteur du Journal.

M.

VOTRE journal littéraire vient quelquefois me récréer dans ma retraite ; j'y ai lû depuis peu un article qui m'intéresse en qualité de géographe ; & je viens vous prier d'y insérer quelques remarques que j'ai faites sur cet article , si vous pensez qu'elles puissent être de quelque utilité , & sur-tout ne faire aucune peine à l'auteur , que je n'ai pas l'honneur de connoître ; mais qui n'ayant eu en vue que d'être utile aux jeunes gens qui s'occupent de ce genre de travaux & de les leur faciliter , verra sans doute volontiers , qu'en leur faveur aussi , j'indique quelques rectifications qui peuvent les préserver d'erreurs , en même tems qu'elles serviront à justifier mes mesures de la largeur du lac , dans ma carte du pays de Vaud , qui se trouvent si différentes de celle qu'annonce M. Cl..

Si l'on veut mesurer des objets inaccessibles, & que l'on ne se trouve pas pourvû des instrumens propres à cette opération, les plus simples connoissances en trigonométrie, sans lesquelles ces instrumens mêmes seroient insuffisans, conduiront à les remplacer par quelqu'un des moyens simples qu'on a par-tout sous la main; une grande perche divisée en pieds & pouces, quelques piquets bien droits, un cordeau, comme on le propose dans l'article en question, ce sont tout autant d'instrumens, à l'aide desquels on figurera le *triangle semblable*, qu'il s'agit de comparer avec celui des objets dont on veut avoir la distance; mais qu'on ne s'y trompe pas, on ne l'aura que bien imparfaitement si elle est très-grande; les meilleurs instrumens alors ne sont pas trop bons; les moyens proposés, celui d'un cordeau surtout, ne peuvent qu'introduire bien des inexactitudes, sur une trop petite base, qui devenant le premier terme d'une règle, dont les autres sont si disproportionnés, entraîne des écarts considérables dans le résultat.

Je ne puis croire cependant, que celui du calcul de M. Cl. pour la largeur du lac, vienne uniquement de l'imperfection de sa méthode, qu'il donne lui-même pour n'être qu'un supplément à une meilleure, & qui est

dans la rigueur géométrique. Il trouve cette largeur de 14950 pieds, qu'il prend pour une lieue & trois quarts, ce nombre de pieds, lors même qu'il l'auroit entendu de pieds de France, ne fait pas une lieue, même de celles que LL. EE. ont fixées pour la mesure des grandes routes, laquelle étant de 1800 toises de 10 pieds bernois, revient à environ 16200 pieds de France.

J'ai fait cette largeur entre *Cully & Meilleria* de 25800 pieds, à quoi je me tiens sans regarder aux mesures données par les anciennes cartes dont on connoit assez les erreurs en cette partie. Il y a de plus quelque confusion dans le calcul de Mr. Cl., en ce qu'il compte le pas géométrique pour $2\frac{1}{2}$ pieds; il est compté constamment pour 5 pieds, en sorte que les trois mille contiennent 15000 pieds ou une petite lieue de 2500 toises de France, mais cette manière de compter n'est plus gueres d'usage. Je ne dis rien de la mesure donnée de la hauteur de la montagne *ou dent du Midi*; je n'ai mesuré aucune des trois ou quatre qui portent ce nom dans ces contrées, & cette précision de $2011\frac{47}{233}$ pieds, dont on ne pourroit se flatter avec les instrumens les plus parfaits, ne m'empêche pas d'y soupçonner quelque erreur & la montagne plus haute.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération.

M.

V. T. H. & O. S.

H. MALLET.

'Au Sandrein, près Berne ce 14 Juillet 1795.

ERRATA, pour l'Elegie sur le monument du chevalier de Grandson, insérée dans le N^o. 7 du mois de Juillet passé.

Page 61 inspire mes accens, lisez, préside à mes accens

61, après ce vers :

Lorsque plus que jamais il est doux d'ignorer
Lisez, Talent don trop vanté, mais sublime & céleste,
 Devois-tu des présens être le plus funeste ?
 Eblouis, enivrés, dans quel abyme, ô ciel,
 De tes fruits malfaisans nous savourons le fiel !
 Et toi dont l'heureux siècle ignorant l'égoïsme
 &c.

LES DEUX ROSES.

Fable.

Au pied du trône de Flore
 Dans un parterre brillant,
 La rose venoit d'éclore
 Et charmoit tout en naissant,

Jeune fleur jamais n'ignore
Ce qu'elle a de séduisant.

Fière de sa bonne mine
Des visites du château,
Et de la foule badine
Des papillons du hameau,
Elle insultoit sa voisine
Qu'ombrageoit un arbrisseau.

Vois, disoit-elle, imbécile
Quel cas chacun fait de moi,
Dans ce riant domicile
Aux fleurs je donne la loi,
Tandis qu'obscur inutite
Nul être ne pense à toi.

Au poste d'honneur je brille
Et fixe tous les regards,
Tant je suis fraîche & gentille
Mais dans tes sombres remparts,
S'il se glisse une chenille
C'est le plus grand des hasards.

Paix ! répondit la pauvrete
Votre règne finira,
A l'ombre & dans la retraite
Le mien long-tems durera ;
Plus d'une rose coquette
De dépit en séchera.

La chaleur, le vent de bise
Vous attaquent de concert,
L'insecte qui vous courtise
Vous déshonore & vous perd ;
Contre leur vaine entreprise
Ici je suis à couvert.

Jeune rose à qui j'adresse
Cet apologue nouveau,
Croyez que de la sagesse
L'orgueil creuse le tombeau ;
Fuyez tout éclat qui blesse
Et restez sous l'arbrisseau.

Par Mr. D. V.

E N I G M E.

JE suis un meuble nécessaire,
 Principalement en hiver;
 Prenez-moi dans un sens contraire,
 Et je fais dégainer le fer.

L O G O G R I P H E.

CHACUN court après moi, rarement on me trouve;
 Plus je suis délicat, mieux je me fais sentir;
 Mais hélas! trop souvent l'indiscret qui m'éprouve,
 De sa vivacité pourra se repentir.
 Je marche sur sept pieds; si tu me décomposes;
 Tu trouveras en moi maintes métamorphoses;
 Regarde quels trésors je renferme en mon sein;
 J'offre à tes yeux d'abord cette cité brillante
 Qui surprend l'étranger, le ravit & l'enchanté;
 Un des quatre éléments, ce qui tient lieu de pain
 Chez un peuple qu'à tort nous traitons de barbare;
 La femme de Jacob, un titre jadis rare,
 Aujourd'hui devenu celui du genre humain;
 Une marque de joie; une pierre estimée,
 Utile à la peinture, & de grains d'or semée.
 C'est assez, lecteur, si pour me deviner,
 Tu me ressens, bientôt tu vas me soupçonner.

C H A R A D E.

DANS plus d'un jeu l'on trouve mon premier;
 Et ceux qui donnent mon entier,
 Du haut jusqu'en bas font souvent mon dernier.

*Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la
 Charade, du N^o. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *flament*, celui du Logogriphe est *orage*, ou l'on trouve *rage*, *âge*, celui de la Charade est *surprise*.

SUITE DE LA CHRONIQUE VAUDOISE , CONCERNANT MESSIRE OTHON DE GRANDSON.

Pour remplir en apparence, le rôle d'un agent fidelle, Gérard commence par louer le rival dont il médite la perte. Mais un poison n'en est pas moins sûr pour être déguisé : ces éloges, assaisonnés avec art, préparent la voie à la calomnie : il ne faut pour le moment à Gérard, qu'obtenir une confiance entière ; il lui suffit d'être écouté. L'adroit Vaudois, qui n'ose attaquer Grandson dans le cœur de son amante, fait que la vieilleffe est accessible aux soupçons ; c'est le Baron qu'il dévoue au tourment qui les accompagne ; & rien de plus insidieux que la marche qu'il fait pour les faire naître. Croirait-on que la mort déplorable d'Archibald, est la base que Gérard donne à ces soupçons odieux ? Il ose raconter lui-même l'aventure du ravin de Cheires..... Et quand le Baron lui demanda quels pouvoient être les scélérats qui, *si traitreusement* attentèrent à la vie de son gendre ? il repond froidement que leurs masques couvroient sans doute les traits de

quelque époux ou père offensé. Surpris qu'on ait soupçonné dans cette embuscade, d'autres ressentimens que ceux de l'honneur, d'autres vengeances que celles de l'amour, Gérard ne peut concevoir que, pour expliquer ce mystère, on veuille recourir à la supposition odieuse d'un fratricide.... & s'interrompant, comme si ces mots lui eussent échappé, il gémit sur la contagieuse perversité de la cour d'Édouard, avec l'air de chercher par ces lieux communs, à pallier l'inconduite de Grandson qui avoit passé une partie de sa jeunesse dans cette cour (1). Ici,

(1) Les rois de France & d'Ecosse, prisonniers d'Édouard III, avec les plus grands seigneurs de leurs royaumes; la réputation du fameux *prince Noir*, donnoit un éclat unique à la cour de ce monarque. Grandson y passa les quatre ans qui s'écoulèrent depuis la bataille de Poitiers au traité de Bretigny, dans l'intimité du jeune duc de Bourgogne, d'Enguerand de Coucy, du prince de Galles, & de tout ce qu'il y avoit alors de plus grand en Europe. L'attachement du monarque Anglois, pour la belle comtesse de Salisbury, à l'occasion de laquelle il institua, comme on fait, l'ordre de la jarretière; cette reunion de rois, de princes, & de chevaliers fameux, en attirant l'admiration, devoit preter au fabuleux, & donner beau

l'occasion d'instruire le baron de l'existence de cette jeune Ancelife, que la dame de Monfaucon avoit adoptée, s'offroit d'autant plus naturellement qu'elle étoit née en Angleterre, pendant le séjour d'Othon dans cette isle. Mais loin de présenter sous ses véritables couleurs, une faute qui appartenoit à la fougue de l'âge ; le narré infidelle de Gérard laisse entrevoir, au lieu d'une erreur passagère, l'habitude du vice, ainsi que le mépris coupable de tous les principes sur lesquels reposent l'ordre & le bonheur social. C'est ainsi que les poisons les plus dangereux de la calomnie, se composent du faux & du vrai, réunis. La simple erreur est avec le tems reconnue, les fables grossières qui se démentent d'elles-mêmes, ne trouvent créance que chez la portion la plus vulgaire du public : tandis que ce mélange perfide d'erreurs & de vérités, est indestructible à tel point, que plusieurs monumens de ce genre de calomnie ont été consacrés par l'histoire, & subsisteront autant que le monde. Othon devoit faire une bien fatale expérience du danger qu'il y

jeu à la calomnie. Cette cour pouvoit donc être décriée avec succès dans des contrées lointaines où les fables font toujours fortune, & où les grands ne sont guères jugés que sur parole.

a d'en être l'objet; mais pour l'éprouver dans toute son étendue, il suffit d'être grand & malheureux.

Sensiblement affecté de pareilles découvertes sur les mœurs de son gendre futur, le baron exige encore que Gérard explique les mots qui ont paru lui échapper. "Quelle est donc cette conjecture étrange qu'on a fait sur les masques du *ravin de Cheires*?" A cette question, Gérard paroît se troubler; & plus elle l'embarresse, plus son interlocuteur insiste. Une fable ingénieusement adaptée aux circonstances étoit toute prête : le Vaudois qui brûle de la débiter, laisse au baron le soin de lui en arracher les détails, & sa réponse est trop vague pour le satisfaire pleinement.

"L'opinion publique, dit Gérard, de l'air dont on fait l'aveu qui coute le plus, est, que ce fut le page de Hugues, frère aîné d'Othon, qui se mit en embuscade au *ravin de Cheires*, pour venger la mort de son maître."

Mais pourquoi? mais sur qui le page vouloit-il venger cette mort?

On sent à quel point la curiosité du baron doit être excitée par la reticence adroite que renferme la réponse du méchant Vaudois. S'il veut l'en croire, les circonstances qui ont accompagné l'événement dont il s'agit, sont

couvertes d'un voile tellement impénétrable, que le fait principal est tout ce qu'on peut en raconter.

« Né d'un premier mariage, Hugues n'a
 » voit pas sù faire chérir aux vassaux de son
 » père, le droit de primogéniture en vertu
 » duquel il étoit appelé à lui succéder; & le
 » jeune Othon, au contraire étoit leur idôle,
 » lorsqu'une maladie contagieuse enleva le
 » baron Guillaume à ses sujets. Blanche de
 » Savoie alla pleurer au château d'Aubonne
 » l'époux qui avoit fait son bonheur (1); &
 » son départ affligea d'autant plus les habi-
 » tans de Grandson, qu'Othon, objet de
 » leur enthousiasme, se dispoisoit à suivre sa
 » mère. L'indiscrétion de leurs regrets blessa
 » vivement le nouveau seigneur; & dès cet
 » instant, la mésintelligence des deux frères
 » fût au comble. Mais la soumission respec-

(1) Jeanne d'Alemax, baronne d'Aubonne, mère du baron Guillaume de Grandson, pour assurer à son fils la main de la princesse Blanche de Savoie, assigna l'usufruit de sa terre d'Aubonne, pour son douaire, en réservant la propriété de la dite terre au premier enfant mâle qui naîtroit de ce mariage. C'est en conséquence de cette disposition d'ayeule, qu'Othon fut baron de Grandson du vivant même de son pere.

„ tueuse avec laquelle Othon prit congé de
 „ son aîné, le désarma au moment de leurs
 „ adieux ; & tout ressentiment s'éteignit alors,
 „ dans des étreintes trop cordiales pour ne
 „ pas être sincères. *Toutes fois, Hugues,*
 „ *qui, point ne vouloit du fils de la prin-*
 „ *cesse (1) pour héritier, s'occupa bientôt*
 „ d'assurer sa postérité par un mariage ; &
 „ Giselle de Montricher (2) devoit être son
 „ épouse, lorsqu'il trouva la mort dans une
 „ partie de plaisir.

“ De tems immémorial, on célèbre chaque
 „ année la *fête des Cerises* à Yvonan (3).
 „ Ce charmant village est le rendez-vous, ce
 „ jour-là, de tout ce qui habite les deux

(1) Cette épithète désignoit Othon, fils de Blanche de Savoie.

(2) La famille illustre de Montricher, s'est éteinte à Lausanne sur la fin du dernier siècle, ou peut-être même seulement au commencement de celui-ci.

(3) Yvonan est un village délicieusement situé sur le bord oriental du lac de Neuchâtel. C'est-là, que le premier dimanche de Juillet, on célèbre joyeusement chaque année, *la fête des Cerises*. Le voyageur que le hasard rend témoin de cette fête charmante, peut y prendre part s'il en est tenté. Pour y être admis, il suffit d'aimer les cerises, & de se plaire aux danses champêtres.

» bords du lac de Neufchâtel. *Hugues, moult*
 » *desireux d'y paroître comme magnifique sei-*
 » *gneur, & noble sire de Grandson, qu'il*
 » *étoit, point ne manqua de s'y rendre en*
 » *pompe, avec un cortège brillant. La fête*
 » *se passe joyeusement ainsi que d'ordinaire :*
 » *vers le soir, malgré le ciel menaçant, mal-*
 » *gré les apparences d'un prochain orage,*
 » *& l'avis des gens expérimentés, Hugues*
 » *s'embarqua comme s'il eut mis quelque*
 » *gloire à braver les dangers reconnus de*
 » *notre lac (1). Le châtement d'une aussi folle*
 » *témérité, devoit être le naufrage ; tout*
 » *l'équipage périt avec lui, fors le page Bor-*
 » *geis, & c'il qu'étoit au gouvernail, les-*
 » *quels se sauvant à la nage, parvinrent à*
 » *gagner les bords."*

Telle est l'exacte vérité des faits : jusques là, Gérard n'a point eu d'intérêt à s'en écarter. Il n'y ajoute même que bien peu de mots, mais ils suffisent à ses noirs desseins..... & pour les prononcer, il baisse la voix, comme s'il craignoit d'être entendu..... & son air effaré est encore plus sinistre que ses paroles.

“ La fortune..... (inconcevable, il faut en

(1) Le lac de Neufchâtel, l'un des plus dangereux de la Suisse, offre chaque année quelque exemple déplorable du péril de cette navigation.

„ convenir) dont le batelier a jouï depuis
 „ ce jour la ; & quelque propos inconfidérés
 „ du page , ont donné lieu à des bruits.....”

Gérard s'arrête : on diroit que le mot fatal ne peut s'échapper de ses lèvres ; & son regard sombre demeure attaché à la terre.

A des bruits ? répète le baron.

“ Oui. l'on ne sauroit se diffimuler que celui que la mort de Hugues a rendu l'ainé de sa maison , s'est vu en butte à la calomnie ”.

Le baron fixe sur Gérard un œil immobile , & ne peut se defendre de frissonner. Enfin , il demande si Grandson , en apparence reconcilié avec son frère , se trouvoit , ainsi que lui , à *la fete des Cerises* , le jour qui lui fut si fatal ?

Le sire d'Estavayer pourroit répondre à cette question négativement : il n'ignore point qu'à l'instant où Hugues cherchoit avec tant de téméiité une mort funeste sur le lac de Neufchâtel , Othon hafardoit plus glorieusement sa vie , en suivant les drapeaux du roi Jean , & partoit alors même de Chartres avec ce monarque , pour aller chercher les Anglois aux champs de Poitiers. Mais il prétend n'être instruit qu'imparfaitement des circonstances de ce naufrage , dont la calomnie a chargé Grandson. Il étoit enfant à cette époque ; on ne s'entretenpit pas librement devant lui , d'un

événement de cette nature..... Il est impossible comme on voit, *d'enfoncer le trait*, avec une plus perfide dextérité. Si jeune encore, est-on aussi profond dans l'art de nuire ? Mais la haine en a révélé tous les secrets à Gérard.

Cet effroyable roman porte le trouble au fond de l'ame d'un père. Quoi, c'est le parent, le voisin, c'est l'agent même de Grandson, qui convient de ces bruits horribles ! Ils sont donc d'une publicité incontestable..... Déjà flétri dans l'opinion, malgré les exploits qui ont signalé sa jeunesse, Othon est-il un scélérat, ou un héros..... ? "Père infortuné, quelle alternative ! ô chère & malheureuse enfant, ma douce, ma sensible Catherine, & c'est ta félicité que je croyois assurer en formant ces nœuds..... Puissai-je te cacher toujours ce secret funeste ! s'il falloit enfin t'éclairer..... je le sens, cette lumière fatale seroit la mort."

Plongé dans un morne silence, le baron de Belp s'abandonne à ces tristes reflexions, & n'espérant pas obtenir de Gerard des clartés nouvelles, il ne lui communique point ses projets. C'est au Pays-de-Vaud qu'il doit consulter l'opinion publique, & chercher des renseignemens : prêt à rompre les engagements qu'il peut avoir contracté avec un monf-

tre, ou à confirmer ceux qui lient Catherine au fort d'un héros calomnié, il attendra pour prendre un parti, que la vérité l'éclaire. Mais la cruelle sagacité de Gérard lui fait pressentir ce dessein; & jugeant que c'est maintenant dans sa patrie qu'il doit chercher des complices, il part, embrasé d'amour & de haine: un nouveau moyen de nuire à Grandson l'attendoit chez lui.

Autrefois compagnon d'enfance du sire d'Estavayer, le jeune Guillaume, frère d'Othon, n'est pas plutôt informé de son arrivée, qu'il accourt pour lui confier ses chagrins. Ardent, sensible & fait pour plaire, Guillaume n'a pu se défendre d'aimer. Hélas! un cadet de famille devrait ne pas avoir un cœur; & Geoffroi d'Alinge, seigneur du Rosai (1), lui fait bien sentir l'amertume d'une aussi triste vérité. Loin d'agréer l'hommage qu'il offroit à sa sœur Clémence, loin d'écouter le vœu secret de l'infortunée, Geoffroi vient de prononcer l'arrêt le plus rigoureux. Sous peu de jours, Clémence est attendue à l'abbaye de Sainte Catherine des

[1] Le château du Rosai, près de Rolle, est fameux dans notre histoire, pour avoir servi de retraite aux gentilshommes *dits de la Cueillère*. Il appartient à Monsieur Rollaz.

bois (1) : un cloître ensevelira bientôt tout ce qu'il adore.... il n'écou^tè plus que son désespoir. " C'est un adieu, s'écrie-t-il, en se jetant dans les bras du sire d'Estavayer : oui, c'est un adieu que je viens vous dire. L'asile qu'a fondé le remord, deviendra le refuge du malheur; & je vais finir mes jours à *la Lance* (2)".

(1) On desigⁿoit ainsi un hospice établi dans la forêt du Jorat, entre Lausanne & Montpreveyres, pour le soulagement des pauvres & des malades. Il étoit desservi par des religieuses en grande vénération dans tout le pays. C'est le même où furent reçus les petits pèlerins de notre Dame de Lausanne. Il est actuellement converti en une ferme appartenant à la ville de Lausanne, qu'on voit sur la droite de la grand-route en allant à Berne.

(2) Othon de Grandson, évêque de Basle, oncle & parrain du héros de cette chronique, ayant pris trop chaudement les intérêts de Jean, duc de Suabe, contre l'empereur Albert son oncle, qui retenoit ses biens; & l'empereur ayant succombé en 1308, sous les coups de trois des conjurés, à Konigsfeld, l'évêque Othon expia par de longs remords, la part qu'il avoit prise à cet attentât, bien qu'il n'eut pas porté lui-même la main sur le monarque. En expiation de ce crime, il fonda en 1320, dans la baronie de Grandson, la chartreuse *de la Lance*, dont le nom rappelle le souvenir du

Désespérer de son sort, & se faire chartreux à vingt ans! le parti paroît violent à Gérard, & d'autres en eussent peut-être jugé de même; mais le désespoir ne raisonne pas. Cependant ces épanchemens de la douleur de Guillaume, sont précieux au sire d'Estavayer. Un homme passionné peut si aisément devenir utile! Qui fait jusqu'à quel point les chagrins d'un frère pourroient servir le rival de l'autre? Mais il faut pour cela le retenir dans le monde.

« Si j'étois condamné à finir mes jours dans
 „ une chartreuse, répond Gérard au jeune
 „ Grandson, au moins n'est-ce pas par-là que
 „ je voudrois débiter. Oh! si le noble &
 „ puissant Othon, si le favori du duc de
 „ Bourgogne, savoit que les vœux de son
 „ frère sont rejettés.....! Qui doute de son

régicide dont il s'étoit souillé. L'injustice & la tyrannie d'Albert, n'excusèrent point les coupables à leurs propres yeux; & reconnoissant en lui un caractère sacré, ils crurent avoir attenté en le punissant, sur les droits du maître des rois & des peuples. Les assassins d'Albert ne trouvèrent aucun asile contre leurs remords; & ceux de Charles I ne périrent pas moins malheureusement. En général, le titre affreux de régicide, dévoué à l'horreur publique celui qui le porte, & sa conscience ne lui offre pas de refuge.

„ cœur ou de ses moyens , doit l'offenser
 „ également , puisqu'il lui est si aisé de vous
 „ faire partager la haute fortune dont il jouit.
 „ Mais quand il refuseroit de favoriser votre
 „ amour , n'êtes-vous pas , ainsi que lui , fils
 „ de Blanche de Savoie ; & le comte Amédée
 „ reniera-t-il son sang ? Avec de pareilles ref-
 „ sources , on ne songe point à une char-
 „ treuse ”.

Guillaume observe en soupirant , que mal-
 gré toutes ces considérations , le seigneur du
 Rosai n'en est pas moins inflexible : il croit
 même que ses refus ont été déterminés par la
 crainte de déplaire à Othon. “ Hé bien , re-
 plique Gérard , l'autorité d'un frère a des
 bornes ; Geoffroi n'est point le père de Cle-
 mence , elle vous aime..... un peu d'audace
 pourroit épargner bien des larmes. Vous dis-
 posez d'une troupe de braves gens.... Mais
 je ne puis vous donner aucun conseil ; &
 c'est de votre cœur seul qu'il faut en prendre ”.

Ce discours artificieux , fait l'effet de l'éтин-
 celle électrique sur l'ame du jeune Grandson ;
 & le projet de se jeter dans une chartreuse
 est bientôt abandonné pour celui d'enlever
 l'objet de son amour. Il s'agit maintenant
 pour le sire d'Estavayer , de faire servir à ses
 vues une faute qui est son ouvrage : dans
 cette intention , il attend le jour même de

l'enlèvement, pour prévenir Gérard de Monfaucou son parrain, ainsi que sa respectable épouse, des emportemens du jeune Grandson leur neveu. A l'entendre, Guillaume ne menace de rien moins que de mettre le feu au couvent de *Sainte Catherine des bois*, si Clémence y est renfermée : & cet avis que Monfaucou croit devoir à l'attachement de son filleul, est fait pour allarmer des parens. Après avoir agité les divers partis à prendre, on s'arrête enfin, à celui qui est suggéré par Gérard. Si quelque chose peut prévenir la violence qu'on redoute, ce doit être la présence d'une tante que Guillaume révère & chérit. Espérant d'arriver assez à tems à Grandson, pour sauver une faute à son neveu, la dame de Monfaucou part à l'heure même, en promettant à son époux de l'aviser promptement du succès des efforts qu'elle va tenter. Estavayer qui connoit par avance toute l'inutilité de cette démarche, a l'air de s'en promettre beaucoup, & demeure à Echallens, près de son parrain, pour en attendre l'effet. Dès le lendemain, un courier dépêché en toute hâte, apporte au Sire de Monfaucou, un billet dicté par son épouse, au chapelain de Grandson; il ne contient que ce peu de mots.

“ Tout est perdu. ... & mon sacrilège

„ neveu n'a pas craint de violer l'asile sacré
 „ d'un couvent. Enlevée à l'instant où elle
 „ entroit dans la clôture de l'Abaye, Clé-
 „ mence d'Alinge a été conduite ici, peu
 „ de momens après que j'y suis moi-même
 „ arrivée; & cette violence ne laissant plus
 „ le choix des partis, je viens d'assister mal-
 „ gré moi, à une union que le ciel verra
 „ peut-être dans sa miséricorde, mais que le
 „ monde doit reprouver. Il s'agit maintenant
 „ d'en donner *cognoissance* à qui de droit; or,
 „ certes, ne fais en quelle maniere, de tel
 „ pas, on peut se tirer, fors que jeunesse &
 „ beauté, ne puissent servir d'excuses. Va
 „ sans dire après telle esclandre, que long
 „ séjour ne ferai céans; & tût reverrez celle
 „ que dire se peut, encor que moult dolente:

Votre femme très-affectionnée,

JAQUELINE DE GRANDSON
 MONFAUCON.

Pendant que Monfaucon interroge curieu-
 sement le courier, sur les particularités de
 l'enlèvement de Clémence, son filleul lit
 d'abord, puis relit encore ce précieux billet,
 dont chaque mot semble avoir été dicté par
 lui-même. Voyant du premier coup-d'œil le
 parti qu'il en peut tirer, il n'a garde de le
 rendre au sire de Monfaucon, mais prétextant
 des affaires pressantes à Estavayer, il prend

sur le champ congé de lui, & arrive le surlendemain à Belp, après avoir fait la diligence la plus incroyable. (1) Une compagnie nombreuse étoit rassemblée dans la cour du château au moment où le Vaudois arriva : c'étoit le seigneur d'Heintenberg, avec sa famille & ses gens. Il montoit à cheval pour s'en retourner, & le baron de Belp, tenant en main une coupe rase, lui présentoit *le vin de l'étrier* (2), quand il apperçut Messire Gérard. "Soyez le bien venu, seigneur Estavayer, s'écria-t-il d'un ton joyeux, mais vous seriez arrivé plus à-propos, ayant le diner. Mon ancien camarade *est venu trouver son vieil ami* ; & maintes gaillardes remembrances du tems passé, ont égayé le repas. On ne vieillit point à table : aussi joyeux que *verd-galans* puissent l'être, nous avons devisé de nos vieilles guerres, voirement aussi de nos

(1) Les distances n'étant point alors rapprochées par des routes qui ont entièrement changé la surface du pays, on employoit souvent des journées entières pour franchir un espace qu'on parcourt actuellement en trois ou quatre heures.

(2) Ancien usage qui consistoit à présenter une coupe de vin à son hôte, aussitôt qu'il étoit *en selle* ; c'étoit une manière de le retenir un instant de plus : cet usage étoit cher à nos ancêtres.

jeunes

Jeunes amours. Nous avons chanté la romance *des Croisés*, celle de Roland, toutes celles qui nous sont venues en mémoire....”

Le sire d'Estavayer juge en effet, que le repas a dû être long, autant que joyeux; & pour ne pas perdre l'avantage que cette circonstance lui donne, il attend à peine que les convives du baron aient passé le pont-levis du château, pour le prévenir qu'il a à lui révéler un secret *qui touche son honneur*, & qu'il a manqué crever un cheval pour faire plus de diligence.

A ce mot d'*honneur* (1), qui, pour lors,

(1) Quoique on puisse en dire, il est certain que le mot d'*honneur* comprenoit dans un sens abstrait, toutes sortes de vertus; & que c'est calomnier l'*honneur* de le restreindre à la seule idée de courage, qui n'en est tout au plus que la portion la plus ostensible. Un brigand peut ne pas manquer de courage, mais un brigand n'est pas un chevalier pour cela. Le courage n'effaçoit point, comme on a souvent affecté de le dire, la déloyauté, la rapine, la cupidité, la violence, ni même la grossièreté des mœurs, ou la dureté farouche du caractère. Ceux à qui l'on pouvoit reprocher de tels vices, manquoient d'autant plus à l'honneur, que leur rang étoit plus élevé, ou leur naissance plus distinguée. Il est triste d'avoir besoin de commentaire pour

faisoit vibrer si puissamment toutes les cordes correspondantes à l'ame, la métamorphose la plus subite s'opère; & le baron passe tout-à-coup de la gaité franche qu'on puise dans les festins, à cette attente pénible qui met en jeu toutes les facultés de notre ame. Il ne prévoit pas précisément ce qu'il peut avoir à craindre, mais il s'agit du premier intérêt de sa vie, de son honneur.... Il voudroit, & n'ose interroger Gérard. Ce silence expressif, ce regard qui va chercher un secret dans le fond de l'ame, tout annonce au sire d'Estavayer, l'approche du dénouement. Mais c'est la lecture du billet qui doit l'amener, & combler ou détruire ses espérances. Malgré le pouvoir qu'il a sur lui-même, il ne peut dissimuler le trouble que cette attente lui fait éprouver; & c'est en tremblant qu'il remet cet écrit entre les mains du baron.

“ Lisez.... ce billet.... est daté du château de Grandfon..... c'est la dame de Monfaucou qui l'écrit à son époux..... il vous apprendra ce que je n'ose vous dire.” Gérard voit pâlir le baron, en parcourant le billet.

“ J'ai cru, poursuit il, que vous deviez être promptement instruit, & je suis parti sur

expliquer cet ancien mot, dont la signification étoit autrefois si claire.

l'heure. Aussi irrité que vous même, je vous offre mon bras contre le perfide qui vous outrage.... & je ne dois plus à Grandfon coupable, qu'un châtement”.

Le baron, après avoir lu le fatal écrit, le serre soigneusement dans ses tablettes, sans proférer un seul mot. Mais il est aisé de calculer d'après l'amour paternel, l'orage auquel son ame est en proie. Monsieur, ajoute le sire d'Estavayer, *à Dieu ne plaise que la culpé de la déloyauté puisse jaillir sur l'innocence....* Dites que vous acceptez mes services; & cette main pourra vous venger”.

Jeune homme, répond le père offensé, après quelques instans de silence, ce n'est ni du bruit, ni du sang qu'il me faut. L'un & l'autre retomberoient sur ma fille; & votre estime suffiroit peut-être pour la venger. Seul instruit des nœuds qui la lioient au perfide Othon, si votre foi n'est point engagée, si l'affront qu'elle a reçu ne lui fait rien perdre à vos yeux.... Gérard ne donne pas au baron le tems d'achever sa phrase, il est à ses genoux, dans ses bras; & des transports indicibles lui certifient le prix qu'il met à cette offre inespérée. Auroit-il pu se flatter d'un si prompt succès? Tous deux passent à l'instant chez Catherine; mais le courroux du baron ne lui permettant pas de recourir à l'art,

pour amener la proposition qu'il a à lui faire, elle est rejetée avec une indignation qui tient du ressentiment. Ces bruits prétendus qui courent au sujet du naufrage de messire Hugues, sont écoutés avec le plus froid dédain. On voit que Catherine croiroit compromettre son amant, en s'abaissant à le justifier d'un forfait; & son œil sévère semble reprocher au baron d'avoir pu douter un instant de lui. " Imputer un crime à Grandson....! l'accuser d'un assassinat dont la cupidité seroit le motif..... ah! la calomnie a besoin de plus d'adresse. Quoi, un héros sans cesse occupé des rêves brillans de la gloire, & toujours prêt à sacrifier sa vie, auroit attenté si lâchement aux jours de son frère.....? Certes, réfuter de tels bruits, seroit moins le défendre que l'outrager".

Mais si Catherine repousse l'idée d'un forfait, imputé à ce qu'elle aime, l'enlèvement de Clémence est à ses yeux bien plus vraisemblable, & la lecture du billet ne lui permet plus d'en douter. Aussi crédule sur ce point, qu'incrédule sur tout le reste, le désespoir, la honte, l'obéissance, ou peut-être même le dépit, arrachent une sorte de consentement à l'infortunée; & l'amante de Grandson devient l'épouse d'Estavayer.

Si les succès de l'astuce pouvoient jamais

conduire au bonheur; si la possession d'une femme dont on fait le cœur au pouvoir d'un autre, avoit de quoi satisfaire l'amour; ou, si Catherine ne dédaignoit pas de feindre, Gérard pourroit s'applaudir de son triomphe. Mais la dame d'Estavayer croiroit outrager son époux, & se manquer à elle-même, si elle affectoit à ses yeux l'oubli d'une impression dont il a connu toute la force, dans un tems où elle n'avoit nul motif pour la lui dissimuler. Elle sent l'importance des devoirs que le titre d'épouse de Gérard lui impose, elle saura les respecter; qu'il n'espère rien au-delà; c'est tout ce qu'elle a pû promettre. Mais oublier.,.,.,! oublier Grandson? ah! jamais; & jusqu'à l'indignation que l'époux de Clémence inspire, tout le grave en traits profonds dans son souvenir.

Réveuse, distraite, agitée, Catherine évite avec soin toute espèce de société; & lorsque Gérard se hasarde à troubler sa solitude, il en est puni par les pleurs qu'il voit couler. Un jour, il est arrêté à la porte de l'appartement où son épouse est renfermée, par des sons qui vont droit au cœur: il écoute, c'est elle.... ô ciel, c'est Catherine qui chante? Oui: mais la complainte de l'infortunée promet son dernier soupir à Grandson;

& Gérard qui maudit l'hymen & l'amour (1), s'éloigne de cette porte fatale.

En liant son sort à celui de la baronne de Belp, le sire d'Estavayer a dû envisager comme inévitable l'éclaircissement qui mettra sa trahison au grand jour : mais il voudroit prolonger une erreur qu'il ne peut éterniser ; & cherche du moins à intercepter quelque tems encore une lumière si redoutée. Dans cette intention, il trouve des prétextes pour devancer Catherine au pays-de-Vaud. Inhabité depuis la mort de son père, le château qu'il a dans Moudon n'est point en état de la recevoir (2), & rien dans sa demeure habituelle n'est disposé pour l'apparât qu'exige une noce. Tels sont les motifs que Gérard

(1) On trouvera ailleurs, cette romance de Catherine.

(2) Le château d'Estavayer, ainsi qu'on l'a dit, avoit été la résidence de Gérard jusques alors ; mais la demeure hereditaire des sires d'Estavayer étoit leur château de Forel, à Moudon. C'est la, que, pendant les seances des États du Pays-de-Vaud dans cette ville, ils en faisoient noblement les honneurs, en donnant *fêtes & festins aux seigneurs de dehors, voirement à messieurs les princes ; & pource, avoit-on coutume de dire au pays, magnificence des Estavayer.*

donne pour partir le premier; mais dans le vrai, son unique but est de former un nuage autour de la vérité, en prévenant ses gens, auxquels il impose un silence profond sur tout ce qui concerne l'enlèvement de Clémence; leur enjoignant surtout de la manière la plus expresse, de ne désigner son époux que sous le nom de Grandson, sans prononcer jamais ceux d'Othon, ni de Guillaume. Cette précaution cependant, eut été insuffisante pour tranquiliser Gérard, si Guillaume & sa jeune épouse eussent encore habité Grandson. Une viûte, une rencontre fortuite même pouvoit déjouer sa prudence; mais il apprend le départ du couple amoureux; & cette nouvelle aussi agréable qu'elle est peu prévue, lui donne une entière sécurité. Devenu l'époux de Clémence, Guillaume l'avoit conduite a Aubonne, pour se rapprocher du Rosai; & Géoffioi d'Alinge, s'étoit bientôt reconcilié avec lui. Mais l'abbesse de Sainte Catherine *des bois*, ne s'appaisoit point aussi aisément qu'un frère; elle avoit à venger avec les droits de l'église, l'outrage fait à sa maison. Coupable de profanation, de rapt & de sacrilège, Guillaume qui avoit encouru les peines ecclésiastiques les plus rigoureuses, crût prudent de quitter le diocèse de Lausanne. Il fût implorer son frère à Dijon; & cette

inspiration de son cœur ne le trompa point. Othon se montra plus sensible que sévère ; il fit un accueil plein de charmes à sa belle-sœur : & la cour de Philippe offrant au ravisseur de Clémence une manière d'exister plus brillante qu'il n'eût pu l'espérer au Pays-de-Vaud , il ne lui manqua bientôt plus que d'être réconcilié avec l'église (1). Le généreux Othon qui ne savoit point pardonner à demi, en fit son affaire : dans cette intention il fut d'abord à Lausanne auprès de l'évêque , puis à Sainte Catherine *des bois* ; & réussit enfin à remplir son but , tant au moyen des soumissions d'usage , qu'à force de dons *expiatoires* faits à l'hospice au nom du coupable. Satisfait d'avoir pu terminer une affaire aussi épineuse , le chevalier se rend à Grandson pour y régler quelques objets moins importans ; & c'est là qu'il apprend l'incroyable , l'aterrante nouvelle du mariage de Catherine. Quel coup de foudre . . . ! il voudroit d'abord en douter ; cette inconcevable infidélité confond toutes ses idées ; & l'inconstance de la fille , n'explique pas la *déloyauté* du père. Il est évident

(1) Le besoin que Guillaume éprouve de se réconcilier avec l'église , qu'il a offensée avec tant d'audace , rappelle ce vers de Voltaire ,

L'amour brava les dieux ; la crainte les consulta,

que l'ambition n'a point eu de part à cette inconstance, & l'amour..... L'amour.....? Ah! grand dieu, cette Catherine si tendre! Le mépris seul doit l'en venger. Mais Gérard triomphera-t-il sans obstacle, vantera-t-il tranquillement à la volage Catherine l'embuscade du *ravin de Cheires*? Non : ce rival odieux, ce père *déloyal*, cette amante si coupable, ne méritent nuls ménagemens; & plus l'outrage fut sensible, plus la satisfaction doit être éclatante. "Femme perfide! ah, si l'amant que tu as trahi mesuroit sa vengeance à ce qu'il souffre..... Mais il se contente de réserver à ton époux, ainsi qu'à ton père, la publicité d'un affront sanglant : & toi.... il ne veut que te rendre digne de Gérard".

C'est dans cette agitation douloureuse, que Grandson se prépare à la vengeance : elle ne se fait pas attendre long-tems. Ce jour là même, Gérard est parti pour aller au devant de Catherine jusqu'à Avenches : la noce est attendue à Estavayer le lendemain ; & les habitans de cette ville s'occupent à donner un air de fête à la reception des nouveaux époux qui doivent suivre la grand-route jusques à Payerne. Othon, bien résolu à déranger leur cortège, va l'attendre à la Condemine (1), en disposant au combat sa troupe,

(1) La Condemine qui étoit un château appar-

qu'il a soin de diviser, & qu'il place de telle manière qu'on ne puisse la découvrir.

Cependant Gérard, qui croit son rival à Dijon, s'avance en triomphe devers Payerne. Les cavaliers qu'il apperçoit, lui paroissent un rassemblement des gentils-hommes qui habitent les environs de cette ville, venant au-devant de l'épouse pour lui faire honneur; & dans cette pensée, il met son cheval au galop pour les joindre. Mais à peine a-t-il fait cinq ou six cents pas, qu'il se voit enveloppé; au même instant la bannière de Grandson est déployée; & Mielwill (2), écuyer d'Othon,

tenant a Saint Maire, cet évêque qui transféra le siege épiscopal d'Avenches a Lausanne, & maintenant une promenade riante & champêtre, ou plutôt un chemin couvert d'ombrages, & pratiqué au milieu de ces possessions fertiles qui font le charme des environs de Payerne. Cette promenade est au-delà de la porte de Berne, en tirant à gauche. On peut observer de là, ce qui se passe sur le chemin.

(2) Mielwill, ou Melvil, gentilhomme Ecoissois, qui charmé des qualites heroiques de Grandson, quitta sa patrie pour s'attacher à la fortune de ce seigneur. Mielwill succéda à Archibald dans la confiance de son maître; & les rapports de son nom avec celui d'une ancienne famille de Grandson, peuvent faire conjecturer qu'elle descend de ce brave & fidelle écuyer.

faifissant la bride de fon cheval, lui déclare qu'il eft prifonnier, en lui demandant fon épée.

“ Ce n'eft point ici le *ravin de Cheires*, dit alors Othon, en s'approchant la vifère haute de fon captif; c'eft *au vu & au fu* de tout le monde, c'eft de plein jour que Grandfon, qui fe venge en chevalier, va reprendre ce qu'on ofa lui ravir.” Et fans s'arrêter aux impuiffantes fureurs de Gérard, il ordonne à Mielwill de le conduire fur l'heure à la tour d'Aubonne, en évitant toutes fois Moudon, attendu que le nom de fon rival eft trop puiffant dans cette ville, pour fe hafarder de la traverser avec un tel prifonnier. A peine cet ordre eft donné, qu'Othon s'éloigne avec la rapidité de l'éclair; il vole où la vengeance l'appelle.

On fe figure le défefpoir du Sire d'Estavayer, contraint de céder à la force: il redouble, en voyant Grandfon près de joindre Catherine, dont l'efcorte fuyant en defordre, au feul nom du chevalier, jette *fleurs & rubans de noce* pour fe réfugier parmi des groupes de fâneurs, occupés à faire les foins dans la plaine (1). La dame d'Estavayer

(1) Il étoit aifé de prendre des chemins détournés dans l'intérieur des terres. C'eft fans doute cette aventure qui donna lieu aux partifans de Grandfon

venoit de mettre pied à terre, à l'ombre de quelques arbres, sous lesquels elle attendoit le retour de son époux, lorsqu'un cri de terreur qui fait retentir autour d'elle le nom de Grandson, cause la dérouté de son escorte : elle demeure bientôt seule avec son père, ses femmes, & le peu de serviteurs que le baron amène de Belp.

A la vue d'Othon, l'effroi, la douleur & l'indignation agitent Catherine au point qu'elle est prête à s'évanouir entre les bras de son père. Ce spectacle étoit fait pour défarmer l'amant le plus irrité. Othon s'arrête ; il contemple pendant quelques instans cette beauté qui lui fût si chère. A mesure que les roses s'effacent sur ces joues charmantes, le ressentiment s'éteint dans son cœur, le reproche expire sur ses lèvres ; & sa jalousie prend un caractère plus tendre. C'est avec une émotion que trahit le son de sa voix ; c'est en s'efforçant de lui dérober quelques larmes, que, l'abordant d'un air soumis & respectueux, il prononce ce peu de mots.

de porter en signe de ralliement, des rubans en aiguillettes à leurs fouliers, tandis que ceux de Gerard adopterent un rateau, en mémoire de la dispersion de l'escorte de Catherine, parmi les fâneurs de la plaine,

“ Ne craignez rien, Madame..... telle que puisse être l'injure dont le cœur de Grandson a été navré, il n'oubliera jamais ce qu'un chevalier doit à votre sexe..... & jamais un vieillard n'aura à se plaindre qu'il ait abusé de sa foiblesse pour l'insulter. Mais.... l'épouse de Gérard n'a plus de loix à me prescrire. Je vais conduire en lieu sûr, des prisonniers que je dois au sort des armes; & Monsieur votre père aura le loisir de m'expliquer à Echallens, les raisons qu'il a pu avoir pour disposer en faveur d'un autre, de ce qu'il m'avoit promis de plein gré.” Après ce discours, Othon aide sa captive à remonter à cheval; & le baron se contente de lui répondre que, pour lui rendre la liberté de disposer de sa fille, il n'a pas voulu le laisser manquer de motifs. Ensuite de ce peu de mots, de part & d'autre, on prend en silence la route de Payerne à Echallens (1).

Le premier dessein d'Othon avoit été de conduire à Grandson la dame d'Estavayer; mais un sentiment délicat des égards & des

(1) Cette route traverse la partie de la ville de Moudon, la plus éloignée de l'habitation de Gérard. Au surplus, Catherine n'y étant connue de personne, ne pouvoit y réclamer les secours que son époux y auroit trouve.

convenances qu'exigeoit sa position, s'étant réveillé à sa vue, il veut que l'afile le plus respectable la rassure sur ses intentions. C'est sous la sauve-garde de la dame de Monfaucon qu'il va la placer; & fati-fait des tourmens que l'incertitude doit causer à son rival, il cherche à prévenir non-seulement les allarmes de Catherine, mais aussi les conjectures hardies que peut se permettre un monde malin. L'attitude respectueuse, les déférences de Grandson, tout en lui exprime les égards dûs au sexe, ainsi qu'au rang de la dame d'Estavayer : tandis que sa contrainte auprès d'elle, & le silence dédaigneux qu'il observe, lui apprennent ce que Catherine de Belp a perdu dans son opinion. Toutefois, les regards du chevalier, chargés d'une tristesse profonde, & quelques soupirs mal étouffés, sont des garans assez sûrs que son cœur est toujours le même. Ainsi sa conduite bizarre rassemble le respect & le mépris. Ainsi la triste Catherine se voit à la fois l'objet de l'amour & de l'outrage. L'un & l'autre sont appercûs, ou plutôt sentis : mais si l'étonnement d'être encore aimée, n'est pas sans douceur pour l'épouse de Gerard, il ne lui est plus permis de jouir de rien, elle doit craindre de s'y livrer.

Cependant ces soupirs & ces regards ont rendu aux deux amans, avec la faculté de

s'entendre, la certitude de s'aimer encore; de s'aimer toujours..... Si la décence exige que la route se fasse tout d'une traite, l'amour en fait supporter la fatigue; il en abrège la longueur; & l'enchantement de ce muet entretien efface toutes les peines passées. Le silence profond de la nuit, la douce clarté de la lune, le charme secret d'être ensemble, tout rappelle à ces voyageurs des tems plus heureux. Magie ineffable du sentiment! tu n'as pas le même empire sur toutes les ames; mais le noble Othon & la tendre Catherine te dûrent un dernier instant de bonheur.

Gérard de Monfaucon s'entretenoit paisiblement avec le bon abbé Gottoffrey, de la dernière croisade, dans laquelle son bisayeul, blessé sous les yeux de Philippe-Auguste, au siège d'Acre, se distingua fort. Pendant cette conversation, sa laborieuse épouse achevoit en silence sa quenouille; & la lumière qui les éclairoit étoit la seule qu'on apperçut dans le château d'Echalens, lorsque l'arrivée de Grandson vint y répandre l'allarme. Averti qu'il étoit accompagné de la dame d'Estavayer & de son père, mais bien éloigné de soupçonner le motif d'une aussi étrange visite, le maître du logis fut au-devant d'eux jusques à la porte du château, & la dame de Monfaucon qui les

attendit chez elle, les reçût avec cette politesse qui semble garantir à l'étranger, l'accueil qu'il a droit d'attendre, sans lui faire rien espérer au-delà.

Madame, lui dit le baron de Belp, nous aurions bien des excuses à vous demander si notre importunité étoit volontaire. Mais nous serions actuellement au château d'Estavayer, si le sire de Grandson n'eût jugé à propos d'interrompre notre route; & c'est à lui à se charger de l'embaras que ses prisonniers peuvent vous causer.

Le sire & la dame de Monfaucon, encore plus étonnés de ce discours du baron que de sa visite, se bornent à lui repliquer avec une politesse froide, que, telles que fussent les circonstances qui le conduisoient chez eux, ils desiroient le recevoir assez bien pour qu'il n'y eut pas de regret; & jugeant aisément que cette énigme renferme un mystère qui ne peut être expliqué en présence de leurs gens, ils les renvoient aussitôt que le service qui les retient dans l'appartement peut le permettre.

Dès que Grandson se voit en liberté de parler, il expose les raisons qu'il croit avoir de se plaindre; & prend les maîtres du logis pour juges de l'affront qu'il a reçu. L'un & l'autre blament la violence de son procédé,
mais

mais ils ajoutent que , si l'excès du ressentiment pouvoit être justifié , ce seroit par un manque de parole que toutes les loix de l'honneur reprouvoient.

Quoi ! s'écrie alors le baron de Belp, on protège ici la cause du ravisseur de Clémence. Abandonnée & trahie, c'est ma fille qu'on charge du reproche d'infidélité; & c'est un sacrilège, c'est un parjure qui ose se plaindre de nous!"

Ces mots font un trait de lumière pour Grandson. Perfide Gérard ! s'écrie-t-il, tu me punis bien de t'avoir laissé la vie & l'honneur.... je vois tout maintenant; hélas, vous avez cru vous venger d'un infidelle. O dieu...! mais étoit-ce donc un rival qu'il falloit en croire ?

Pour toute réponse, le baron de Belp présente à la dame de Monfaucon le billet fatal, en lui demandant si elle défavoue cet écrit ? L'instant de l'explication est enfin arrivé, la vérité paroît au grand jour; & comment rendre l'indignation que Gérard inspire ? Mais surtout, comment rendre la douleur des deux amans que sa trahison a séparés pour jamais ? Le désespoir se joignant à la fatigue, peut atterrer Catherine, elle y succombe & s'évanouit. Passant alors des transports qui l'agitoient, à cet attendrissement qui va jusqu'aux

larmes, Grandson conjure le ciel de rendre à la vie celle qui ne doit plus exister pour lui; & l'excès de sa douleur, anéantit chez ceux qui l'environnent tout autre sentiment que le sien. Cependant la dame de Monfaucon parvient à modérer ces agitations, en lui faisant observer que la malade qui reprend peu-à-peu l'usage de ses sens, doit avoir le plus grand besoin de repos. Grandson consent à s'éloigner avec le baron de Belp; & Catherine revenue à elle-même, saisit le premier instant où elle se voit seule avec la respectable parente d'Othon, pour décharger dans le sein de la confiance, le poids qu'opprime son cœur. " Elle ne rougit point de l'avouer; destinée à Grandson depuis l'enfance, & voyant un héros dans son amant, elle n'apprit à chérir l'existence que pour lui. La vie est désormais un fardeau, qu'elle n'envisage pas sans effroi, le tems du bonheur est passé, & l'amour ne peut plus être qu'un tourment. Toutes fois, elle en exige encore une preuve. Si Grandson veut avoir quelque égard à sa prière, si son honneur lui est aussi cher qu'elle se plaît à le croire, si elle n'a pas perdu tous les droits qu'elle eut sur son cœur, il lui doit la liberté de Gérard..... à ce prix, elle consent à le voir encore, elle recevra même ses
 ”.

On prévoit la réponse du malheureux. Les volontés de Catherine sont pour lui des loix; mais la prudence ne permet pas que la délivrance de Gérard précède l'arrivée de son épouse au château d'Estavayer. Aussitôt qu'il la verra établie dans ce manoir odieux, la tour d'Aubonne s'ouvrira pour son captif... faut-il, hélas, que Catherine ait de tels ordres à lui donner?

L'instant du départ est fixé à trois jours de là. Le sire & la dame de Monfaucon doivent accompagner Catherine dans sa nouvelle demeure, & rester auprès d'elle jusques à l'arrivée d'Estavayer. Au moyen de cette attention, le séjour qu'elle a fait dans leur château, semblera un hommage volontaire rendu au parrain de son époux; & la captivité momentanée de celui-ci, ne paroîtra au public que la punition d'avoir conseillé à Guillaume l'enlèvement de Clémence. Ces mesures eurent tout l'effet qu'il étoit permis d'en attendre; & le nom de Catherine ne fut pas même prononcé dans les conjectures qu'on fit alors sur l'objet d'une querelle, dont l'éclat subit divisa le Pays-de-Vaud en deux partis.

Le jour du départ arrivé, Catherine après avoir reçu les adieux les plus déchirans, prend avec son père le chemin d'Estavayer. Elle est accompagnée de ses hôtes. Ce même

guerrier dont le nom a suffi peu de jours auparavant pour mettre les gens de Gérard en fuite, l'escorte jusqu'à la porte de son château ; & lui donnant la main pour entrer dans la grand-salle, il lui dit devant tous les serviteurs de son époux ; *“ Vous voilà chez vous, noble dame, & Grandson n'a plus que faire céans. Mais toujours à honneur tiendra d'être votre servitcur & chevalier ; tout ainsi que c'il de Monsieur de Belp ; & ce, en toute rencontre, fors une à savoir, en ce qui concerne Messire Gérard ; attendu que cautèle & loyauté ne sauroient aller ensemble. Toutes fois, n'ayant rien à refuser à ceux que j'honore, remets par icelle, tout pouvoir à Monsieur de Belp, en telle sorte qu'il soit le maître d'ouvrir ou fermer les portes de mon châtel d'Aubonne, à qui bon lui semblera. ”*

En achevant ce discours, Grandson s'incline devant la dame d'Estavayer ; & présente au baron de Belp un ordre, par lequel il enjoint à Mielwill de remettre son prisonnier entre les mains de ce seigneur. Après cet acte de condescendance, il salue la compagnie, & sans oser prononcer le mot d'adieu, ni chercher les yeux de personne, il s'enfuit, ne pouvant plus maîtriser son émotion.

Dès le lendemain, le baron va tirer son

gendre de la tour d'Aubonne. Le sombre Gérard écoute en silence les reproches qu'il est obligé d'entendre; & rentre chez lui dévoré de soupçons jaloux. De ce moment, sa passion prend le caractère de la haine; & ce n'est plus que par les fureurs de la jalousie qu'il tient désormais à l'amour. Catherine a été au pouvoir de son amant pendant quelques heures; ç'en est assez pour qu'il achève de perdre ce qui peut lui rester de raison. La dame d'Estavayer qui envisage cette triste frénésie comme le premier châtiment du susceptible Gérard, ne descend point à des justifications inutiles, & l'abandonne aux lâches soupçons dont son imagination est troublée.

Désespéré d'avoir le malheur de sa fille à se reprocher, le baron ne peut se résoudre à en être plus long tems le témoin : si au bout de deux ans, elle n'est point encore accoutumée à son sort, il prononce que cette époque sera celle de la séparation des époux; & qu'il la ramènera chez lui. Mais avant de quitter le Pays-de-Vaud, il croit devoir une visite à Grandson. En arrivant, il trouve la dame de Monfaucon au chevêt du lit de son neveu; & Grandson presque agonisant, en delire. Le malheureux prenant le baron pour Gérard, dégage brusquement sa main de la ferme, en s'écriant : — Traître..... tu voudrois

m'enlever aussi cet anneau.....?" & l'approchant de son cœur, il proteste qu'on ne l'aura qu'avec sa vie.

Touché de retrouver un sentiment aussi tendre dans le désordre des idées du chevalier, le baron soupira en se rappelant que cet anneau étoit un don de sa fille; & le détail des soins qui l'occupaient dans les intervalles de son délire, l'intéressa davantage encore. Après s'être préparé à la mort & avoir pourvu à sa sépulture par des dons considérables faits au chapitre de Lausanne (1), il avoit établi pour chatelain de Grandson, Jordan de Montenach, gentilhomme de la même maison que les barons de Belp (2); mais sous l'expresse condition, d'être en toute rencontre aux ordres de la dame d'Estavayer. La jeune & charmante Ancelise à qui Grandson

(1) Grandson donna plusieurs dixmes de son vivant, entr'autres celle de Chavornai, au chapitre de Lausanne, à condition d'être enseveli dans le chœur de la cathédrale.

(2) Ce gentilhomme étoit Jordan de Montenach, qui épousa depuis, la fille naturelle d'Othon. Il est fait mention de ce chatelain de Grandson & de son épouse, dans la charte d'Amedée VIII, en faveur de la ville de Grandson. Les anciens barons de Belp, étoient Montenach.

venoit d'affurer une fortune brillante, en la reconnoissant pour sa fille, devoit être le prix de ce dévouement absolu qu'il exigeoit du chatelain de Grandson. Ainsi Catherine, dont la position dangereuse peut exiger des secours d'un moment à l'autre, aura un défenseur assuré dans un homme qui porte le même nom qu'elle; & cette ressource, elle la doit à la tendre sollicitude d'Othon.

De retour auprès de sa fille, le baron n'osa l'instruire qu'à demi de l'état où il avoit laissé son voisin : mais Grandson, destiné à favoriser l'infortune, ne devoit pas mourir de douleur; & guérit, grace à la nature, qui sauve trop souvent les malheureux. Tout le rappeloit en Bourgogne; un charme fatal l'arrêtoit au bord du lac de Neuchâtel : il passoit des journées entières à le parcourir dans un bateau de pêcheur, lorsque Mathilde, cette sœur aimable du sombre Gérard, arriva chez son frère, ainsi qu'on l'a vu au commencement de cette chronique. Les douceurs de la confiance & de l'amitié ayant bientôt rapproché deux ames faites pour s'entendre, Catherine dût à Mathilde les seules consolations que pouvoit lui présenter le château d'Estavayer.

Accablée de la chaleur d'une journée étouffante, Mathilde avoit quitté son amie un

soir, pour aller respirer le frais sous quelques arbres voisins du château; & Catherine attendoit à sa fenêtre que ce vent léger qui souffle à l'approche de la nuit, vint rafraîchir l'air brûlant qu'on respiroit. Dès l'après-midi, un orage avoit paru se préparer; l'horison se chargeoit d'épais nuages, le tonnerre grondoit au loin; & les bateliers avertis par ces sinistres avant-coureurs, s'empressoient tous d'aborder pour se soustraire à la tempête qui les menaçoit. Un seul bateau, immobile au milieu du lac, devant la fenêtre de Catherine, ne paroissoit pas même tenter de s'y dérober. Soit pressentiment, conjecture, ou peut-être seulement cette puissance sur le cœur des femmes, Catherine s'intéresse à ce bateau. Cependant l'orage s'approche, les vents sifflent, les ondes s'agitent, le ciel est en feu; & tous les dangers réunis menacent la frêle nacelle, que l'orage pousse avec violence du côté d'Estavayer. Bientôt elle est à la portée de la vue, & ne renferme qu'un seul pêcheur, dont l'air & la taille, entrevus à la lueur des éclairs, offrent à Catherine des rapports frappans avec Othon. Le bateau est au moment d'être submergé à ses yeux; elle en frémit; & ses mains se lèvent vers le ciel pour l'implorer. C'est dans cette attitude que le farouche Gérard la surprend. Un coup d'œil jeté

sur le lac, lui fait découvrir cet esquif ballotté par les vagues, & dévinant aussitôt son rival, il le dévoue au naufrage. “Puisses-tu rejoindre ton frère au fond de ces eaux ;” murmure entre ses dents, l’atroce jaloux ; mais Catherine absorbée n’entend point cette imprécation barbare. Une préoccupation si profonde redouble la fureur d’Estavayer.

C’est pour ton amant, que tu pries....
ingrate !

“ Que le ciel soit propice à l’innocence.... ! Il doit être permis de prier pour les malheureux. „

En ce moment les vents s’apaisent, la fureur des vagues paroît se calmer, & l’azur du ciel perce les nuages. Le voilà sauvé ! s’écrie Gérard d’un ton terrible, mais c’est pour périr de ma main. „

Il est sauvé....? répète Catherine avec l’accent de la joie, ô mon Dieu, je n’ai plus rien à te demander.

Vas..., dit le jaloux, je saurai t’éloigner de l’élément perfide qui trompe ma haine, & qui fert si bien ton amour. Je saurai du moins prévenir de nouvelles offenses, c’est le ciel & l’enfer que j’en atteste.... & dès demain, tu seras transférée à Moudon.

“ Vous avez le droit de m’opprimer, répond Catherine, mais vous n’avez pas celui de vous offenser. „

Mathilde n'obtint pas la permission de suivre son amie dans sa nouvelle demeure; & Catherine fut bien plus sensible à cette rigueur qu'au chagrin du déplacement : elle s'attendoit à trouver un local âpre & sauvage : elle croyoit n'appercevoir au-delà de la ville que des déserts incultes, hérissés de forêts ou de rochers. Quel contraste avec les rives fertiles du lac qu'elle venoit de quitter, avec les ombrages chéris de Belp ! mais son attente fut agréablement trompée. Le château de Forel, résidence des seigneurs d'Estavayer à Moudon, est situé au milieu de rians vergers ; ce n'est point la retraite inexpugnable d'un guerrier ; c'est l'habitation commode d'un citadin fortuné. Tout auprès, la Broye baigne l'enceinte d'un vaste *préau*, prolongé en forme de croissant ; & son cours est ombragé par un double rang des plus beaux arbres. A l'extrémité de cette promenade charmante, on passe la rivière sur un pont de bois : & du côté de la ville, le *préau* touche à l'église, dont l'architecture gothique a précisément le genre de beauté convenable au local. Ce *préau* qui sert à la fois de place-d'armes aux jours du danger, & de promenade dans les jours de fête, est pour l'ordinaire désert ; mais l'univers entier n'offre pas à la mélancolie un asile plus attrayant. La

dame d'Estavayer y trouve un charme indéfinissable (1) ; & ne manque jamais après avoir fait ses dévotions dans l'église, d'aller s'asseoir au bord de l'eau pour y rêver.

Un beau jour qu'au sortir de vespres, la pauvre dame va s'asseoir à l'accoutumée sur le banc qui est devers le pont, la sage Luce sa gouvernante, se pourmenant deçà & delà, en attendant sa maîtresse, avise devers le moutiers, un chevalier qui, tout ainsi qu'elle, va se pourmenant. Mais pour ce qu'il avoit visière baissée, Luce ne cognut mie le noble étranger ; & pour voyageur d'importance tant seulement le tenoit-elle, lorsqu'il se print à lui dire tout bas. " Dame Luce, n'a donc mémoire de ses amis ? „ Tout aussitôt Luce reconnut à sa voix, Messire Othon de Grandson ; & moult fut ébahie de le voir en la

(1) Ce n'est point à l'imagination qu'on doit ce tableau. Voyageurs de toutes nations, si vous êtes sensibles, ne passez point à Moudon sans aller visiter le *préau* qui touche à l'église. Il est encore de nos jours, tel qu'il étoit du tems de la dame d'Estavayer. Même local, même solitude. Peintres, amans, poètes, & vous innombrables malheureux, vous y trouverez en ce lieu, le charme dont votre cœur à besoin ; & vous ne le quitterez point sans désirer de pouvoir y revenir,

ville de Modon. “ *Ab! monseigneur, celui dit-elle, en grand èmoi, que venez-vous faire céans? Ne craignez-vous pas de causer de nouveaux chagrins à ceux qui vous aiment....! Hélas, ils n'en ont pas besoin* ”.

Rassure-toi, ma chère Luce, je sens trop bien hélas, que nous ne devons point respirer le même air; & c'est par cette raison que je pars. Je vais mettre des mers entr'elle & moi.

Luce s'enquit soigneusement de ce voyage d'outre-mer, que méditoit le chevalier. Il suivoit à Londres son ami Enguerrand (1), lequel alloit épouser Madame *Ysabel*, la fille du roi; & ce départ étoit un dernier sacrifice fait au repos de la dame d'Estavayer, qu'Othon ne laissoit pas sans frémir au pouvoir de son époux. Mais Catherine fait que le chatelain de Grandson est à ses ordres; Othon supplie Luce de le rappeler à sa maîtresse, dans l'occasion. S'il pouvoit obtenir la faveur d'un dernier adieu, il lui feroit sentir à elle-même l'utilité de cette ressource.... Faudra-t-il donc qu'il s'éloigne sans la revoir?

(1) Enguerrand de Coucy, fils du sire de Coucy, & de Catherine d'Autrihe, ep usa Isabelle, fille d'Edouard III. On a de'a vu qu'il étoit ami de Gailf.

Luce ne répond point au chevalier, mais elle lui indique d'un coup d'œil, l'endroit solitaire où Catherine est assise; & les deux amans sont bientôt réunis. Un entretien douloureux & tendre absorbe toutes leurs facultés; & debout devant sa dame charmante, Othon s'enivre du plaisir de la contempler, lorsque un cri perçant de la bonne Luce leur faisant tourner la tête, ils voient à quatre pas d'eux, un glaive étinceler dans la main de Gérard. Grandson porte à l'instant la sienne sur la garde de son épée; & fixe sur l'époux de Catherine, un regard qui peint à la fois l'horreur, le mépris & l'indignation.

Ne craignez rien, femme céleste..... & toi, cherches-tu la guerre ou la paix? La paix, ai-je dit? Juste ciel..... mais que ne peut sur moi cet ange, dont le regard enchaîne mes ressentimens? Encore un coup, est-ce la paix ou la guerre que tu cherches.... choisis, mais choisis à l'instant.

Aux fureurs de la jalousie, Gérard joignoit cette honte qui l'accompagne. Le coup étoit manqué, sa rage se tourna en confusion; & voyant arriver une confrérie de pénitens, il rengaina son épée. Mais on veut savoir comment il se trouvoit là? Sorti par hasard de chez lui, il suivoit le chemin qui est sur la droite de la rivière, lorsque apercevant sur .

le rivage opposé, un chevalier près de Catherine, il imagina aisément qui ce pouvoit être; & se glissant jusqu'au pont de bois, à la faveur de la saillie d'un roc, il alloit séparer ces amans par un coup affreux. Sans la bonne Luce, ç'en eut été fait : toutes fois, Catherine ne daigna pas même lui faire un reproche; & se disposant à se retirer: "Adieu, sire chevalier, dit-elle à Grandson, je vous tiens compte comme je le dois, de m'avoir sacrifié le ressentiment le plus juste..... puisse la cour d'Edouard, vous tenir lieu de la patrie dont je vous exile ! Mais vous laissez ici des souvenirs que le tems n'effacera point".

Après ce discours, elle s'éloigna avec Luce, & fut se renfermer dans son manoir, tandis que Gérard se mêlant à la confrairie de pénitens, qui faisoient une procession autour du *préau*, disparut dans la foule aux regards du chevalier.

Demeuré seul à la place que Catherine vient d'occuper, Grandson s'abandonne à la rêverie, où le charme du local, joint à la situation de son cœur, le plonge insensiblement. La solitude & le silence, le murmure du vent qui agite le feuillage au-dessus de sa tête, & celui de l'eau qui coule à ses pieds; tout est analogue au besoin qu'il a de se recueillir. Il se retrace cet adieu que son amante vient de

prononcer : gestes, son de voix, & paroles, tout est présent à sa pensée. C'est Gérard qui lui a valu un adieu si tendre. Seule avec son amant, Catherine ne se fut pas permis de l'assurer d'un souvenir *que le tems n'efface-roit point.*

La nuit surprend Othon dans ces réflexions; & bientôt une obscurité totale l'environne. La lumière qu'il apperçoit à travers les arbres, lui indique ce manoir détesté, où l'objet de son amour respire à côté de celui de sa haine; & cette lumière lui sert de guide pour s'en rapprocher. Il se lève, traverse le pont, suit le sentier qui se présente au-dessus des rochers qui surplombent en cet endroit le lit de la Broye, & se retrouve bientôt sur le rivage opposé, dans un chemin qui conduit directement au châtel du sire d'Estavayer. Parvenu au pied des murs, il entend chanter cette romance qui fit à Belp une si fâcheuse impression sur Gérard; mais qu'on juge de celle que dû éprouver Grandson, en l'écou-tant jusqu'au bout. Deux fois on recommence cette complainte touchante, composée à l'instant où l'on croyoit avoir à se plaindre d'une infidélité. Othon n'a pas de peine à retenir l'air; on ne peut l'éloigner de sa mémoire après l'avoir entendu, & sans y penser on le chante encore.

Romance (1).

Ressouvenir de tant douce manie ,
 Au fond du cuer , demourés-lui toujours.
 Bien assez fût de délaïffer sa mie ,
 Mais qu'en oubli ne mette nos amours !
 Ressouvenir de tant douce manie ,
 Au fond du cuer , demourés - lui toujours.



Du tems passé, si chiere souvenance ,
 Ne doit s'éteindre en loyal chevalier.
 Trésors, joyaux, ne royale accointance ,
 Onc ne sauroient me la faire oublier.
 Du tems passé &c.



Donc, quand la mort, viendra mes lèvres clorre ,
 Dernier soupir, encor pour lui fera ;
 Dernier penser, pour lui de même encore ;
 Oubliroit-on ce que tant on aima ?
 Donc, quand la mort &c.

Le sens des paroles, la voix, la manière de chanter, tout dit à Grandson quelle est la chanteuse. Emu jusques au fond de l'ame, attendri.... il parodie le dernier couplet, & sa voix douce, mais sonore, fait entendre celui-ci sous la fenêtre de Catherine.

(1) Il va sans dire qu'il faut prononcer cœur, au lieu de *cuer* ; chere au lieu de *chiere* ; douce, au lieu de *doulce* ; demeurez, au lieu de *demourés*, & toujours, au lieu de *toujours*.

Donc,



Donc , quand la mort viendra mes levres clore ,
 Dernier soupir , pour elle , encor fera :
 Dernier penser fera pour elle , encore.
 Oubliroit - on ce que tant on aima ?
 Donc , quand la mort viendra mes lèvres clore ,
 Dernier soupir , pour elle , encor fera. (1)

La voix de Grandson est trop présente à la dame d'Estavayer , pour qu'elle puisse la méconnoître. Qu'il est doux de l'entendre si près d'elle , sans avoir à se reprocher ce plaisir ! Pour en jouir , elle s'avance un peu en dehors de la fenêtre ; & dans l'instant où cette voix prononce son nom , la subite apparition de Gérard fait succéder l'effroi aux plus douces émotions. Il ne reste à Catherine que la présence d'esprit nécessaire pour prescrire au chevalier la retraite la plus prompte , par un signe de la main. Mais elle a dénoué le ruban qui retenoit ses blonds cheveux , l'air qui joue entre porte & croisée le lui enlève. . . . & Grandson , incertain si c'est une faveur de l'amour ou du hasard , le reçoit dans son sein avant de partir.

L.

La suite au N^o. prochain.

(1) Les amateurs pourront se procurer la musique de cette Romance , chez Henri Vincent , Imprimeur de ce Journal.

R E L A T I O N

*De la dernière ambassade anglaise à la Chine :
article extrait & traduit des feuilles an-
gloises, le Gentl Magazin.*

LES vaisseaux anglois qui portoient l'ambassade étant, après beaucoup de contre-tems, abordé enfin le 26 Juillet 1793, à l'embouchure du fleuve Tien-sin, ils firent partir de là une barque légère pour annoncer leur arrivée à la Chine, & demander qu'on leur envoya des vaisseaux pour recevoir les présens, destinés pour l'empereur, & des vivres pour l'équipage, parce que les vaisseaux anglois ne pouvoient avancer vu le manque d'eau.

A quelques jours de là & le premier Août, les Anglois apperçurent plusieurs petits navires chinois, qui ayant a bord quelqu'uns des plus considérables mandarins, débarquerent à la file sur le rivage, & leur apportèrent une grande quantité de provision, entr'autres vingt bœufs, plus de cent moutons, une grande quantité d'oiseaux, & des fruits les plus exquis du pays plusieurs caisses de thé, de sucre, de quina, avec une charge

considérable de farine, de millet, de pain, de ris & d'autres articles en grande quantité.

Lorsque les vaisseaux chinois eurent reçus des Anglois, les présens pour l'empereur, Milord Marcartney, monté sur une chaloupe, se rendit avec eux le 5 du mois à Tacao, situé à quelque mille au-dessus du fleuve : arrivé là, les présens furent distribués sur de plus petits bâtimens, pour les transporter à Tang-chu, à dix milles de Pekin.

Ce ne fut que le 8 Août que l'ambassade quitta Tacao, où on lui avoit fait éprouver des délais sans fin ; elle arriva le 11 à Tien-sin, & y fut accueillie sur le rivage par une foule immense qui s'empressoit à lui rendre de très-grands honneurs. Sous le nom d'un dîner, nos Anglois reçurent un présent si considérable en vituaille, qu'il fut suffisant pour nourrir l'équipage pendant une semaine entière. Chaque officier reçut de plus, deux pièces d'étoffes de soie, & l'on donna aux subalternes une pièce d'étoffe de soie & une d'étoffe de coton. Tien-sin est située au confluent de trois grands fleuves ; c'est une place de commerce très-considérable ; on calcule la population par million ; & en général les dimensions des diverses parties de cette ville sont si immenses, qu'elles paroïtroient incroyables, si nous entrions dans leurs détails.

De *Tien-sin*, les Anglois vinrent à Tang-chu sur des vaisseaux tirés par des hommes; ils y arrivèrent le 16, & leurs présens & meubles furent débarqués & déposés dans des baraques construites exprès pour cet usage. Le 21 l'ambassadeur avec sa suite se mit en route pour Pekin. Lord Marcartney & sir George Staunton en palankin, les officiers dans deux voitures à roues, & le reste du cortège dans des espèces de chariots couverts; ils arrivèrent ainsi vers les neuf heures dans la capitale de l'empire Chinois. Les rues n'y sont pas pavées, les plus longues ont six milles anglois; elles se croisent comme à Philadelphie en angle droit, & leur largeur est de 90 à 100 pieds. Les maisons n'ont qu'un étage; les murailles de la ville sont d'une hauteur immense, & chaque rue principale aboutit à une magnifique porte. On assigna de jolies demeures à l'ambassade, qui fut aussi défrayée de tout, & resta à Pekin jusqu'au commencement de Septembre, qu'elle se rendit à *Gehol*, résidence de l'empereur, & située à environ 150 milles angloises de Pekin.

Il fallut une semaine à l'ambassadeur pour faire ce voyage; ses voitures & son cortège tenoient un espace considérable; il arriva le quatrième jour de son départ de Pekin à la fameuse muraille (qui sert de bornes à l'em-

pire) & au grand passage fermé par la porte *Canpe-Rieu* : il y a quatre de ces passages principaux à la Chine. Cette muraille est construite déjà 200 ans avant N. S. elle a dès lors servi pendant 14 à 1500 ans de rempart, contre les incursions ennemies ; mais à la fin de cette période, le célèbre *Gengis-Kar* envahit l'empire & le trône de la Chine.

La muraille a 16 pieds de hauteur ; son épaisseur au-dessus est de 15 pieds, & ses fondemens en ont plus de 20 : elle a un parapet de chaque côté, & à la distance de 90 à 100 verges, elle est surmontée d'une tour : derrière la grande muraille on en a élevé d'autres qui aboutissant à celle-ci, s'étendent l'espace de quelques milles, de façon que si l'on forçoit la muraille extérieure, celles de l'intérieur, protégées par de nouveaux ouvrages, serviroient encore de remparts ; mais ces fortifications ne se trouvent que dans les quatre passages principaux. Le terrain sur lequel s'étend cette immense muraille est dans quelques endroits plus âpre, plus rude, plus inégal que ne le sont les parties les plus montagneuses du Cumberland, & traversant des montagnes & des vallées, elle s'étend à plus de 200 milles de longueur, & ses tours sont au nombre de 45,000,

Un mécontentu sur l'écriture retarda l'au-

dience ; elle n'eut lieu que le 14. Lord Marcartney pretendoit que les Chinois, ses égaux en rang, rendissent à un portrait du roi d'Angleterre, les mêmes hommages que l'on exigeroit qu'il rendit à l'empereur ; cette prétention parut d'autant plus étonnante, qu'un des cinq *calags* (premiers ministres), avoit assuré l'empereur que lord Marcartney se préteroit aux usages & cérémonies usitées : puni de son erreur, il fut dégradé de sa dignité de premier ministre, & condamné à décorer son bonnet de mandarin, d'une plume de corbeau, au lieu de celle de paon, qui, dans ce pays-là, remplace nos étoiles, nos ordres & nos rubans. Mais la demande du lord n'en parut pas moins singulière, & Ching-ta-gin, un autre *calags*, observa qu'un ambassadeur, envoyé de si loin par son roi, pour faire sa cour à l'empereur, ne devoit pas commencer sa mission par une puérile dispute d'étiquette ; on décida enfin que le lord ne rendroit à l'empereur que les mêmes hommages qu'il rendoit à son maître.

Cette affaire réglée, l'ambassade fut admise dans une grande tente, où l'empereur arriva porté par seize hommes, sur un palankin découvert : à sa vue, les Anglois ployèrent un genoux, mais les Chinois se prosternèrent

ſelon l'usage du pays. Lorsque tout fut en règle, on régala l'ambassade d'un repas somptueux, suivi de musique, de danses, de lutte & d'autres exercices. L'attention de sa majesté Chinoise parut fixée sur le lord, & il reçut, de même que les plus considérables de sa suite, des présens en soie, bouffes & éventails; après quoi l'empereur s'en retourna avec les mêmes cérémonies avec lesquels il étoit venu, & une foule innombrable de mandarins, de princes & de personnes de haut rang assistèrent à cette audience.

Le lendemain 15 du mois, le lord en eut une seconde, dans laquelle l'empereur lui dit qu'il partoît pour une pagode assez éloignée, mais qu'il avoit ordonné à ses ministres de prendre soin de lui, & de lui faire voir les palais & les jardins: en vertu de ces ordres, on conduisit les Anglois par eau à une isle, dans laquelle ils virent un vaste bâtiment, dont chaque chambre avoit un trône, à gauche desquels étoit placé une souris sculptée d'une grosse agathe, & qu'on leur dit être l'emblème de la paix qui règne dans l'empire. Les divers appartemens étoient remplis d'une quantité de marchandises précieuses des manufactures angloises. Au sortir de là, l'ambassade se rembarqua & fut conduite toujours

par eau à une quantité d'autres bâtimens ; ou on la régala de fruits & de sucreries de toute espèce.

Le 17, anniversaire de Kin-long, (actuellement âgé de 83 ans), les Anglois se rendirent de grand matin au palais, & après avoir attendu le jour dans une des anti-chambres, lord Marcartney fut introduit avec les principaux mandarins dans une salle de l'intérieur, on conduisit sa suite dans une seconde salle, & les mandarins subalternes se rassemblèrent dans une troisième. Les tapis & les étoffes flottantes à l'étendart impérial, étoient de la plus grande magnificence. L'empereur n'étoit pas présent ; tout le peuple à genoux se prosterna neuf fois avec la même dévotion qu'on apporte à un culte religieux ; ces cérémonies finies, on conduisit les étrangers dans les jardins, distribués à peu-près comme les jardins anglois ; de là on les mena voir les riches pagodes, entre lesquelles ils en remarquèrent une plus grande & plus haute que n'est le palais de Sommerfet, dont la forme est carrée ainsi que celle de ce palais, mais du milieu de laquelle il s'élève un bâtiment passablement haut, recouvert d'or battu. Dans l'intérieur du carré, du côté de la façade, sont quatre étages de galeries extrêmement

ornées & soutenues par des pilastres d'or. Des prêtres étoient rassemblés en quantité dans différentes salles, & l'on y voyoit une multitude d'images & de statues de saints; plusieurs d'une grandeur gigantesque surpassoient les statues du Gog & du Magog qui se voient à Guild-hall; & la plupart étoient des représentations allégoriques de quelques attributs de la Divinité. En général, dans quelques-unes des cérémonies de leur culte religieux, nos compatriotes trouvèrent des ressemblances frappantes avec celles de l'église romaine, & dans d'autres plusieurs usages ressemblant à ceux des Juifs,

Le 18, l'ambassade fut invitée à se rendre au théâtre impérial, grand bâtiment carré & découvert, dont le théâtre occupe un des côtés, vis-à-vis & à 50 pieds de distance du théâtre, est un trône pour l'empereur; des vases de fleurs décorent le parterre. On assigna des places aux Anglois dans les deux côtés de la salle. Lord Marcartney fut conduit au pied du trône, & l'empereur lui-même lui donna un poëme qu'il avoit composé à l'honneur de sa majesté Britannique, & qui étoit renfermé dans une boîte, joliment incrustée en bois noir, & d'un très-grand prix par son antiquité. L'ambassadeur fut aussi

honoré par le don d'une copie de cette production impériale; mais il paya cette faveur par l'ennui qu'il éprouva, ainsi que les autres Anglois, à ce spectacle qu'ils ne pouvoient comprendre, & qui étoit accompagné de la bizarre & defagréable musique de cloches & de triangles. Cette journée finit enfin comme les autres, par des présens faits aux Anglois, de soie, de bourfes & d'éventails.

Les préparatifs du retour de l'ambassade à Pekin prirent les deux jours suivans : elle y arriva le 26, très-surprise de la multitude de travailleurs qu'elle rencontra, occupés à applanir & préparer cette route où sa majesté devoit passer sous peu de jours pour revenir dans sa capitale. Dans un espace de 150 milles anglois, de 60 en 60 pieds, on voyoit une foule d'hommes tenant chacun un seau rempli d'eau, dont il lavoit le chemin. Le nombre de ces ouvriers montoit à 13000, & par leurs soins, cette route impériale est aussi propre, aussi unie que le sont les plus belles allées du jardin de Kew. Personne n'ose y passer, ni en voiture ni à cheval, & elle est gardée nuit & jour.

Les présens apportés pour l'empereur par l'ambassade, avoient été transportés le 30 à Yene-mine yuen, une de ses maisons de plai-

fance où sa majesté les vit : ils consistoient en deux globes, un thermometre, un flacon de phosphore, deux gros canons de métal, une perspective de Windsor, une tapisserie tissue en or, deux selles galonnées, deux carrosses, six sabres, une paire de beaux flambeaux, un modèle aussi riche qu'artistement fait d'un vaisseau de 200 canons ; enfin un ballot de diverses étoffes.

Ces présens délivrés, l'empereur dans l'audience qu'il donna le lendemain à l'ambassadeur, fait avec vivacité un mot dit par un de ses ministres sur le dérangement de la santé du lord, pour lui conseiller de retourner au plutôt à Pekin, où il seroit bien plus commodément ; & dès le même jour l'ambassade revint dans cette capitale, où elle put remarquer à toute la conduite des Chinois, qu'ils désiroient son départ de la Chine ; les ministres même pressèrent le lord de profiter de la belle saison pour quitter l'empire ; craignant, disoient-ils, les inconvéniens de l'hiver, pour une santé aussi foible que la sienne. Sous les mêmes apparences d'intérêt, les mandarins allant encore plus loin, firent comprendre aux Anglois qu'ils s'exposeroient à des désagrémens s'ils restoient plus long-tems,

Le lord crut qu'il étoit de la prudence de suivre ces avis indirects si souvent réitérés; quoique son intention eut été de rester à Pekin jusqu'au mois de Mars de l'année suivante; ainsi après avoir effuyé le plus gracieux des refus à toutes les propositions dont il étoit chargé, il se détermina à demander son congé le 4 du mois d'Octobre; le consentement de l'empereur fut presque aussi prompt que la demande. On leur fixa le second jour pour leur départ, & quelque court que fut ce terme, le zèle des Chinois chargé du soin de les aider à faire leur paquet, fut si grand & si actif, qu'ils quittèrent Pekin au jour fixé, & se rendirent à Canton, où ils passèrent assez tristement les fêtes de Noël.

Ainsi se termina cette ambassade si couteuse, sans qu'on puisse déterminer les causes de son peu de succès. On est cependant un peu consolé, par les nouvelles les plus récentes de Canton, qui annonçant plus de bonne volonté de la part des Chinois, donnent l'espoir qu'on obtiendra, quoiqu'avec peine, une partie des objets pour lesquels on y avoit envoyé cette ambassade.

,

Adolph, ou principes élémentaires de politique, & résultats de la plus cruelle des expériences ; par Monsieur Mounier, Londres 1795.

Chez Mr. Emanuel Haller à Berne, & chez les principaux Libraires de Suisse.

ON ne peut qu'applaudir au but que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage ; celui de rétablir les principes de la civilisation si cruellement attaquée dans ces tems malheureux.

Un jeune homme nommé Adolph, âgé de vingt ans, bon & sensible, s'est laissé séduire par les déclamations de plusieurs philosophes modernes. Ulrich, sage vieillard, dissipe ses erreurs. C'est dans ce cadre vraiment neuf de nos jours, où la jeunesse en général s'attribue le droit de corriger l'âge mûr, & de renverser tous les anciens principes, que M. Mounier développe ses idées politiques, déjà connues par d'autres ouvrages, mais mûries, à ce qu'il nous semble, par les résultats de la cruelle expérience.

Les différens entretiens des deux interlocuteurs ont pour objet, l'origine de l'ordre social, la vie sauvage, la propriété, l'état de

barbarie, la prétendue souveraineté du peuple, l'inégalité des droits politiques, la liberté, le despotisme démocratique, la démocratie par représentant, l'examen de la théorie des droits de la majorité des citoyens, les changemens dans les formes de gouvernement, l'influence du système de la souveraineté du peuple & de l'égalité politique; la révolution françoise, & enfin la destinée future du gouvernement françois.

Quoique cette indication annonce que dans le petit espace d'une brochure, M. Mounier a resserré des objets qui auroient pu fournir la matière de plusieurs volumes, celui que nous annonçons est plus que suffisant pour démontrer les bienfaits que procure à l'homme, l'ordre social ou la civilisation, l'impossibilité que dans cet ordre social il existe une égalité d'avantages entre les hommes dans la vie civile, les obstacles insurmontables qu'apporte l'imperfection de l'homme à la perfection de l'ordre social, les vrais principes de cet ordre. Pour les établir, M. Mounier entre dans l'examen de la prétendue souveraineté du peuple, fortement défendue par le jeune homme, mais que le vieillard démontre impossible par la définition du mot *souveraineté* & du mot *peuple*: celui ci dans sa véritable acception politique

n'existant pas, avant qu'une association fut formée, une puissance souveraine établie, puisque le consentement exprès ou tacite que donnent à l'établissement de cette puissance les sauvages qui commencent à se civiliser, ou les colons qui forment un nouvel établissement, est précisément ce qui constitue un corps de peuple.

En abandonnant au vieillard la souveraineté du peuple qu'il ne peut soutenir, Adolph demande grace pour l'égalité des droits de tous les hommes. " Le mot droit n'a, dit-il, aucune signification, s'il n'exprime pas la faculté de retenir ou de réclamer avec justice un bien dont nous jouissons ou dont nous devrions jouir, la justice est antérieure à l'ordre social, & il paroît au *philosophe de vingt ans*, que dans l'état purement sauvage, aucun droit n'appartient à un homme qu'un autre ne puisse également le prétendre, & dans ce sens on peut dire que la nature a fait tous les hommes égaux en droits.

Mais en admettant cette égalité de droits avant l'établissement de l'ordre social, le pauvre Adolph ne réfléchit pas qu'alors même elle n'étoit pas infiniment avantageuse, puisqu'elle étoit continuellement détruite par

l'inégalité des forces qui résultoit de la différence prodigieuse des qualités physiques & morales.

Ulrich qui lui fait ses observations, lui démontre encore que pour assurer à tous les individus la jouissance de leurs droits les plus essentiels, il a fallu anéantir cette *inégalité établie par la nature*, des forces individuelles, en les subordonnant à une force politique; & pour créer celle-ci, il a fallu introduire une inégalité indispensable dans les droits politiques. C'est-à-dire, dans ceux qui concernent le gouvernement. Cette inégalité nécessaire s'augmente à mesure qu'il faut perfectionner les moyens de protéger la sûreté générale, & donner plus d'énergie à la force publique, pour maintenir la subordination dans une grande multitude; alors on laisse non-seulement à ceux qui gouvernent, mais encore à ceux qui doivent soutenir le gouvernement, les distinctions personnelles & héréditaires suivant la nature des constitutions.

Tout ce morceau, dont nous ne pouvons suivre le développement, nous a paru de la plus grande logique, & l'on est forcé de conclure avec Ulrich, que l'égalité de tous les hommes est tellement une chimère, que si on entreprend de l'établir, on ne fait que
changer

changer les rôles sans anéantir l'inégalité précédente. C'est ainsi, ajoute le vieillard, qu'en France on a dépouillé les riches & les personnes auparavant en autorité, pour distribuer leur fortune & leur emploi à des hommes avides, incapables de toute idée de justice & de modération. Dans cette fermentation *la lie est montée à la surface*. Ceux qui devoient être gouvernés, ceux pour qui le joug des loix étoit le plus nécessaire, se sont emparé du gouvernement, mais l'inégalité s'est accrue plus que jamais, puisqu'on ne connoit pas d'esclaves plus cruellement opprimés que l'ont été les habitans des diverses parties de la France.

C'est avec douleur qu'Adolph voit détruire les principes qu'il a considéré comme son plus ferme appui; mais en avouant enfin, qu'il faut renoncer à l'égalité des droits politiques, il se rabat du moins au gouvernement démocratique, comme étant le seul où les hommes puissent être libres.

Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui aiment ce qu'on appelle actuellement les principes, & qui s'attachent sans doute à les connoître, aux vérités lumineuses & profondes que leur présente le sage Ulich, & nous terminons cet extrait en ajoutant que cet espèce de catéchisme politique, bien écrit, nous a

paru en général rempli d'observations utiles & très-propres à rapprocher les honnêtes gens des deux partis.

Lettre au Rédacteur du Journal.

Lausanne, le 11 Juillet 1795.

C'EST une idée charmante, M. que de faire connoître un pays dans ses rapports les plus intéressans avec l'histoire naturelle, en même tems qu'on en décrit la topographie, & d'offrir, ainsi réunis dans un petit cadre, aux amateurs de cette science, les objets vers lesquels ils doivent tourner leur attention, & diriger particulièrement leurs recherches. Charpentier est, je crois, le premier qui l'ait conçue & réalisée d'une manière satisfaisante dans sa *carte pétrographique de la Saxe*.

La direction des montagnes centrales de la Suisse, & de leurs dépendances; celle de leurs couches; la nature des substances qui les composent; le nom des fossiles rares qui les accompagnent, & dont notre patrie est si riche; l'indication exacte des gîtes auxquels ils appartiennent; ce qui concerne les routes qui y conduisent: en un mot,

tout ce qu'il importe de savoir pour rendre un pareil voyage instructif & agréable. Voilà ce que l'on trouve ingénieusement exécuté pour le *Saint Gothard & les montagnes environnantes*, dans une carte lithographique que MM. *Exchaquet, Struve, & Berthout Van-Berghem*, en ont levée, & que le burin du célèbre de Meckel de Bale vient de rendre digne de ces auteurs & du public.

Pour donner à cette carte une utilité plus générale, & la mettre à la portée de tous les voyageurs, l'éditeur y a joint un Itinéraire, ouvrage du professeur Struve. Il renferme dans un petit volume in-8. d'une typographie soignée, toutes les connoissances essentielles sur les diverses routes qui mènent au *St. Gothard*, & qui peuvent se rapporter à ces sept points de départ.

Lausanne, Bellinzone, Berne, Altorf, Dissentis, Doma & Genève.

On y trouve pour chacune d'elles, la description des lieux, leurs distances & leurs principales hauteurs. Celle des aspects intéressans qu'ils présentent. Des observations sur la minéralogie, la botanique, ou sur d'autres parties de l'histoire naturelle.

Enfin des notes historiques sur l'ant^{iq} iré & les arts, fournies pour la plupart par M le pasteur Bridel de Bâle.

Ces détails sont suivis d'un catalogue raisonné des fossiles du *St. Gotthard*, disposés selon le système oryctognostique du célèbre Vernes, professeur de minéralogie à Freyberg en Saxe ; & l'ouvrage est terminé par une table des matières.

La publication de ce travail honore autant ceux qui l'ont procuré, qu'il est précieux aux minéralogues & généralement à tous ceux qui visitent cette *chaîne centrales des Alpes* : sous ces rapports, il mérite une place dans votre Journal, qui est consacré à *l'utilité publique*.

J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée,

V. T. Q. Serviteur.
F. L. M.

E P I T R E

Au Lac de Genève, sans nom d'auteur.

QUEL que soit l'auteur de cette pièce, composée l'année dernière, vers le tems ou Robespierre exploit ses forfaits à Paris, & sembloit ressuscité à Genève, tous les honnêtes gens partageront l'indignation du poëte, pour les excès dont il fait un tableau si frap-

pant. Les amateurs des beaux vers applaudiront à son talent, & les Suiffes vraiment justes envers leur patrie, lui sauront gré d'en retracer les beautés locales, & le bonheur moral & politique, dans ces vers, où il invite les François à venir rapprendre à goûter le bonheur :

Et à le contempler sur ce même rivage,
 Où depuis trois cents ans l'a fixé le courage ;
 Non tel que dans Paris, un prestige enchanteur,
 A des yeux éblouis, en presentoit l'image ;
 Mais tel que la vertu l'offre à la liberté,
 Qu'au fein de l'Helvétie il est acclimaté.
 Là de vos novateurs, l'orgueilleuse ignorance,
 De sophismes armées, a tenté comme ailleurs,
 D'égarer les esprits en dépravant les cœurs.
 „ Voyons, leur a-t-on dit, voyons l'expérience ;
 „ La nôtre est vieille & douce, & la vôtre est d'hier.™
 Oui, peuple vertueux, oui, tu peux être fier
 De présenter l'exemple unique dans l'histoire,
 De trois siècles de paix, préparés par la gloire.
 Quel est le peuple hors toi, qui puisse repasser
 Ses innombrables faits transmis à la mémoire,
 Sans en trouver un seul qu'il voulut effacer ?
 De la longue vertu, de ses principes sages,
 Lorsqu'un gouvernement peut donner de tels gages ;
 Malheurs aux esprits faux, d'un système entêté,
 Qu'écartent des faits par des subtilités.
 Ce beau pays répond à toutes les critiques ;

On n'y voit point le luxe & sa fausse grandeur,
Offrir dans des palais entoures de portiques,
Un affligeant contraste au toit du laboureur.
L'honorable travail est partout en honneur;
Partout il entretient au sein de l'abondance,
Le bon ordre, les mœurs, les desirs modérés,
Et ces plaisirs si purs, que l'oisive opulence
Ne connoitra jamais sous les lambris dorés.
La patrie en péril soudain fait-elle entendre,
A ces hommes de paix, le besoin qu'elle a d'eux ?
Sur la cime des monts voit-on briller ces feux,
Qui depuis si long-tems repositoient sous la cendre ?
Ce signal éclatant suspend tous les travaux,
De ces agriculteurs fait autant de heros ;
En bataillons nombreux ils marchent à la gloire,
Et ne furent jamais trompés par la victoire.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'épître même, ils y trouveront de très-belles idées, l'expression du sentiment, des contrastes bien frappés, & un coloris toujours propre à l'objet qu'il doit animer.

Bibliothèque du père de famille , ou *Cours complet d'éducation*, par M. Lanteires, professeur en belles-lettres. &c. Seconde livraison, troisième vol.

A Lausanne, chez J. P. Heubach & Comp. 1795.

C'EST à l'inexactitude du fabricant de papier, & non au manque de zèle des Editeurs de cet utile ouvrage, qu'il faut attribuer le retard de cette seconde livraison ; & pour remplir leurs engagements avec le public, ils ont délivré le troisième vol. sans attendre le quatrième, qui paroitra avec le cinquième.

Les articles que contiennent celui dont nous nous occupons ici sont : 1^o. de la superstition : 2^o. de diverses maladies peu connues dans ce pays : 3^o. le charmant morceau généralement attribué à M. Necker sur le bonheur des fots : un extrait d'un traité d'éducation rempli d'observations justes : une petite dissertation mise à la portée de tout le monde : sur l'âge auquel, dans le Pays-de-Vaud, une jeune personne est assez formée pour devenir mère ; & enfin des quatre divers tempéramens qui s'observent chez l'homme.

C s différens morceaux n'étant pas susceptibles d'analyse par leur briéveté, nous nous

contenterons de rappeler à nos lecteurs ce que nous avons dit de cet ouvrage en annonçant sa première livraison : & comme nous retrouvons dans ce troisième volume la même érudition, la même variété, le même goût & les mêmes agrémens, que dans les premiers, nous ne doutons point que cette collection ne se soutienne avec le même succès qu'elle a eu dans ses commencemens.

R É P O N S E

Aux principales questions qui peuvent être faites sur les États-Unis de l'Amérique, par un Citoyen adoptif de la Pensylvanie. 2 vol grand in-8.

A Lausanne, de l'Imprimerie d'Henri Vincent, & se vend chez Luquiens, Libraire, 1795.

DANS un moment où tant d'hommes déplacés se trouvent entre ceux qui les poussent vers les États-Unis, & ceux qui avec des ventes de terres s'efforcent de les y attirer, l'auteur de cet ouvrage a jugé avec raison, qu'il étoit utile, pressant même, de les éclairer dans les idées qu'ils doivent se former de ce pays, & de le leur faire connoître, non d'après le canevas qui sert depuis long-tems

à tous les voyageurs, mais sous tous les aspects intéressans & nécessaires pour former avec méthode, & pour exécuter avec succès leur plan d'établissement dans ces contrées.

Quoiqu'en qualité de Suisse, & plus heureux que l'auteur, nous ne regardions pas l'Amérique comme une ressource unique pour jouir des bienfaits de la tranquillité domestique & politique, nous avons lu les 2 volumes de cet ouvrage, avec l'intérêt le plus soutenu; & cette production vraiment neuve, nous paroît composée dans le vrai genre de ces sortes d'ouvrages, par l'ordre & la netteté qu'a mis l'auteur dans l'arrangement de ses matériaux, par la clarté qu'il répand sur les objets peu ou mal connus des Européens, & la critique éclairée qui règne dans la plupart de ses observations; & nous croyons qu'indépendamment de l'idée ou du besoin d'aller s'établir dans les pays Unis, le simple amateur de lecture trouvera dans cet ouvrage tant d'instruction, d'intérêt & d'agrémens, que les irrégularités & les négligences du style ne nuiront pas au succès qu'il mérite à tant d'autres égards.

Les réponses que fait l'auteur aux dix-neuf questions qu'il discute dans l'introduction de son ouvrage, donnent déjà une idée générale des fausses notions que l'on se forme en

général sur cette contrée : ainsi, par exemple, bien des Européens confondant l'Amérique septentrionale avec les Antilles, où l'on ne va que pour faire fortune en peu de tems, avec un travail léger, pensent que l'on doit trouver dans les Etats-Unis, l'occasion de faire de semblables fortunes; d'autres s'imaginent qu'il faut y porter de grandes sommes, & des troisièmes prétendent qu'on peut y aller sans rien avoir. L'auteur prouve que de ceux qui ont conçu ces opinions diverses, les uns sont loin de la vérité, & que les autres se trompent : un fol généreux, qui accorde à ceux qui le cultivent une douce médiocrité, & toutes les douceurs d'un gouvernement fondé sur l'expérience des anciens gouvernemens; tels sont les avantages naturels que procure cette terre. Il ne faut pas beaucoup d'argent pour s'y établir, parce que les propriétés y sont bon marché, mais il en faut, puisque le gouvernement ne fait pas d'avance, parce qu'il n'a pas besoin des étrangers pour prospérer.

Les climats des Etats-Unis sont très-variés, toujours bons, si l'on fait choisir celui qui se rapproche du pays où l'on est né; ainsi les Espagnols résisteroient aux chaleurs de la Caroline méridionale, si nuisible aux Allemands.

L'auteur détaille ensuite les avantages religieux, civils & politiques que les Etats-Unis offrent aux étrangers ; il discute les bases de l'égalité & de la liberté qu'on y trouve ; il répond à ceux qui craignent un bouleversement à la mort de Washington ; il examine les causes de celui dont nous sommes témoins en Europe, & présente un parallèle entre celle-ci & les Etats-Unis, entièrement à l'avantage des derniers, parce que tout ce que l'Europe n'a obtenu que dans un âge avancé, les Etats-Unis le trouvent dans leur berceau. Il faut lire dans l'ouvrage même les preuves, & les raisonnemens de l'auteur sur ces objets ; on y trouvera des observations neuves & des descriptions locales agréables. Forcé par le manque d'espace d'abrégé cet article, nous nous proposons de revenir sur cet intéressant ouvrage.

Sommer Stunden, ou heures d'été, par Emilie de Berlepsch, née de Oppel ; Prem. vol. in-8.

A Zurich, chez Orell, Gefner, Fuesli & Comp. 1794.

CE recueil nouveau des poésies de la muse hanovrienne, décoré de son portrait au frontispice, & d'une jolie vue de l'isle de St. Pierre, augmente la réputation de son aimable

ble auteur, en prouvant que tous les genres, toutes les manières font sa propriété. L'on retrouve dans les charmans morceaux qui composent ce trop petit volume, les graces, l'imagination poétique, la fraîcheur du coloris, la finesse d'esprit; enfin, la douce philosophie d'une ame sensible, traits caractéristiques des productions de Mad. de Berlepsch: nous voudrions faire partager à nos lecteurs les agréables momens qu'elles nous ont procuré; & comme l'espace & le tems nous manquent aujourd'hui, nous nous proposons de revenir sur ce charmant recueil, qui fait desirer son second volume avec autant d'impatience qu'on a eu de jouissance en lisant le premier.

Sermons de Mr. Hugh Blair, Docteur en théologie, ministre de l'église cathédrale, & professeur de belles lettres dans l'université d'Edimbourg; traduits de l'anglois, par Mr. Blanc, pasteur à Blonay; seconde partie, tome 5 & 6 in-12.

A Lausanne, chez Louis Luquiens, libraire, 1795.

LE public a accueilli avec tant d'empressement les quatre premiers volumes des sermons de M. Hugh Blair, qu'il verra sans

doute avec plaisir que M. Blanc se soit occupé du soin de lui donner la traduction bien faite & en bon style de la seconde & troisième partie de cet excellent ouvrage. On retrouve dans les divers discours qu'elles contiennent, le caractère particulier qui distingue si avantageusement les sermons de M. Blair, de la plupart des productions de ce genre, & nous ne doutons pas que nos lecteurs auxquels nous recommandons cette lecture, n'y trouvent la même édification & la même utilité que dans les volumes précédens.

L E S P O I R E S M O L L E S.

Conte.

ON m'a conté qu'en un besoin pressant
 Des villageois des rives de l'Isère,
 Députèrent à l'intendant.
 Dans un grave conseil tenu sur cette affaire,
 On agita quel seroit le présent
 Qu'on offriroit comme préliminaire,
 Présent du crû, cela s'entend ;
 L'or n'est point compagnon de l'homme de village,
 S'il se montre reconnoissant
 Son bon cœur seul fait les frais de l'hommage.
 On s'en tint donc à des poires d'hiver,
 Fruit compact & dur comme fer.
 Aussi maître Guillot, quoique pussent lui dire
 Le baillif & le magister
 Fut d'avis de les faire cuire,
 Et cet avis passa, mais il est bon d'instruire
 Que chez cet intendant, cadeaux gands ou petits

Ftoient durement accueillis,
 Tant sa morale étoit austère :
 Partant, quand Guillot l'émissaire
 En terminant son plaidoyer,
 S'avisâ d'offrir son panier,
 Voilà que l'inendant appelle ses valets,
 Hola, dit-il, chassez-moi ces baudets,
 Et jetez-leur ces poires à la tête;
 Ils apprendront une autre fois
 A s'en tenir à leur requête :
 Et poires de voler au nez des villageois,
 Eux, de s'enfuir sans demander leur reste,
 Et de chercher un abri, Dieu fait ou,
 Le harangueur fut, dit-on, le plus prestre.....
 Eh bien, étois-je donc si fou
 D'opiner pour qu'on les fit cuire ?
 Dit-il à ses adjoints; n'eut-ce pas été pite
 Si les mains de ces malotrus
 Nous eussent servi nos fruits crus !
 Par M. D. V.

LE LAPIDAIRE.

Fable.

Vous que les dieux dans leur colère
 Appellent au pénible emploi
 De former, de polir un jeune caractère,
 Grave Mentor, écoutez-moi :
 Dans le chemin où vous devez conduire
 Cet enfant qu'en vos mains a remis la vertu
 Ne rencontrez-vous pas d'obstacle à détruire ?.....
 Beaucoup, & l'ennemi pourchassé, combattu,
 Ne cede pas toujours au zèle qui m'anime ;
 Il renaît de sa cendre..... or dans cet embarras,
 Que faites-vous ?.... Je prends & ma scie & ma lime,
 Je tranche jusqu'au vif... Ne craignez-vous pas
 De gâter tout en voulant trop bien faire
 Vous vous mettez justement dans le pas
 De cet ignorant lapidaire,

Qui voulant ôter d'un rubis
Des nuages que l'œil appercevoit à peine,
Sur sa meule en tout sens si souvent le promène
Qu'il lui fait perdre tout son prix.

Par M. D. V.

E N I G M E.

JE cours les grands chemins avec ma queue,
Je les cours aussi sans ma queue ;
Mais je conduis avec ma queue,
Et je suis conduit sans ma queue ;
Je ne vais pas seul sans ma queue,
Je marche bien avec ma queue,
Je suis paisible sans ma queue,
Par fois je jure avec ma queue,
Tel qui me prend souvent sans queue,
Ne pouvoit pas me prendre avec ma queue.

L O G O G R I P H E.

JE suis un des plus beaux pays de l'univers,
Qu'on ne peut aborder, qu'en traversant les mers,
Mais pour trouver de l'or, que ne font pas les hommes?
L'intérêt brave tout, dans le ficelle ou nous sommes.
Je suis encore un nom propre, un roman,
Pris comme nom, je me crois agréable,
Au moins dans Yverdon, fais-je qu'en ce moment,
Une jeune Sapho, me fait trouver aimable.
Roman, tous mes lecteurs deviennent mes amis,
Aux sentimens si doux dont je pénètre l'ame,
A ce tendre intérêt que toujours je produis,
On voit bien que je suis l'ouvrage d'une femme.
Combinez mes huit pieds, vous y verrez ce nom,
Qu'en France si long-tems on trouva respectable,
Des habitans des bois, le maître redoutable,
Du grand Justinien, ce qui fit le renom ;
Ce dont étoient vetus les prêtres de Judée,
L'interprète muet, mais prompt de la pensée,

Une couleur, un instrument, ce funeste metal
 Qui fait faire le bien, & plus souvent le mal,
 Un fleuve de l'Egypte, un autre de la France,
 L'attribut de Ceres, symbole d'abondance,
 Ce que souvent ont dit de tout honnêtes gens
 Après avoir bien haut, peroré bien long-tems,
 Ce dont l'oiseau dans la plus belle cage
 Regrette amèrement de ne pas faire usage;
 Un animal, un madrépore précieux;
 Ce que des insensés, lancèrent vers les cieux
 Croyant intimider le maître du tonnerre,
 Le nom d'une reine bergère,
 Qui sous un humble vêtement,
 Sut inspirer un sentiment
 Qui ne s'effaça de la vie;
 Un terme de géométrie.
 De l'animal guerrier, le plus bel ornement,
 Enfin ce que desire un véritable amant,
 Dont la maitresse est aimable & jolie:
 Adieu, lecteur, mon histoire est finie.

Par Mr. N*****, habitant Yverdon.

CHARADE.

MON premier chez les Grecs a reçu la naissance,
 Mon second, destructeur, devorant, carnacier,
 Par fois ronge celui dont il tient l'existence.
 C'est aux bons cœurs que l'on doit mon dernier;
 Ils ne sont pas si rares qu'on le pense,
 Lecteur, pour t'en convaincre, habite mon entier.

*Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la
 Charade, du N^o. precedent.*

Le mot de l'énigme est *soufflet*; celui du Logo-
 griphe est *plaisir*, où l'on trouve *Paris*, *air*,
ris, *lia*, *pair*, *ris*, *lapis*; celui de la Charade
 est *assaut*.

SUITE DE LA CHRONIQUE VAUDOISE , CONCERNANT MESSIRE OTHON DE GRANDSON.

LES forêts solitaires de la *Lance* (1) eussent mieux convenu à Grandson, que le palais d'Edouard, où sa mélancolie redoubla au milieu des fêtes. Le parc de Windsor lui rappeloit le *promenoir* de Moudon ; & malgré le mouvement de la foule, il croyoit encore entendre la romance de Catherine. Isolé en quelque sorte, dans la société, par une préoccupation aussi profonde, le charmant *Vaudois* ne parut point avec tous ses avantages, & chacun se crût en droit de demander compte à Enguerand du changement qu' un intervalle de huit années avoit opéré chez son ami. Les beautés angloises s'étonnoient surtout, de ne point retrouver le *compass* & *d'armes* du prince Philippe, tel qu'elles l'avoient vu à la suite du roi Jean. c'étoit bien toujours sa tournure élégante & noble, ses traits avoient même gagné en se

(1) La *Lance* étoit une chartreuse sur le bord du lac de Neuchâtel, fondée en 1320, par Othon de Grandson, évêque de Basle.

développant davantage ; mais qu'étoit devenu ce desir de plaire , qui les animoit autrefois ?

L'adresse & la bonne grace d'Othon se firent cependant encore admirer au tournois, quoiqu'il y parût avec un écu sans devise. Enguerand se montra dans cette occasion, paré d'incarnat, en l'honneur de la princesse, avec une rose sur son bouclier (1) ; & tous les chevaliers François qui lui formoient un cortège, s'étant revêtus à son exemple, des couleurs de quelque belle angloise, leur *courtoisie* n'en fit ressortir que mieux l'indifférence d'Othon. Quoi, point de devise, point d'emblème ? Aucun signe ostensible de servage ! vit on jamais rien de pareil..... ? Seulement lorsqu'il parût le soir au *banquet royal*, on observa que son écharpe blanche étoit renouée par un ruban couleur de violettes ; & ce ruban mystérieux piqua d'autant plus la curiosité des dames, que celui qui le portoit cessoit d'intéresser l'amour-propre. Mais la vérité devoit échapper à toutes leurs conjectures : le seul Enguerand fut l'histoire

(1) La rose rouge étoit la devise de la maison royale d'Angleterre ; cette fleur est aussi un emblème charmant de la jeunesse & de la beauté ; & Madame *Ysabel* l'avoit choisie, sans qu'on puisse précisément déterminer le motif de ce choix.

du *ruban violet*; & comme quoi, son ami l'ayant reçu sur les rives agrestes de la Broye, d'une main qui en faisoit tout le prix, s'étoit plu à s'en parer près de la Tamise, dans un jour de fête.

Ce fût dans la chapelle de Windfor, que la princesse d'Angleterre & le sire de Coucy, reçurent la bénédiction nuptiale : de là, ils se rendirent en pompe à la grand-salle du chateau, où l'ordre de la jarretière avoit été institué peu d'années auparavant (1). Madame *Ysabel* y parût, conduite par le roi son père; Enguerand donnant la main à la duchesse de Clarence, suivoit immédiatement; le jeune prince de Galles (2) menoit celle de Lancastre; le duc de Clarence conduisoit la princesse Marguerite sa sœur (3); les princes

(1) Le château de Windfor passe pour avoir été bâti par le roi Arthus : on fait qu'Edouard III y institua l'ordre de la Jarretière; & la *fameuse table ronde*, attribuée à ce monarque, si vanté dans les romans de chevalerie, s'y voyoit encore à l'époque dont il s'agit.

(2) Richard, prince de Galles, petit fils d'Edouard III, & fils du célèbre *prince Noir*: il devoit être fort jeune alors.

(3) Lionel, duc de Clarence, second fils d'Edouard III; ce prince fut la tige de la maison

Jean (1), Edmond (2) & Thomas (3), venoient ensuite : & la marche étoit fermée par les grands officiers de la couronne.

Le monarque ayant salué l'assemblée, se plaça sous un dais élevé au fond de la salle ; & sa famille s'assit près de lui, autour de la *fameuse table du roi Arthus*. Un seul siège restoit vacant : le duc de Bourbon (4), fut

d'Yorck ; il conduisoit la princesse Marguerite sa sœur, qui depuis, fut mariée au comte de Pembrock. La reine de Castille, & la duchesse de Bretagne, filles d'Edouard III, furent les seuls membres de la famille royale, qui, vû leur absence, n'assistèrent point aux noces d'Enguerand & d'Yfabelle.

(1) Jean, duc de Lancastre, troisième fils d'Edouard III ; il fut la tige de la maison de Lancastre.

(2) Edmond, comte de Cambridge, quatrième fils d'Edouard III.

(3) Thomas, comte de Buckingham, fils cadet d'Edouard III.

(4) Louis II, duc de Bourbon, seigneur de Beaujen ; ce prince, frère de la reine de France, avoit passé huit années en Angleterre comme otage du roi Jean ; il faisoit l'occasion du mariage d'Enguerand pour repasser dans cette isle, ou il avoit laissé les amis de son enfance ; & le monarque anglois le vit avec plaisir honorer le cortège de son gendre.

invité par le roi à l'occuper; & les douze places des chevaliers de la *table ronde* se trouvèrent ainsi remplies. Alors, Edouard déclara aux seigneurs *là présens*, que, si quelqu'un d'entr'eux prétendoit à l'honneur de danser avec *l'épousée*, il eut à inscrire son nom *sur la table du roi Artbus*, à condition de s'engager *fi de gentilhomme*, d'aider *en personne*, & de tous les moyens, le sire de Coucy, comte de Soissons & de Bedford, à recouvrer par la force des armes l'héritage de la princesse Catherine d'Autriche sa mère, *fi, contre tort droit & justice*, le duc Léopold persistoit à le retenir *au dit Seigneur* de Coucy.

A peine le roi eut achevé ce discours, *que la table ronde* se chargea du nom des plus illustres chevaliers de sa cour, entre lesquels on distinguoit ceux des comtes de Kent (1) & d'Armagnac (2). Chacun de ces chevaliers,

(1) Owen, Iwo, ou Yvain, comte de Kent, descendoit des anciens souverains du pays de Galles. Cette famille, dépouillée de son héritage par Edouard I, fut traitée avec égard par ce monarque; & jouit à la cour des rois Edouard II & III du nom, de toute la considération que l'on doit à la naissance & au malheur.

(2) Bernard, comte d'Armagnac; depuis con-

après avoir écrit son nom, faisoit une profonde révérence à la princesse, & recevoit de sa main une petite rose de rubis, dont il ornoit à l'instant son panache. Mais *moult fut la noble dame ébahie, de ne lire entre tant de noms, c'il de Messire Othon de Grandson, & doucement se recria-t-elle, que le plus chier camarade d'Enguerand, lui fit faute à l'occasion. Or, répondit le Vaudois, en s'inclinant devant la princesse : " Certes, Madame, ne votre grace (3), ne monsieur de Coucy, n'auront ami ou Serviteur au monde, plus fidele que Grandson; & ce, envers & contre tous & ung chacun, fors mes bons voisins les Suisses : & pour ce que, l'entreprise du recouvrement d'héritage pourra bien mener par de-là leurs frontières, n'ai*

nétable de France, sous Charles VI : c'est de ce prince que la faction des Armagnacs tira son nom, dans ces tems malheureux où la démence du roi, livroit le royaume aux horreurs d'une guerre civile, longue & cruelle. Il finit par en être la victime, & fut massacré par le peuple, au sortir de la Conciergerie.

(3) Votre grace, c'est le titre qu'on donne en Angleterre aux ducs & aux duchesse. S'il faut en croire la Chronique Vaudoise, c'étoit alors, celui des enfans des rois,

voulu escrire mon nom sur la table du bon roi Artbus. Sauf tel'e occasion, l'ami d'Enguerand ne lui fera faute : Et bien le sait-il, aus que peut à votre grace, le témoigner."

Ma lame *Ysabel* reçut si bien l'excuse de Messire Othon, qu'elle lui accorda l'honneur de danser avec elle, *tout ainsi qu'aux chevaliers de la rose*, & le traita toujours depuis, comme l'ami particulier d'Enguerand.

Fier de conduire en France sa royale & charmante épouse, le sire de Coucy quitta l'Angleterre aussitôt que la bienséance put le lui permettre ; & Madame *Ysabel*, reçue à la cour de Charles ainsi que la fille d'un puissant monarque avoit droit de s'attendre à l'être, y respira cet encens flatteur qui n'est offert qu'à la beauté. Devenue la compagne du plus brillant de tous les chevaliers François, jamais la fille d'Edouard ne regretta le rang qu'elle avoit quitté pour lui, Il est vrai que l'amour dans cette occasion, paya le sacrifice fait à l'amour : & l'orgueil national secondant ses soins, on eut dit que l'honneur de la France dépendoit du bonheur de l'épouse d'Enguerand, tant chacun s'empessoit à lui rendre agréable le pays qu'elle devoit habiter.

Les factions qui venoient d'agiter la France, maîtrisées par la sagesse du monarque, n'é-

toient pas anéanties : la capitale. & les provinces étoient loin de jouir de ce calme qui constitue le bonheur d'une nation ; & Charles, sentant le besoin de rassembler autour de lui, les appuis du trône, avoit cru devoir retenir à la cour les princes ses frères. Il témoignoit surtout au duc de Bourgogne, cette confiance qui captive, & l'avoit engagé à quitter Dijon, pour se fixer à Paris. Mais le roi de Navarre ayant profité de l'absence de Philippe, avec cette activité malfaisante qui le caractérisoit, les bandes, connues sous le nom abhorré de *Malandrins*, debris redoutables de la *Jaquerie*, dont ce prince pervers étoit l'ame, avoient envahi une partie de la Bourgogne ; & le duc, retenu par le roi son frère, n'avoit pu voler au secours de ses Etats. Ces hordes d'vastatrices pilloient & brûloient les châteaux, massacroient les propriétaires, infestoient les grands chemins, remplissoient les villes d'effroi, & faisoient des progrès allarmans en se rendant maîtresses des places. Les choses en étoient à ce point, & le duc de Bourgogne recevoit chaque jour quelque nouvelle facheuse, lorsque le retour de Grandson vint changer la face de ses affaires. Joignant à la valeur brillante d'un guerrier, les talens d'un négociateur, ce serviteur zélé

obtint bientôt du comte Amédée (1) & des Bernois, des secours suffisans pour repousser l'ennemi, il réunit à ces troupes un corps de mille hommes, levés à la hâte dans ses terres, sous les ordres de Jordan de Montenach, & portant la bannière de Grandson. Puis, surprenant les *Malandrins* par la célérité de sa marche, il opposa l'avantage de la discipline à celui du nombre; la connoissance de l'art militaire, à l'ignorance présomptueuse d'une populace armée; & la valeur de ses soldats aguérés, au courage féroce des adversaires qu'ils avoient en tête. Othon remporta autant de victoires qu'il hasarda de combats; & la Bourgogne fut délivrée en six semaines de ses oppresseurs.

C'est dans cette brillante expédition, que Grandson eut le bonheur de sauver la fille du sage Philibert de l'Espinaffe (2), l'un des conseillers les plus chéris du roi Charles.

(1) Amédée VII, dit le comte Rouge, il avoit épousé Bonne de Berry, niece du roi Charles V & petite fille du roi Jean.

(2) Odette, fille de Philibert de l'Espinaffe, veuve de Jean de l'Espinaffe. Ses grands biens, ses charmes & le credit de son père auprès du roi, faisoient briguer sa main par tout ce qu'il y avoit de plus grand en France

Cette jeune dame, connue à la cour sous le nom de *la belle veuve*, ayant voulu passer en Bourgogne tout le tems de son deuil, ses grandes richesses, ainsi que la réputation de ses charmes, avoient tellement attiré l'attention des *Malandrins*, sur le château qu'elle habitoit, qu'il étoit au moment d'être pris d'assaut, lorsque Othon vint le délivrer. Un si grand service, une réputation brillante ; & plus que tout cela, sans doute, le mérite personnel du chevalier, triomphant de l'indifférence que *la belle veuve* avoit montré jusques à ce jour, elle conçût pour son libérateur une passion malheureuse, mais que tout sembloit excuser. Si l'on se rappelle tout ce qu'on a dit ailleurs de Grandson, les dons séduifans qu'il tenoit de la nature, l'éclat qu'y ajoutoit l'habitude du grand monde, ainsi que la tournure brillante qu'on prend à la cour, & *ce parler* enchanteur qui alloit à l'ame, on partagera l'illusion de l'aimable veuve : mais il est difficile d'imaginer une position plus délicate que celle du chevalier. La beauté ne perd jamais tous ses droits sur un cœur sensible, & l'on sait que la dame de l'Espinasse est charmante : bientôt les égards les plus simples d'Othon, ont cette nuance qui, sans être celle de l'amour, les distingue

pourtant du froid respect, & le bonheur d'avoir pu sauver une femme, le flatte d'autant plus que cette femme est aimable. Il ne peut ignorer long - tems qu'il en est aimé : armée des attraits les plus séduifans , la rivale de Catherine est plus dangereuse encore par la vérité de la passion à laquelle son cœur s'abandonne. Mais si le sentiment qui a fait la destinée de Grandson , pouvoit lui permettre un instant d'oubli , la dame de l'Espinasse n'est pas faite pour en être la victime : il se détermine à la fuir. Heureusement son devoir lui en fournit le prétexte : la Bourgogne , il est vrai , est délivrée de ses oppresseurs , mais il est obligé de ramener dans leurs foyers , les troupes qu'il vient de conduire à la victoire..... Cependant , en prenant congé de la *belle veuve* , Othon lui laisse entrevoir la vérité : un amant fidelle ne doit point s'arrêter dans son chateau..... il emporte au moins le bonheur d'avoir pu lui rendre un service.... Mais pour jouir de cette gloire , il faut savoir la mériter , & partir.

C'est ainsi , qu' observant religieusement les loix de l'amour & de l'honneur , Grandson respecta les convenances de l'*être* sensible & charmant , dont l'abandon confiant lui eut épargné jusqu'à la honte de le tromper. Cet effort n'est pas sans mérite ; & le siecle où

l'opinion le mettoit au rang des devoirs, est peut être à regretter.

Othon revint triomphant dans sa patrie à la tête de ses soldats; *Et besoin n'est de dire de quelle part regarda le preux chevalier, en entrant avec sa troupe dans la bonne ville de Moudon.* Plusieurs habitans du Bourg (1) s'étoient rassemblés dans le château de Gérard, pour voir passer le héros qui venoit de délivrer la Bourgogne : & le *bon chevalier* cherchant des yeux cette fenêtré où fut chantée la romance qui l'avoit si vivement ému, aperçut *sa dame* parmi ce beau monde. Lors, s'inclinant, & faisant voltiger devant elle le *ruban violet*, il le porta imperceptiblement à ses lèvres, & puis le ferra dans son sein. Cette action qui ne fut remarquée que par la dame d'Estavayer seulement, la fit rougir & soupirer: Grandson apprit à Moudon, qu'ayant formé par devant l'évêque une demande en séparation, elle étoit sur le point de gagner

(1) La Cite haute, d'te *le Bourg*, étoit alors la partie la plus habitée de la ville, & surtout par la noblesse; c'étoit la que se tenoient les états, lorsqu'ils s'assembloient; dans le bas de la ville, où coule la Broye, le château de Forel, demeure des seigneur d'Estavayer, étoit la seule habitation considérable, à ce qu'il paroît, du moins n'en reste-t-il pas de traces,

sa cause; & cette nouvelle l'obligeant à quitter aussitôt le pays, par ménagement pour la réputation de Catherine, loin de hasarder quelque démarche indiscrete pour la revoir, il se rendit incessamment à Paris.

Arrivé dans cette capitale, où le duc de Bourgogne le reçut comme le sauveur de son appanage, le chevalier *Vaudois* fut témoin d'une cérémonie à laquelle il étoit digne d'assister; je veux dire, du don de l'épée de connétable, que le roi fit au célèbre du Guesclin. Othon suivit ce héros dans le Poitou, le Rouergue, la Normandie: pendant cinq ans il eut une part brillante à ses succès, contre les ennemis de la France, & fut mériter son estime en captivant son amitié. Mais l'image de Catherine, malheureuse, le suivant partout, il ne fut tranquille que lorsqu'il la fût auprès de son père. Ayant enfin obtenu la sentence qui la séparoit de son époux, elle avoit réclamé les secours du châtelain de Grandson pour l'escorter à Belp, où elle étoit arrivée heureusement. Othon qui ne crut pas payer trop ce service de Montenach, en lui accordant la main de sa fille, l'unit à la charmante Ancelise, peu après son retour de Belp (1). Les noces se firent au château

(1) On se s'uvient a quelle c ndition Othon l'avoit fait chatela n de Grandson.

d'Echallens, & la dame de Montfaucon, traitant la chatelaine de Grandson comme sa fille adoptive, lui assura tous ses biens. Othon, qui voulut assister à cette fête, passa quelque tems chez cette dame avec les nouveaux époux; mais l'approche de la redoutable armée d'Enguerand étoit faite pour troubler leur joie. Après avoir envahi la Lorraine & l'Alsace, ce rassemblement formidable, menaçoit encore les frontières de la Suisse, Zürich, Berne, Basle & Soleure, plus exposés que les autres cantons au danger de cette invasion, s'unirent avec le duc Léopold, & donnèrent ainsi un pretexte legitime à Enguerand, de s'emparer de leur territoire : la prudence humaine ne sauroit parer à tous les dangers.

Composée de cette lie abjecte & féroce de la populace des villes, qui, sous le nom de *Malandrins*, s'étoit rendue aussi odieuse que redoutable à la France, l'armée d'Enguerand étoit divisée en trois corps, commandés par le comte de Kent, le comte d'Armagnac, & lui-même. Après avoir ravagé l'Alsace, ils se réunirent devant Brisach : mais Leopold le défendoit en personne, & la place tenant encore au bout de six semaines, le sire de Coucy conduisit son armée sur la fin d'Octo-

bre vers les frontières de la Suisse, pour y prendre ses quartiers d'hiver. La lâcheté ou la trahison lui en ouvrirent les chemins : chargés de défendre les défilés du Hauenstein, Jean de Vienne, évêque de Basle, & le comte de Nidau, laissèrent le passage libre à cette armée, dont les trois divisions se séparèrent aussitôt, pour la facilité des subsistances. Yves de Galles, comte de Kent, suivant la lisière du mont Jura, alla mettre le siège devant Buren, où le comte de Nidau ayant été tué d'un coup de flèche sur le rempart, la place fut emportée d'affaut, la veille de la St. Martin. Ce succès donnant au prince Anglois, la liberté de repartir ses troupes dans les comtés de Buren, Cerlier & Nidau ; il choisit le monastère de Frienisberg pour son quartier général, & s'y établit avec les seigneurs Anglois ou Flamands, qui l'avoient accompagné dans cette fameuse expédition (1).

Le sire de Coucy remontant les deux rives de l'Aar, s'empara de plusieurs châteaux, occupa les seigneuries de Wanguen, d'Aarwanguen, de Bipp : & placa son quartier

(1) Frienisberg, qui est actuellement un bailliage de l'Etat de Berne, étoit alors un monastère de l'ordre de Citeaux : il est à deux lieues de Berne.

général au monastère de St. Urbain (1).

Le comte d'Armagnac côtoyant la Limmat & la Reufs, répartit ses troupes dans le canton de Lucerne; & se logea, ainsi que les autres chefs de sa division, dans la petite ville de Willifau (2).

L'invasion d'une armée aussi formidable, répandit en Suisse la désolation & l'effroi; mais conservant en ce péril (3), une fermeté toute propre à rassurer les peuples, leurs chefs opposèrent à l'ennemi, des mesures sages, prises avec ce calme imperturbable qui les a toujours caractérisés.

Grandson, apprenant que le sire de Coucy, après avoir franchi les limites de la Suisse, y marquoit ses quartiers d'hiver, crut devoir à ses voisins tous les bons offices qu'il pourroit leur rendre auprès de son frère d'armes, & partit à l'instant pour Berne. Des magistrats

(1) St. Urbain, abbaye du même ordre, dans le canton de Lucerne, dont l'abbé est crosse & mitré. Le sire de Coucy s'y trouvoit placé au centre de son armée.

(2) Willifau est une petite ville du canton de Lucerne.

(3) Cette armée étoit de quatre-vingt mille hommes, c'étoit un rassemblement de diverses nations, dont les débris de la *Jaquerie* faisoient le fonds.

aussi sages n'avoient garde de refuser les offres du baron de Grandson; ils eussent pré éré la paix à la victoire la plus assurée; & ce seigneur, chargé de propositions secrètes, prit la route de St. Urbain. Rien de ce qui pouvoit engager le sire de Coucy à ménager le territoire & les sujets de la république, ne fut oublié : Othon en obtint la promesse, qu'à moins d'y être forcé par les circonstances, les propriétés seroient plus ménagées à l'avenir : il ajouta que, si Léopold vouloit entendre à un accommodement raisonnable, il abandonneroit volontiers le pays de ses alliés. Après avoir donné à Grandson une réponse aussi favorable, Euguerand qui venoit d'apprendre l'échec que le comte d'Armagnac avoit reçu à Büttisholz, chargea son ami de porter au comte de Kent l'ordre provisoire d'observer à l'avenir plus de ménagemens avec les Bernois. Othon quitta Saint Urbain la surveille de Noel, & fut témoin le lendemain à Frienisberg, de l'effet qu'y produisit la défaite du seigneur de Frant, qui, chassé de Cerlier par Bubenberg, fut obligé de se replier avec les débris du corps qu'il commandoit. Ce fâcheux événement obligea le général anglois de transporter son quartier

général à Fraubrunnen (1), le 25 Décembre, malgré la neige qui tomboit en abondance, & la rigueur d'un froid excessif. On devoit exécuter ce mouvement à nuit tombante, pour le dérober à l'ennemi : le comte de Kent qui sentit tout l'embaras qu'une telle disposition causeroit à des religieuses, obligées de quitter subitement leur asile au cœur de l'hiver, & dans un jour consacré aux dévotions les plus solennelles, en fit prévenir dès le matin, leur abbesse, la vénérable Claire de Sümiswald. Le général anglois ne s'en tint pas là; & chargeant Grandson de lui témoigner ses regrets, il le pria de l'escorter, elle & toute sa communauté, jusqu'au lieu qu'elle choisiroit pour asile.

Choisir Othon pour remplir cette commission, étoit donner une grande preuve de discernement : le chevalier *Vaudois* s'en acquitte avec ces ménagemens délicats qui

(1) Fraubrunnen, c'étoit un monastère de filles de l'ordre de Citeaux, fondé en 1246 par Hartman le vieux, & son neveu Hartman le jeune, l'un & l'autre comtes de Kibourg, & Jourdain du Pont en fut la première abbess. L'abbesse de Frienisberg étoit le successeur de cette maison, dont Claire de Sümiswald fut abbess l'année de la bataille de Fribourg.

n'appartiennent qu'aux cœurs sensibles ; & se faisant annoncer à l'abbesse, de la part du comte de Kent, il se dit chargé de prendre ses ordres. La sainte recluse le reçoit à la grille, au milieu de ses religieuses consternées, & le prie d'expliquer le sujet de sa visite ; mais en appercevant près d'elle la dame d'Estavayer dans le deuil le plus profond, il se trouble au point d'avoir peine à s'énoncer. “ Sire chevalier, lui répond l'abbesse, je dois présumer en effet, qu'il en coûte au général Anglois, pour chasser de cet asile, des filles qui ont consacré leurs jours au Seigneur. Je lui fais gré du soin qu'il prend d'adoucir une telle rigueur, autant que les circonstances peuvent le permettre ; mais surtout, je le remercie d'avoir choisi le généreux baron de Grandson ; pour nous rassurer & pour nous défendre des insultes de ses soldats. *Que la volonté du Seigneur soit faite !* Contraintes à quitter cette clôture sacrée, où nous aurions voulu vivre & mourir, nous acceptons la retraite que ma nièce nous offre en son château de Belp ; & c'est là que je vous prie de faire transporter la communauté. Je ne vous demande que le tems nécessaire pour pourvoir à la sûreté des vases sacrés ”.

Après ce discours, la vénérable Claire va donner ses ordres pour le départ, dont les

préparatifs se font en hate ; bientôt les chariots couverts , destinés à voiturer les religieuses , se trouvent en état de rouler ; & toute la communauté est sur la route de Belp. L'instant d'après , on annonce à Catlerinë que sa litière l'attend à la porte du monastère , Grandson lui présente la main , deux dames inconnues au chevalier , s'y placent avec elle ; & c'est de ses gens qu'il apprend leurs noms. L'une d'elles est Mathilde , cette sœur aimable de Gérard , qui , s'étant réunie à la dame d'Estavayer , à l'instant de la séparation des deux époux , a suivi son amie dans le couvent de Fraubrunnen , après la mort du baron de Belp ; l'autre , simple pensionnaire de cette maison , se trouve être parente éloignée d'Othon , puisqu'elle est fille de messire Humbert d'Aleman ; & c'est pour obliger l'abbesse , que les deux amies ont trouvé moyen de la prendre en troisième dans leur litière.

Pendant que les gens-d'armes de Grandson escortent les chariots couverts , le chevalier demeure près de la litière ; après trois heures de marche , on arrive à Belp. L'écuyer de la dame d'Estavayer prend les devants , le pont s'abaisse , la porte s'ouvre ; & le cortège defile dans la grande cour du chateau. Grandson sautant à bas de son cheval , s'empresse d'offrir

la main à Catherine, & la conduit en silence jusqu'au pied de l'escalier. C'étoit la première fois depuis huit ans, que le chevalier revoyoit ce séjour qui lui avoit offert le bonheur : la fatalité des circonstances qui en faisoit le refuge de ces religieuses, que des soldats chassoient de leurs murs sacrés ; la rigueur de la saison ; le deuil profond de la dame du château ; tout enfin contraſtoit ſi parfaitement avec les ſouvenirs délicieux qu'il avoit conſervé du local, qu'un profond ſoupir trahit l'amertume de ſes réflexions, à l'inſtant où l'épouſe de Gérard s'efforçoit elle-même de lui dérober quelques larmes.

Que tout eſt changé.... ! s'écrie involontairement Catherine.

Oh ! oui..... replique Othon d'une voix altérée, *tout, ſauf le cuer.*

Trop ému pour ſe réſoudre en cet inſtant à revoir un lieu où tout lui rappelleroit ce bonheur qui lui fût arraché par la plus déteſtable des trahiſons, Grandſon ſoupire encore une fois, preſſe la main de ſon amante, & s'enſuit. Dans l'excès de ſon trouble, il avoit repris d'abord le chemin de Frienisberg ; mais ſe rappelant le compte qu'il doit rendre de la réponſe d'Enguerand, aux propositions dont on l'a chargé, il change de route, & prend celle qui conduit à Berne

Cependant Bubenberg , exalté par la victoire d'Anet , avoit médité pour la nuit de Noel , le coup de main le plus hardi : son intention étoit d'enlever le général Anglois dans le couvent de Frienisberg : mais le déplacement imprévu du quartier général , ayant déjoué ce projet , le général Bernois change l'heure & le plan d'attaque , qu'il dirige désormais contre Fraubrunnen , & qu'il remet à la nuit du nouvel an. Lorsque Othon eut rendu aux chefs de la république , la réponse de Coucy , ils jugèrent que c'étoit avec Léopold qu'ils avoient surtout à traiter , puisque des conditions raisonnables de sa part , pouvoient seules déterminer Enguerand à se retirer ; & ce fut du côté du duc d'Autriche qu'ils dirigèrent de ce moment toutes leurs négociations. Mais n'ignorant pas combien il est important de se préparer à la guerre , lorsqu'on veut obtenir la paix , ils crurent devoir laisser agir Bubenberg , présumant qu'un succès de plus , ne pourroit que faciliter les négociations. Continuant au surplus , d'employer Grandson , ils le chargèrent de proposer à l'ennemi une espèce de cartel pour les prisonniers qu'on feroit de part & d'autre. Le chevalier accepta d'autant plus volontiers cette seconde commission , qu'il avoit à demander au comte de Kent , une sauve-garde pour le château de

Belp : partant donc de Berne, le jour même de la célèbre bataille de Fraubrunnen, il passa chez la dame d'Estavayer, & n'arriva qu'un peu avant midi au quartier général des Anglois, où, bien loit de prévoir une surprise de l'ennemi, on se dispoit à se divertir suivant l'usage.

Le premier jour de l'an, étant comme on fait, consacré à la joie, de tems immémorial, le comte de Kent, enchanté de voir arriver Grandson, le reçoit comme un convive précieux; & la sauve-garde qu'il demande pour le château de Belp, lui est expédiée sur le champ, à condition qu'il sera de retour vers le soir, pour *festiner* avec ses amis. Heureux d'avoir pourvu à la sureté de ce qu'il aime, Othon qui s'est engagé à porter lui-même cette sauve-garde, part pour le château de Belp, en promettant d'être de retour pour l'heure du repas. On verra quel incident bizarre l'empêcha de tenir parole; & comme quoi, le général Anglois, après l'avoir attendu près de deux heures, s'étant mis à table sans lui, avec les principaux chefs de son armée, Bubenberg troubla ce festin nocturne, à l'instant où il dégénéroit en orgie : mais il faut revenir au château de Belp.

Surpris de ne point voir arriver Grandson, Catherine conjecture qu'il n'a pu obtenir du

comte de Kent, la sauve-garde qu'il est allé lui demander; cependant, je ne fais quelle inquiétude vague, quel pressentiment funeste la trouble & l'agite : Mathilde cherche vainement à la rassurer. La nuit tombe enfin, & jamais nuit ne fut plus obscure : un profond silence règne dans le chateau, tout dort excepte les deux amies; dix heures viennent de sonner. Tout a coup, la sentinelle de la porte s'ecrie d'une voix de tonnerre, *qui va là?* On lui répond, par le nom *d'ami*, on ajoute que c'est de la part de monseigneur de Grandson. C'est Mielwill en effet; & ce fidelle écuyer qu'on introduit à l'instant, est porteur de la sauve-garde accordée par le général anglois. Retenu par un devoir *sacré pour tout chevalier*, Grandson n'a pu comme il eût désiré, la remettre lui-même à la dame du chateau; elle remercie Mielwill, & voudroit l'arrêter jusqu'au lendemain. Impossible. Il est trop pressé de rejoindre *son bon maître*: on le laisse aller.

Plus calme, si ce n'est plus satisfaite; & bien furé de ne revoir Othon de long-tems, puisqu'il a manqué cette occasion unique de paroître chez elle, Catherine va se mettre au lit, lorsque observant au loin, comme la lueur d'un incendie, elle rappelle Mathilde, & lui montre le ciel embrasé dans divers

points de l'horison. L'effroi des deux amies les engage à réveiller tout le monde; on envoie à la découverte; & tous les rapports constatent bientôt, que les villages de Buchfée, de Jeggenstoif, d'Hindelbank (1), ainsi que plusieurs autres, sont en proie aux flammes, & que les Bernois s'y trouvent aux prises avec l'ennemi. Une heure après, l'on apprend que le quartier général est attaqué, & que le couvent de Fraubrunnen est devenu le théâtre du plus sanglant de tous les combats. On se bat dans le monastère, dans les corridors, dans les cours..... Surpris au milieu d'un festin, le comte de Kent & les princîpaux officiers de son armée, se défendent en désespérés. Rubenberg & ses braves compagnons s'animent encore par la résistance qu'on leur oppose, Le sang coule de toutes parts; & le cloître embrasé jusques au comble, présente à la fois les horreurs d'un incendie & celles d'un champ de bataille.

Chaque détail de cette terrible scène, porte

(1) Hindelbank est une terre dans le canton de Berne, appartenant à la maison d'Erlach. On voit dans l'église deux monumens, ouvrages du célèbre Nahl, artiste Suisse; celui de madame Langhans, est surtout admiré comme un chef-d'œuvre du génie; & l'idée en est vraiment sublime

un coup fatal à la dame d'Estavayer. Grandson voyant les Anglois attaqués, surpris, aura sans doute voulu périr avec eux : & voilà *ce devoir sacré pour tout chevalier*, dont parloit Mielwill. Des flammes..... du sang..... ah ! grand dieu ! Elle voit rassemblés sur ce qu'elle aime, tous les dangers qu'on vient de lui peindre ; elle éprouve toutes les agitations, tous les tourmens de l'incertitude. " Que le doute est insupportable, dit-elle à Mathilde, quel besoin, mais quel effroi d'en sortir. Toute mon ame s'élançe au-devant des nouvelles que j'attends ; je me meurs à chaque fois que la porte s'ouvre ; & je n'ose hasarder une question. "

Mathilde passe le reste de la nuit près de son amie ; & la demoiselle d'Aleman obtient la permission de demeurer avec elle dans l'appartement : c'est le droit d'une parente d'Othon, qui s'intéresse vivement à ses dangers. Il est vrai que la jeune personne ne connoit ce parent que depuis deux jours ; mais c'est un homme charmant, c'est un héros..... & peut-être né lui a-t-il paru que trop aimable.

De grand matin on annonce à l'abbesse de Fraubrunnen un régisseur des domaines de sa maison, qui vient lui rendre compte de l'état des choses. Le récit de ce serviteur

fidèle, en confirmant tous ceux de la nuit, l'instruit des suites de l'affaire. Vers le minuit, les progrès de l'incendie ayant forcé les Anglois comme les Bernois à quitter des bâtimens embrasés, le combat qui a recommencé dans la plaine avec un acharnement indicible, n'a fini qu'au jour. La victoire s'est enfin décidée pour les Bernois, auxquels il est arrivé des renforts : le prince Gallois demeuré sur le champ de bataille avec toute la noblesse, a péri les armes à la main ; & ses troupes, fuyant en désordre, se replient sur St. Urbain : mais le monastère est en cendres. Tel est le narré de ce régisseur.

Et Grandson ? s'écrie la dame d'Estavayer ; ne fait-on pas ce qu'est devenu le baron de Grandson ?

Les détails, répondit cet homme, ne pouvoient être connus sitôt : dans deux ou trois jours on en feroit davantage : à l'égard de monseigneur de Grandson, tout ce qu'il pouvoit assurer, c'est que la veille, il l'avoit vu près du général Anglois. Aussi incertaine qu'auparavant sur le sort du héros qui l'intéresse, la dame d'Estavayer fait donc seulement que le champ de bataille est resté à Buben-berg, & que le comte de Kent a péri avec tous ses amis. . . . Hélas ! & la joie est peinte

dans tous les yeux : & la pieuse Claire veut rendre grace au ciel de cette victoire.

Suivie de ses religieuses, l'abbesse de Fraubrunnen se rend à l'église de la paroisse, pour assister au Te-Deum que va chanter l'aumonier de son couvent ; Catherine marche sur leurs pas d'un air égaré : sa pâleur, l'abattement qui se peint dans ses regards, tout révéleroit l'état de son ame, si l'allégresse publique pouvoit permettre aux spectateurs des observations ; mais personne n'est assez calme pour en faire. On s'interroge, on se répond sans trop s'entendre, on se porte en foule à la paroisse ; & là, le peuple aussi religieux que sensible, rapporte au Dieu des armées la délivrance de la patrie, ainsi que le triomphe de ses guerriers.

Au sortir de l'église, la dame d'Estavayer, appuyée sur le bras de la demoiselle d'Aleman, regagne lentement sa demeure, lorsqu'un inconnu l'aborde & lui dit, en baissant la voix :
 “ Souffrez, noble dame, que je m'acquitte du soin dont s'est reposé sur moi un mourant, qui vous conjure par tout ce que vous aimâtes jamais, de vouloir me suivre.....

Ici le messager s'arrête, & Catherine, que le seul mot de mourant a fait tressaillir, cherche dans ses yeux ce qu'elle n'ose lui demander.

“ Il est dans cette petite chaumière qu'on aperçoit d'ici sur la route, il desire avec ardeur s'entretenir avec vous, poursuit l'inconnu, mais vous n'avez pas un instant à perdre, car il se meurt; & veuille le ciel qu'il respire encore quand vous arriverez près de lui. „

O ciel, sur la route... un mourant qui demande avec instance à la voir? Ah! ce ne peut être que *lui*. Et la dame d'Estavayer n'hésite pas un instant. Loin d'elle cette froideur qui pourroit calculer les bienfécances, à l'instant où l'objet aimé exhale son dernier soupir. “ Venez, dit-elle à sa compagne, suivez-moi près de votre malheureux parent. S'il meurt, le monde ne m'en reprochera point cette démarche; mais puis-je être assez heureuse pour avoir à l'excuser à ses yeux.... puisse-t-il vivre! Grand dieu, daigne nous conserver un héros; il est tant d'*êtres* vils & abjects sur la terre. „ En parlant ainsi, Catherine entraînoit la demoiselle d'Aleman sur les pas de l'inconnu. Pendant qu'elles prennent ensemble la route de la chaumière, expliquons pourquoi Grandson, qui, la veille avoit quitté le comte de Kent, en lui promettant de revenir fêter le nouvel an avec lui, n'avoit pu lui tenir parole: pourquoi ne pouvant pas même suivre son projet de

se rendre à Belp, il se vit obligé d'y envoyer Mielwill à sa place. C'est qu'un événement bizarre, disposant impérieusement de lui, contraria ses desirs ainsi que ses intentions, & le contraignit à remplir sa destinée : il faut en rendre compte au lecteur.

Enchanté d'avoir un prétexte pour se présenter chez Catherine, suivi de ses écuyers & de quelques-uns de ses gens, le baron de Grandson alloit lui porter la sauve-garde qu'il avoit obtenue du général anglois, lorsque traversant un hameau à deux lieues de Belp, il vit une jeune personne s'élançant du seuil d'une habitation champêtre, au-devant de son cheval, en joignant les mains de la manière la plus suppliante. " Noble chevalier, disoit-elle, ayez pitié d'une malheureuse, aidez-lui à reparez le mal qu'elle a fait.... Veuillez prévenir un malheur...."

Que puis-je pour vous ? dit Grandson, avec l'accent de la sensibilité, parlez....

Un vénérable ecclésiastique, que le chevalier jugea devoir être le curé du village, s'étoit avancé d'un air grave & modeste, pendant que la jeune fille l'implorait. " Mon protecteur, lui dit-elle, vous m'avez permis de recourir à *ce bon seigneur*, daignez lui expliquer vous-même ce que nous attendons de sa générosité. "

Le curé, car c'étoit en effet le pasteur du lieu, proposa pour lors à Grandson de s'arrêter un moment dans son presbytère. Sa figure inspiroit la vénération & la confiance; de beaux cheveux blancs lui donnoient de caractère qu'on aime à retrouver dans les traits d'un ministre des autels : & malgré tout le prix des instans que Grandson destinoit à Catherine, il lui fut impossible de refuser un tel homme (1). *A donc, donnant le beau dextrier qu'il montoit au gentil Aymonet de Canturio (2), son page, le chevalier suivit le*

(1) On engage les lecteurs à se rappeler à quel siècle appartiennent les acteurs de cette scène; & qu'à cette époque, l'attrait puissant qui entraîne vers l'objet aimé, n'eut pas excusé le refus du chevalier. Alors, l'ecclésiastique vénérable, ou la femme opprimée, qui réclamoient les secours du courage au nom de la religion & du malheur, ne pouvoient être refusés qu'aux dépens de l'honneur même. On n'eut pas plus imaginé de donner pour raison d'un tel refus, une entrevue avec sa dame, que les ambassadeurs de Lacédémone, de s'asseoir à ce spectacle d'Athènes, devant des vieillards qui étoient debout; & certes, les mœurs du dix-huitième siècle contrastent bien autant avec celles du quatorzième, que celles d'Athènes & de Sparte pouvoient contrafter.

(2) Il étoit fils aîné de Pierre de Cantur'o

pasteur, & la jouvencelle au presbytere; & là, lui fut tout au long raconté, ce que de lui requerrait cette belle enfant.

“ Née en ce hameau, lui dit le pasteur, Elzely (3), (c'est le nom de cette jeune personne) y reçut l'éducation la plus vertueuse au sein d'une famille indigente. A seize ans elle fut placée au service d'une grande dame, que des chagrins domestiques ont depuis contrainte à quitter la maison de son époux. Elzely ne suivit point sa maitresse: hélas! on étoit parvenu à corrompre l'innocence de ses mœurs, sans avoir pu triompher de ses principes; & du moins il lui resta des remords. Elle demeura près de son indigne maître qui la rendit bientôt malheureuse à son tour, mais elle ne pouvoit s'en détacher: les profusions coupables du vice, servoient à entretenir la vertu; les parens de l'infortunée étoient dans l'aisance; & ne soupçonnant point la honte de leur fille, ils en bénissoient le ciel. Cependant elle conservoit un desir extrême de revoir le toit paternel, mais ce desir avoit toujours

donzel & citoyen de St. Maurice; & d'Ysabelle du Pont de Corsier sur Vevey. Nobill. de Bermond.

(3) Elzely est un diminutif du nom d'Elisabeth, fort en usage parmi le peuple, dans la partie allemande du canton de Berne.

été tellement contrarié par son séducteur, qu'elle crut rêver lorsqu'il lui proposa il y a peu de jours, de la conduire chez ses parens, où il demeureroit caché auprès d'elle sous un déguisement qui tromperoit tous les yeux. Elzely ayant accepté cette proposition avec transport, a trouvé dans les caresses de sa famille, le reproche le plus poignant pour un cœur tel que le sien, & méditoit le projet d'expièr ses fautes en se séparant de son maître, lorsqu'il lui confia hier au soir, le motif qui l'a conduit en ce lieu. De grands biens dévolus à sa malheureuse épouse tentent vivement sa cupidité ; & pour jouir de sa fortune il se propose de l'enlever. Un piège adroitement tendu, la fera, dit-il, tomber entre ses mains ; alors, la conduisant dans le château qu'il habite, il la renfermera dans quelque cachot. Il destine à Elzely le digne emploi de sa géolière ; cette faveur odieuse la fait frissonner ; & résolue à sauver sa bonne maitresse du sort qui l'attend, elle a pris le parti de m'avouer tout, en me demandant des conseils. Mais comment le pasteur d'un hameau solitaire pourroit-il connoître le monde, & donner des conseils dans les affaires des grands ? Elzely affligée de l'aveu de son ignorance à cet égard, appercevant sur la route un noble chevalier, suivi de ses gens

a conçu l'idée de l'intéresser au sort de l'épouse de son maître; & je n'ai pas cru devoir combattre cette inspiration. Tel est, monseigneur, l'attentât que cette fille repentante, vous conjure de prévenir."

Oui, dit Elzely, un seigneur puissant tel que vous, peut sauver ma bonne maîtresse; & tous les payfans de ce village l'entreprendroient vainement.

Et cependant, comment le puis-je, répondit Othon, si je n'ai pas de plus amples renseignemens? Quel est ce piège tendu pour surprendre l'innocence? Comment, où, & contre qui dois je agir?

Le nom du ravisseur n'y fait rien, dit la jeune fille; & j'ignore quelle est l'embûche qu'il doit tendre à sa victime. Mais je fais qu'il compte la tenir en son pouvoir dans les vingt quatre heures, & la déposer un instant au milieu de la forêt dans la cabane du garde-chasse, qui est mon frère. Si monseigneur ne dédaignoit pas d'occuper cette cabane la nuit prochaine avec ses gens, il seroit assuré de s'y trouver demain à point nommé, & de ne pas manquer son but. Hélas! ma maîtresse est si bonne, elle est si charmante, que tous ceux qui la connoissent hasarderoient volontiers leur vie pour la délivrer. Qui mieux que moi fait tout ce qu'elle peut craindre de son

époux...? Si ma conduite passée ne m'eut rendue indigne de sa confiance, je l'avertirois, je la saurois peut-être.... Mais comment espérer d'en être écoutée?

Grandson rêve quelques instans à ce qu'Elzely lui propose. Eh! quoi, pour servir un objet inconnu, renoncera-t-il au bonheur si prochain, si rare de voir ce qu'il aime.... & d'ailleurs, n'est il pas attendu ce soir par le comte de Kent? D'un autre côté, il voit un tyran & une victime. Images toutes puissantes sur l'ame d'un vrai chevalier, vous l'emporterez sur celle même de Catherine, dans le cœur d'Othon. S'il renonce à la voir aujourd'hui, c'est qu'il n'a point à hésiter; & qu'en l'honorant de son choix, elle lui imposa la loi de le justifier par chaque action de sa vie. Et Kent...? Kent appartient à cette nation magnanime qui plaça toujours sa gloire à protéger l'infortune: un héros anglois connoit tous les droits de l'opprimé; & méfiant son estime au sacrifice, il admireroit peut-être un effort si rare, s'il en connoissoit toute l'étendue.

En renonçant à voir ce qu'il aime ce jour là, Grandson n'oublie pas ce qui peut concerner sa sûreté; il charge Melwil de porter à Belp, la sauve-garde du comte de Kent, & soupire en voyant partir son écuyer pour le

lieu où lui-même est si *désireux* d'aller. Plus calme après avoir pris sa résolution, le chevalier demande un guide pour se rendre à la cabane du garde-chasse, & laisse ses chevaux dans le village : il a déjà fait quelques pas pour le suivre, lorsque revenant avec empressement au curé. " A propos, j'oubliois.... vous m'avez dit que les parens d'Elzely sont dans l'indigence, il ne faut pas que son retour à la vertu lui laisse rien à regretter, & comme un pasteur tel que vous est le dispensateur le plus sage des secours qu'on destine à ses ouailles, c'est vous que je charge de remplir mes intentions. "

En parlant ainsi, la bourse du chevalier passe entre les mains du curé, qui, tout émerveillé de la voir si bien remplie de pièces d'or, & s'écriant qu'il y en a de quoi assister les nécessiteux d'un village entier, bénit le noble seigneur qui fait un si digne usage de sa fortune. Grandson serre affectueusement la main du vénérable pasteur, se recommande à ses prières, & va rejoindre ses gens qui l'attendent à cent pas de là.

Un seigneur banneret (1) ne pouvoit voya-

(1) Un seigneur Banneret, étoit celui qui avoit droit de faire porter sa bannière à la guerre; on donnoit aussi ce nom quelquefois à celui qui étoit chargé de porter la bannière d'une ville.

ger convenablement dans un pays, devenu le théâtre d'une guerre très-animée, & où les affaires de poste se renouvelloient chaque jour, sans une suite nombreuse de gens armés. Malgré la parfaite neutralité qu'observoit Othon entre ses voisins & son frère d'armes, il n'eut pas cru décent de se transporter d'un quartier à l'autre sans être en état de repousser les insultes d'une soldatesque mal disciplinée, & de faire respecter sa bannière. Mais pour se rendre à Belp, il n'avoit pas dû se faire suivre de tant de monde : deux écuyers, un page, un des gentilhommes qui s'étoient attachés à sa fortune, & six domestiques composoient son train. C'est avec cette petite troupe, diminuée du tiers, par l'absence de Mielwill & de ceux qui l'avoient suivi à Belp, que le chevalier prit possession à *NUIT CLOSE* de la cabane du garde-chasse; & Mielwill l'ayant rejoint vers le milieu de la nuit, ils la passèrent près d'un grand feu.

Au point du jour, quelques paysans traversèrent la forêt, en s'entretenant avec chaleur de l'événement de la nuit : mais le chevalier & sa troupe se tinrent si bien *clos & coi* , que bien loin de leur faire aucune question, ils mirent tous leurs soins à leur laisser ignorer que la cabane fût habitée; ainsi ils n'apprirent rien de l'importante victoire

de Fraubrunnen. Il étoit déjà tout près de midi, & Grandson commençoit à s'impacienter de n'appercevoir *traces du ravisseur ni de la dame* enlevée, lorsque le beau page, qui depuis quelques instans faisoit sentinelle au dessus du toit, cria de toute sa force par la cheminée: " alerte, monseigneur, les voici au galop de leurs chevaux. Ils ne sont que trois cavaliers.

Grandson met aussitôt ses gens en embuscade près de la chaumière, leur prescrivant de disperfer tous ceux qui voudroient en sortir, & même de les *occire*, s'ils tentoient de lui disputer la dame. Mais demeurant lui-même dans cette cabane avec Mielwill & le gentilhomme dont on a parlé, ils s'y blotifent dans la cuisine à la faveur de l'obscurité; attendant en silence que le coupable séducteur d'Elzely paroisse avec sa malheureuse victime. La neige dont le terrain est couvert, ne leur permet pas d'ouïr l'approche des chevaux, mais des voix rauques & discordantes, ainsi que le bruit de la porte enfoncée plutôt qu'ouverte, leur apprend qu'ils touchent à l'instant décisif. Bientôt un chevalier dont la visière est baissée, entraîne brutalement une femme en simple déshabillé, dont les traits couverts d'un voile, ne peuvent frapper les yeux de Grandson: mais

certain rapports dans la taille & la démarche le jettent dans un trouble inexprimable ; & ses regards la suivent jusque dans la chambre avec le plus vif intérêt.

“ Que ne puis-je expirer en ce lieu. . . . ” dit l'infortunée, en se jetant sur une gerbée de paille , destinée à la nourriture des chevaux.

Ciel ! quelle voix. . . . s'écrie Othon, se peut-il. . . . ? Au même instant, le fer étincelle dans la main des deux rivaux que la fortune vient de rassembler en ce lieu ; mais Catherine qui s'est évanouie au premier accent de Grandson , n'est plus en état de voir ce fatal combat. Gérard ! Othon ! ennemis irréconciliables , vous allez donc encore une fois vous disputer cet objet de haine & d'amour qui fit seul votre destinée ? & sans doute , l'un de vous va succomber. . . . Non ; l'heure fatale n'est point encore arrivée ; & bien que Gérard , atteint par l'épée de son rival, chancelle , & tombe près de Catherine , ce n'est qu'une blessure légère , puisqu'il se relève bientôt. “ Tu peux triompher , Grandson , dit-il en fuyant , mais du moins , Gérard est vengé. ” Le barbare l'étoit en effet ; & Catherine en avoit reçu le coup de la mort pour adieu (1).

(1) Si quelqu'un s'étonnant de voir la Chronique

Au cri perçant qu'a poussé le chevalier ; tous les gens accourus auprès de lui , ont laissé à Gérard le tems nécessaire pour s'échapper : mais quelle scène déplorable leur offre en ce moment la chaumière ! Déjà cette beauté touchante qui vient de passer de l'évanouissement au trépas , est environnée de ses ombres , tandis que son amant qui n'existe plus que par la douleur , appelle à grands cris les secours & la vengeance. Catherine entend ces expressions véhémentes du désespoir. Elle ouvre les yeux , serre foiblement la main de Grandson ; & se voyant entre ses bras , semble rendre grace au ciel d'y mourir.

“ Adieu ! souvenez-vous de Catherine..... & ne cherchez jamais..... à la venger ; elle pardonne..... elle..... vous aime.”

Ce furent là ses derniers mots.

La fureur , le désespoir , l'attendrissement

Vaudoise , rapporter tous les forfaits dont la jalousie a noirci la vie de l'époux de Catherine , pensoit qu'elle eut pu les dissimuler par respect pour le nom illustre qu'il portoit , on peut lui répondre par ces vers :

“ Le nom d'Harcourt flétri ? lâche , oses-tu le croire ?
 » Va , le nom des héros , par un traître porte ,
 » N'arrive pas moins pur à l'immortalité.”

Gérard est le Fayel du Pays-de Vaud

& le délire du malheureux , cherchant vainement un reste de vie dans ce corps glacé qu'il embrasse, auquel il prodigue les noms les plus passionnés, les plus chers ; voilà ce qu'aucun pinceau ne rendra jamais. Si la vengeance l'entraîne sur les pas de l'assassin , l'amour l'arrête près des restes insensibles de l'unique objet de ses affections. " Ah ! s'écrie-t-il, en s'emparant du voile sanglant de cette amante adorée, je réclame ce gage funeste..." Et l'infortuné perd l'usage de ses sens , en le plaçant sur son cœur. Tout ce qui l'entoure craint pour lui, l'instant où il sortira de cet état. Le fidelle Mielwill, profondément affecté de la situation de son maître, concentre tout ce qu'il éprouve ; mais le charmant Aymonet, baignant de pleurs le visage de Grandson & de Catherine , *verse chaudes larmes ainsi qu'un enfant*. C'est ce tableau qui frappe les yeux du vénérable pasteur, lorsqu'il arrive avec les secours qu'on est allé solliciter près de lui, & qu'il n'est plus tems d'employer. Mais de concert avec Mielwill, il profite de l'anéantissement momentané de Grandson, pour donner tous les ordres nécessaires ; & l'express dépêché au château de Belp, est de retour vers le soir. C'est l'abbesse de Fraubrunnen qui ordonne la pompe funèbre : &

le lendemain le convoi ramène lentement au milieu de ses vassaux désolés, le cercueil de l'infortunée baronne de Belp. Grandson, revenu à lui, veut l'accompagner jusques à la tombe; mais à l'instant où cette tombe se referme, il s'évanouit de nouveau entre les bras de Mielwil.

Othon dût la vie aux soins de Mathilde & de sa jeune parente; & Gérard n'échappa aux premiers efforts de la plus juste vengeance, que parce qu'il perdit l'usage de la raison. Mais lorsque revenant à lui, le malheureux chevalier se trouva dans ce même lieu, témoin de son amour, de ses espérances, de son bonheur.... Oh! il fallût l'éloigner à jamais de ce séjour. Un prétexte s'offrit bientôt pour l'en arracher. Condamnée à pleurer son amie, comme à détester son frère, Mathilde s'étoit résolue à prendre le voile chez les dames de Fraubrunnen; mais la demoiselle d'Aleman, au contraire, ayant pris de l'aversion pour le cloître, demandoit à rentrer dans sa famille: elle pria Grandson de l'accompagner jusqu'à Chambéry; & le chevalier n'ayant pu refuser ce service à une parente, partit avec elle.

On croit inutile d'expliquer ici au lecteur, ce qu'il a déjà deviné; & comme quoi, la

dame d'Estavayer, au sortir du Te-Deum, chanté pour la victoire de Fraubrunnen, étoit tombée dans le piège que lui avoit tendu son époux. Arrivée avec la demoiselle d'Aleman, dans la chaumière où elle croyoit recevoir les derniers soupirs de Grandson, elle fût enlevée par Gérard, dont l'armure cachoit les traits. Cette dernière circonstance annullant toute preuve juridique contre lui, puisque Grandson & ses gens avoient seuls été témoins de la catastrophe, l'abbesse de Fraubrunnen crut devoir abandonner toutes recherches à ce sujet : ainsi, tout ce qui fut constaté, c'est l'enlèvement & le meurtre de Catherine, par des brigands. Mais Grandson, au défaut des loix, laissera-t-il donc Gérard impuni? Hélas! Grandson brûlant du désir de venger la mort de son amante, étoit retenu par ses derniers ordres, & n'avoit repris l'usage de la raison que pour sentir le poids de la vie. En lui parlant sans cesse du seul objet dont il pouvoit s'occuper, la demoiselle d'Aleman avoit pris quelque ascendant sur lui; elle en profita pour l'éloigner des lieux où il pouvoit rencontrer Gérard; & lui rappelant la dernière volonté de Catherine expirante, elle enchaîna si bien ses ressentimens, qu'il consentit enfin à chercher de nouveau, près du

Connétable, la mort, qu'une fortune ennemie lui avoit réservée ailleurs.

L.

NOTE pour le second N^o. de la Chronique Vaudoise, insérée dans le Journal du mois de Septembre, page 170, 171.

QUOIQUE le mot de *préau* employé dans ces deux pages, ne soit pas l'expression propre, comme la place dont parle l'auteur est attenante à une église & à un ancien couvent, il s'est servi de ce mot pour ne pas employer celui de *promenade*, qui n'étoit pas mieux le mot propre.

Notice sur Charette, communiquée au Rédacteur du Journal de Lausanne, & extrait d'une lettre de M. de la Rivière, officier aux gardes Françaises, envoyé par M. le comte d'Artois dans la Vendée, où il étoit le 3 Août.

AGÉ d'environ 35 ans, Charette, lieutenant de Vaisseau avant la révolution, n'annonçoit rien moins que ce qu'il est aujourd'hui.

Regardé dans ce tems-là comme un homme fort ordinaire, il n'avoit d'autre réputation

que celle d'un damoiseau, fort attaché à sa coiffure, craignant tout ce qui pouvoit la déranger, marchant sur la pointe des pieds, & portant constamment son mouchoir devant sa bouche pour que l'air ne gâta pas ses dents.

Depuis la révolution, il habitoit une terre où il vivoit très-retiré, lorsqu'il y vit arriver un jour une quantité de payfans & quelques gentilshommes de ses voisins, chargés de lui proposer de se mettre à leur tête pour soutenir la bonne cause. Il s'excusa sur le peu de connoissance qu'il avoit pu acquérir dans sa retraite, de l'état des affaires; qu'il y vivoit ignoré, en s'affligeant des horreurs produites par la révolution: les députés insistant encore, il ajouta que s'il faisoit tant que de se rendre à leur desir, il exigeroit l'obéissance la plus stricte, la soumission la plus aveugle de ceux qu'il auroit l'honneur de commander. Ils les lui jurèrent, & après beaucoup d'instances & de refus, Charette enfin prit son épée, accepta le commandement, & dit en la sortant de son fourreau: "la voilà, & je vous donne ma parole d'honneur qu'elle ne rentrera pas dans son fourreau que je n'aie rempli votre attente."

Depuis cette époque il a laissé croître ses moustaches, il ne met plus de poudre, il est

vêtu comme les soldats, d'une veste, d'un gilet & de pantalons de toile, coiffé d'un chapeau rond; la seule chose qui le distingue c'est trois plumes blanches, hautes d'un pied, qu'il porte à son chapeau. Tout paroît annoncer que Charette est un homme de génie, & capable d'embrasser plus d'une affaire à la fois. Dans le même moment où il dictoit de tête à l'auteur de cette relation son dernier manifeste, il écrivoit une lettre d'affaires & il donnoit de vive voix des ordres à son état-major.

L'auteur de la relation, chargé d'une quantité de dépêches pour Charette, avoit entr'autre une lettre de monseigneur le comte d'Artois, dans laquelle ce prince, en paroissant desirer d'approfondir les intentions de ce général, le prioit de ne pas répondre par écrit à toutes ses questions, M. de la Rivière étant chargé de rapporter ses réponses de vive voix. Celle-ci ne peut se donner à l'instant, dit Charette à l'envoyé, après avoir lû la lettre, mais suivez-moi, Monsieur, & bientôt vous l'entendrez vous-même. Il le conduisit alors dans une grande prairie, sur laquelle ses soldats étoient dispersés, les uns dormant, les autres soupant, & aucun d'eux n'étant préparé à un rassemblement; mais le général

ayant levé son chapeau en l'air, & *crié aux armes*, six colonnes se formèrent à l'instant, composant un corps d'à-peu-près neuf mille hommes : leur chef leur lut la lettre de monseigneur le comte d'Artois, aussitôt on entendit le cri unanime de vive le roi ; voilà la réponse à faire à monseigneur, dit Charette en se tournant vers M. de la Rivière, je n'en ai pas d'autres, c'est la mienne & celle de toute mon armée.

L'amour & l'admiration des soldats pour Charette font poussés au plus haut point.

De retour à Belleville où est le quartier général, M. de la Rivière qui avoit couché dans la chambre de Charette, se vit entouré le lendemain des soldats de sa garde, curieux de savoir l'opinion qu'il avoit de leur chef ; c'est le plus brave des hommes, répondit M. de la Rivière : que dites-vous, Monsieur, il est plus pour nous qu'un homme ; & vous, vous êtes bien heureux, car vous avez couché dans sa chambre, oui, nous le savons, vous y avez couché.

Comme ce n'est point sous un rapport politique que nous communiquons cet article à nos lecteurs, mais sous celui de l'intérêt qu'on prend toujours aux grands hommes, de quelque parti qu'on soit, nous terminons ici cette

relation, laissant aux papiers nouvelles le soin de parler des événemens politiques.

Continuation de la notice de l'ouvrage intitulé : Réponse aux principales questions qui peuvent être faites sur les Etats-Unis de l'Amérique; par un Citoyen adoptif de la Pensylvanie; 2 vol. grand in-8.

A Lausanne, de l'Imprimerie d'Henri Vincent; se vend chez Luquiens, Libraire, 1795.

Nous avons rendu compte dans notre première notice, du but de cet ouvrage; celui d'être utile à ceux qui échapperont à la rapidité du torrent des révolutions: pour remplir ce but, le Citoyen de la Pensylvanie a tenu un catalogue exact de toutes les questions qui lui ont été faites, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne & en Suisse, par des amis & par des ennemis des Etats-Unis: 19 de ces questions qui sont au nombre de 137, ont fourni les matériaux de l'introduction, & donnent déjà une idée générale des ressources qu'offriroient les Etats-Unis aux hommes, qui, chassés de leurs foyers par la révolution de France, ou par les troubles qu'elle apporte dans l'Europe, voudroient adopter une autre patrie;

patrie; ainsi que des avantages qu'auroient trouvé les négocians de tous les pays, à profiter du moment où tant d'hommes étoient déplacés, pour les envoyer en leur faisant des avances, fonder des colonies dans les Etats-Unis.

Quoique l'histoire de l'Amérique en général, ni même celle des Etats - Unis n'entrent pas dans le plan de l'auteur, néanmoins tout ce qui rappelle à ses lecteurs la voie qui a conduit l'Amérique septentrionale à l'état où elle se trouve, appartenant à son sujet, il indique rapidement l'époque précise de la fondation individuelle des Etats-Unis, il examine si dans le principe des établissemens faits sur leur territoire, il y a eu des causes morales qui ayent pu influer sur les mœurs actuelles; & il en indique les principales dans les divers motifs qui occasionnèrent ces établissemens, & dans les individus qui les formèrent. Ainsi fondées en divers tems par des voies étrangères les unes aux autres, les colonies avoient des gouvernemens qui différoient, surtout pour les formes : l'auteur les réduit à trois sortes; & passant de là à la lutte qu'établit entre la métropole & ses colonies, les demandes que firent celles-ci, d'être admises à la représentation en parlement, de se créer elles-mêmes leurs impôts, & celle enfin de

se gouverner intérieurement; il conclut son introduction au commencement de la période où cette querelle se disputa par les armes.

Avec l'introduction, le premier volume de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, contient dix-huit chapitres, lesquels répondent à 44 des questions faites au Citoyen adoptif de la Pensylvanie, & dont le premier présente un tableau de ce que fut la guerre de l'indépendance dans ces circonstances les plus importantes; l'acte par lequel les colonies se déclarèrent indépendantes, un détail intéressant des circonstances qui accompagnèrent le licenciement de l'armée américaine en 1783; licenciement, qui par la sage fermeté & la prudente conduite du général Washington, ne fut accompagné d'aucun danger pour la tranquillité des États. Les préliminaires & le traité de paix définitif entre S. M. Britannique & les États-Unis; enfin, un précis de la forme de gouvernement adopté à l'époque de l'indépendance. L'auteur développe dans son second chapitre, la situation où se trouvoient les États Unis sous ce premier gouvernement; il examine l'origine & les motifs de l'établissement du Congrès, sa force tant que dura l'enthousiasme soutenu par le danger, sa foiblesse, lorsque la paix ouvrant les voies à toutes les passions, il se vit au rang des

législatures particulières des Etats, qui disputoient avec lui sur tous les points : enfin l'anarchie qu'occasionnoit la difficulté d'arriver à un centre qui réunit les divers Etats, & où l'on parvint par la constitution acceptée en 1787 par onze Etats, & peu de tems après par la totalité, la Caroline du nord & Rhode-Island ayant envoyé leur approbation.

Les circonstances actuelles jettent un très-grand intérêt sur le troisieme chapitre, où l'auteur s'occupe du papier monnoie, remède violent qui laissa toujours, dit-il, des traces profondes de sa causticité partout où il fut employé ; & quoique la théorie du papier monnoie ne fut point la même en Amérique que dans les autres parties du monde, quoique les colonies qui avoient usé dans d'autres circonstances de cet expédient, y eussent apporté des mesures si prudentes qu'il y avoit produit de meilleurs effets que partout ailleurs, néanmoins toutes les bases qui assurent le crédit du papier monnoie lorsqu'il est sagement employé, se trouvant usées par les inconvéniens de l'état de guerre, il eut été très-heureux qu'on eut pu y substituer une ressource moins dangereuse.

Le gouvernement actuel des Etats-Unis est l'objet du quatrieme chapitre. Ces Etats unanimement convaincus, que l'engorgement

général qu'avoit produit les opérations partielles des finances dans chaque petit Etat, demandoit un remède, que l'union pouvoit seule administrer ; & le befoin , l'intérêt , l'ambition , concourant à donner des idées de réformes , chaque Etat envoya des députés à Philadelphie : d'un accord unanime , on y convoqua une Convention , laquelle préfidée pendant toute sa féance par le général Washington , obtint après quatre mois de discussions , de délibérations , de conflit , entre les intérêts de chaque Etat , un résultat qui lui permit de présenter au peuple des Etats-Unis , le plan de la constitution du gouvernement fédéral actuel.

On trouve cette constitution dans l'ouvrage , & l'auteur n'y ajoute qu'un argument le plus fort qu'il soit possible de faire en sa faveur ; c'est , que cette constitution nouvelle , prescrivait elle-même le mode par lequel elle peut être perfectionnée , en suivant ce mode , tous les peuples des divers Etats ont exprimé leurs vœux pour des articles additionnels , & ils y ont été ajoutés sans que la paix ou la tranquillité publique aient reçu la moindre atteinte. Ces articles additionnels se trouvent dans ce chapitre , que nous exhortons nos lecteurs à lire dans l'ouvrage même , ainsi que les cinq chapitres suivants , dans

lesquels l'auteur traite de l'état des finances, des impositions, de la population, des forces militaires, & de la justice des Etats-Unis. La manière simple mais instructive dont l'auteur s'occupe de ces objets importants, annonce un observateur sage, qui, sans prétendre au titre de législateur, discute moins qu'il n'expose les vraies bases de ce gouvernement, établi & consolidé non par la destruction des anciennes loix, mais par leur amélioration.

La vraie tolérance en matière de religion, la variété des climats, les nuances dans les gouvernemens particuliers, la diversité d'origine, sont quatre grandes causes productives de la différence des mœurs générales d'un peuple, lesquelles se sont réunies dans les Etats-Unis, pour donner à leurs habitans, un génie, un caractère, des habitudes & des coutumes différentes. C'est de ces mœurs que s'occupe l'auteur dans le chapitre dixième, en suivant sa méthode ordinaire de commencer par les Etats du nord, & de les classer dans l'analyse selon la place qu'ils occupent topographiquement, en allant vers le nord.

De cet examen successif des mœurs & des coutumes particulières à chaque Etat, rendu agréable dans les détails, par quelques anecdotes venant à l'appui des observations, il

résulte deux vérités constantes; la première; qu'il n'y a pas unité de mœurs & de coutumes dans les Etats-Unis; la seconde, qu'il y a dans chacun d'eux en particulier, les bases & les principes qui donnent de la vigueur à un gouvernement fédéral, c'est-à-dire, un absolu tolérantisme en matière de religion.

Un meme idiôme entre le gouvernement général & les gouvernemens particuliers. Un espit public, qui entrelasse ces gouvernemens.

Enfin, une hospitalité générale qui unifiant les individus, amenera peu-à-peu l'unité de mœurs, de caractères, de coutumes & d'habitudes.

Quoique les treize sectes religieuses qui sont dans les Etats-Unis, soient toutes connues en Europe, l'auteur indique dans le chapitre onzième, qui a la religion pour objet, les traits caractéristiques qui les distinguent, & le chapitre suivant présente au lecteur le tableau des écoles, collèges, universités & sociétés littéraires, de bienfaisance & de charité: les bornes que nous devons nous prescrire ne nous permettent pas d'entrer dans ces détails, on les lira avec plaisir & intérêt dans l'ouvrage même, où l'on verra partout, que les Etats-Unis ont toujours construits & n'ont jamais renversé; & que l'auteur, par

la méthode analytique qu'il suit, met le lecteur à même de saisir l'ensemble des faits qu'il lui décrit, en lui laissant le soin de faire les rapprochemens qui en résultent.

Après s'être occupé des Etats-Unis pris collectivement, l'auteur considère chaque Etat en particulier sous ses rapports géographique & politique, en suivant toujours le même ordre; c'est par les cinq Etats du nord qu'il commence cette analyse, par laquelle se termine le premier volume de son ouvrage. Aussi neuf par ses objets, qu'instructif par la manière dont il les a traités, & qui a de plus le mérite, que l'auteur s'attache à remplir la promesse qu'il a fait au commencement du premier volume, de s'isoler de ses opinions politiques pour être entièrement à son sujet; ses lecteurs qui ne peuvent tout au plus que les entrevoir, en seront plus disposés à se séparer des leurs pour le lire, & n'en apprécieront que mieux les vérités utiles qu'il leur présente souvent.

Nous nous occuperons du second volume dans notre prochain Numéro.

ANNONCE LITTÉRAIRE ALLEMANDE.

*Histoire de la Confédération Helvétique,
par Jean Muller.*

APRÈS sept ans d'interruption, l'auteur reprend la continuation de cet ouvrage important à l'histoire de la Suisse, par la critique éclairée avec laquelle M. Muller a scruté les sources originales, & par l'application infatigable qu'il apporte à la recherche des Documents les plus rares. Occupé actuellement du soin de compléter son ouvrage, les Libraires allemands annoncent que la seconde partie du troisième volume paroîtra à la foire d'automne de cette année, & que M. Muller se propose de conduire l'histoire de la Suisse jusqu'à nos jours.

La période importante & remplie d'événemens qui s'est écoulée, de 1436 à 1531, fera en grande partie traitée sur des documens encore manuscrits, & d'autant plus étendue qu'elle comprend le passage des opinions, des mœurs, des réglemens, de l'âge mitoyen au tems moderne, & que pendant cette période, la Suisse a influé sur les plus grands États de l'Europe.

Quoique plus abrégée, la période écoulée depuis 1531 sera de même puisée en grande partie dans des sources manuscrites; & elle est d'autant plus intéressante, qu'elle présente le phénomène unique d'une quantité de communes presque absolument livrées à elles-mêmes: cette division de l'ouvrage de M. Muller servira en même tems de seconde partie à la troisième division du dix-septième volume de *l'histoire universelle*, composée sur le plan de MM. Guthrys, Joh. Grays &c.

Quelque difficile qu'il soit de traduire M. Muller, nous espérons que l'on s'empressera de procurer cette continuation à la Suisse française; mais il est à désirer que celui qui entreprendra cette traduction, ne défigure point son original, comme il nous a paru l'être quelquefois dans les trois premiers volumes.

La séduction, ou Histoire de ladi Revel, nouvelle traduite librement de l'anglois, par M. D. 1795.

Lausanne, à la nouvelle librairie de Jean Pierre Giegler. Prix 12 batz.

ROMAN insipide & insignifiant, dont nous ne connoissons ni l'auteur ni le traducteur, dont on ne comprend pas le titre, car per-

bonne n'est séduit, pas même le lecteur, & qui est écrit dans un idiôme si étranger au françois que nous ne pouvons en rendre compte.

Dans la même librairie, de Jean Pierre Giegler, à Lausanne; nouveautés, prix net sans rabais.

Jérusalem délivrée, ou cours de langue italienne, à l'aide duquel on peut apprendre cette langue chez soi, sans maître, & en deux ou trois mois de lecture, par M. Luneau de Boisjerman, nouvelle édition grand in-8. 3 volumes; prix, 8 L. de Suisse, soit 12 L. de France.

Principes de la langue française, avec des remarques & des observations sur les lettres, sur les mots, sur la Grammaire, en général sur toutes les parties du discours, par Jacot, 1 vol. in-8. 1795, 16 sols de Suisse, ou 1 L. 4 sol. de France.

Dictionnaire géographique portatif, ou description des républiques, royaumes, provinces, &c. traduit de l'anglois de Laurent Echard, par Vosgien, nouvelle édition augmentée, avec la nouvelle division de la France, la géographie ancienne, &c. grand in-8. 2 vol. 1795, 4 L. de Suisse ou L. 6 de France.

Tragedie del conte Vittorio Alfieri, nuova edizione in-8. 5 tomi, 8 L. de Suisse ou 12 de Fr.

A G R I C U L T U R E.

Avis important aux Agriculteurs, ou moyens de multiplier la masse des engrais animaux.

MR. l'abbé Thoaldo prouve par sa table du chaud & du froid, qui se trouve dans son essai météorologique, que la chaleur a constamment diminué en totalité depuis 1725 jusqu'en 1786, & que le froid au contraire s'est accru dans la même proportion.

Une règle pratique & générale résulte de cette opération, c'est qu'il faut multiplier les forces de la culture, & chercher avant tout à réchauffer la terre autant que possible, par tous les moyens qui y sont propres, tels que la chaux, les cendres, le fumier; & pour obtenir ce but important, il est surtout très-nécessaire d'augmenter la masse des engrais animaux, ce à quoi on peut parvenir par les moyens suivans.

1°. Il ne faut envoyer aux pâturages publics que les moutons, les chevaux, les poulins, les jeunes bêtes à cornes que l'on se propose d'élever. Et à l'exemple des paysans de l'Emethal (où l'on trouve la plus belle race de bœufs

& de chevaux de tout le canton de Berne,) il faut garder les autres bêtes dans l'écurie afin de ne pas en perdre le fumier.

2°. Il ne faut entretenir qu'autant de bestiaux qu'on en peut nourrir largement toute l'année, avec l'herbe & le fruit qu'on recueille, fans être obligé d'entamer la quantité de fapaille, dont il ne faut se servir que pour litière. 3°. Il est très-avantageux d'amasser autant que l'on peut, des feuilles d'arbres, des feuilles de joncs, de la mouffe & de la fougère. 4°. On peut aussi se servir des branches les plus menues de pins & des sapins, qu'il faut ébrancher en hiver dans les forêts, ce dernier moyen procure non seulement un surcroit de litière, mais il fait un bien merveilleux aux jets du bois, & contribue efficacement à leur multiplication. Ces matières ainsi amassées doivent être tellement prodiguées dans les étables, qu'on y enfonce jusqu'aux genoux. Enfin on doit laisser cette litière huit jours sous les animaux, en répandant chaque jour une litière fraîche.

Les meules, ou dépôt de fumier exigent non moins d'attention; il est un usage très-vicieux, celui de les placer sur des pentes ou sur des planches jetées par-dessus un étang. L'une & l'autre de ces positions leur fait perdre en pure perte les sucs nécessaires à

leur putréfaction. Il faut donc, 1°. les établir de manière que les vents du nord & d'est, qui sont de tous les vents ceux qui contiennent le plus de parties salines, puissent librement les impregner de ces substances. 2°. Les asseoir dans une large fosse qui aie environ un ou deux pieds de profondeur, & qui soit revêtu de terre glaise, pour que leur jus ne puisse couler & se perdre inutilement dans la terre. 3°. Les garantir pendant l'été des rayons ardents du soleil, en plantant autour de grands arbres fruitiers. Les poiriers & les noyers sont ceux qui réussissent le mieux.

C'est en automne (& après avoir conduit le fumier dans les champs) qu'il faut commencer ces meules ou dépôts, par un lit de terre brute, tirée de quelques ravins, forêts, pâturages ou tourbière voisine, & qu'on peut faire transporter en hiver, lorsque les bœufs ou les chevaux n'ont rien à faire; ce lit doit avoir un pied d'élévation, l'on dépose ensuite sur cette base, alternativement, une couche de fumier de bêtes à cornes, & une de cheval ou mulet, & l'on continue ainsi jusqu'à l'automne suivante. Il est besoin aussi de raser à la fin de l'hiver, à l'exemple des paysans allemands du canton de Berne, les quatre faces de la meule de fumier, en taillant perpendiculairement leur extrémité du haut en

bas : cette methode est très-utile. Elle donne aux vents mentionnés, la facilité de communiquer au fumier leurs parties salines ; elle indique au cultivateur le degré de sa putridité, & le met à même d'empêcher qu'il ne se brule dans les tems d'une grande sécheresse.

Quand on remarque que la putrefaction de ces dépôts de fumiers se fait avec trop de lenteur ou imparfaitement, il faut l'accélérer ou en augmenter la fermentation par des matières putréfiées, telles que les corps des animaux crevés mis en pièces, la vase des étangs, le limon des fossés, &c. Et quand ils dessèchent par une trop grande fermentation ou par la chaleur de l'été, il faut les arroser avec l'eau de leur fosse.

Après les fumiers du bétail, l'urine des animaux est sans contredit un des engrais qui échauffe & féconde le plus efficacement la terre. Il faut donc établir au-dehors des étables des chevaux, des bêtes à cornes & des porcs, des réservoirs d'une grandeur proportionnée au nombre des animaux contenus dans chaque étable, pour y recevoir l'eau qui en découle ; mais dans tous les cas ces réservoirs doivent être plutôt trop grands que trop petits, & avoir au moins dix pieds de long, quatre de large, & cinq de profondeur. Quand ces réservoirs sont

presque remplis, on les vuide dans des tonneaux (1) qu'on transporte sur des chars en hiver & en été dans les prairies; là, on les répand successivement & le plus également possible sur toute une étendue. On pratique la même chose en été sur les places qu'on fauche alternativement, pour nourrir le bétail qu'on tient dans les écuries.

Quand ces réservoirs sont à-peu-près vuides on peut accélérer leur remplissage en y jetant de l'eau de pluie & de l'eau de neige, qui tombe des gouttières de nos toits. La pluie n'étant pas un fluide simple & pur, mais une eau composée d'une multitude de substances contenues dans l'atmosphère, convient plus que toutes les eaux des fontaines, des étangs & des ruisseaux, à l'entretien & à l'accroissement des végétaux.

La neige est dans le même cas. M. Margraf trouva dans 100 pieds quarrés de neige, 60 grains de terre calcaire, quelques grains de sel, du soufre, du salpêtre, &c.

Il est aussi très-utile de jeter dans un réservoir un ou deux tonnelets de cendres de tourbes, lorsqu'on peut facilement s'en procurer;

(1) Ces tonneaux doivent avoir la ou se trouve ordinairement leur pontons, une ouverture assez grande pour qu'on puisse y puiser avec facilité.

cette cendre ainsi mêlée avec l'eau des écuries, quoiqu'elle contienne moins de parties salines que toutes les autres cendres, fait néanmoins singulièrement prospérer l'herbe des prairies.

L'abbé Thoaldo ayant également prouvé dans son essai météorologique, qu'il tombe depuis 1745, toutes les années, une plus grande quantité d'eau, il est nécessaire d'alléger les champs pour disperser cette trop grande humidité, & de leur ôter en conséquence tant d'arbres qui les ombragent; particulièrement dans les pays où l'on fait un abus en plantation de hayes & de broussailles sur les champs d'avoines.

Des meilleures règles à suivre dans l'art de semer.

1°. Il faut apporter la plus grande attention à n'employer que la plus belle & la meilleure semence.

2°. Il faut semer de bonne heure & ne jamais semer dans une terre mouillée, parce que la semence y restant enterrée, il en lève à peine la moitié.

3°. On choisira le plus possible un tems de brouillard pour semer, parce qu'il humecte doucement & réchauffe la terre.

On recueille de grands avantages en semant de bonne heure,

1°. Si

1°. Si, comme cela doit être, la terre est bien travaillée, tous les grains lèvent, & on épargne de la semence.

2°. Elle a le tems de prendre bien racine, & de former des bourgeons.

3°. Le froid lui est infiniment moins nuisible.

4°. Elle pousse plutôt au printems en paille & en épis, & résiste mieux à la bruine, à la rouille & aux rosées nuisibles.

5°. Les grains mûrissent plutôt, & ils échappent par-là au danger de la grêle.

Tels sont les avantages qu'on recueille à semer de bonne heure, tandis que tous les accidents contraires à ces avantages, menacent les semences semées trop tard, à moins qu'un hasard heureux sur lequel on ne doit jamais compter, ne les fasse réussir.

Moyens de multiplier les produits agricoles de nos champs.

L'expérience a prouvé depuis long-tems, & surtout cette année ci, à un grand nombre d'Agriculteurs du canton, que de tous les graminées, ou espèces de blés, il n'en est point dont le produit égale celui du froment de la Barbarie, de la Sicile & du seigle de la Prusse, dont chaque plante pousse depuis douze jusqu'à dix-neuf épis.

Les épis du froment de la Barbarie & de la

Sicile font beaucoup plus gros, plus garnis de grains que ceux du froment ordinaire, & cette richesse triple & quadruple la récolte; sa paille est aussi plus haute, & renferme une moelle qui la rend très-propre à engraisser le bétail; enfin sa culture n'exige que peu de semence & nous affranchit comme celle de notre froment d'été, que l'on sème au commencement du printemps, de tous les risques d'un hiver défavorable. Mais cette plante précieuse dégénère dès la première année, la moelle de sa paille se perd dès la seconde, & ses épis devenus d'année en année plus chétifs, ne rendent guères plus après la troisième récolte, que ceux du froment ordinaire. Il est donc besoin d'en renouveler annuellement la semence; & comme tous les particuliers n'ont pas des correspondans à pouvoir charger d'une telle commission, il seroit à souhaiter que le Souverain ou les Communes voulussent remplir cette tâche, & faire venir toutes les années une certaine quantité de ce froment, soit de Gènes, soit de Marseille, lorsque l'ordre social sera une fois rétabli en France. Il faudroit aussi agir de même relativement au seigle de Prusse, dont la culture n'est encore connue que de Mr. Victor de Watteville, présentement baillif à Lenzbourg, & qui mérite également d'être généralement

étendue, vu la disette des grains dans notre pays, & la richesse des produits de ce graminé si long-tems inconnu parmi nous.

Cette opération demande sans doute des avances; mais le Souverain en seroit amplement dedommagé par l'augmentation des dixmes, & les Communes pourroient facilement s'indemniser de la perte de l'intérêt de leur fonds & des frais du transport, en se réservant un bénéfice sur la vente de ces graines, dont l'achat ne reviendroit guère plus cher au cultivateur, que celui des graminés ordinaires de cette espèce, par la raison que leur culture demande beaucoup moins de semence. Un de mes amis a semé le printems passé trois mesures de froment de la Sicile, dont il a payé 7 francs de Berne (1) la mesure, & dont le produit lui a valu quatre-vingt gros écus.

Article extrait de la Quotidienne, ou Tableau de Paris, du 3 Fructidor, ou jeudi 20 Aout.

Paris.

COMBIEN il y a en France de gens qui ont attendu, & qui attendent encore; on attendit d'abord une constitution; puis on en attendit une autre, enfin on en attend une troisième:

(1) Un franc de Berne vaut 30 sols de France.

on *attend* à la porte des marchands ; on *attend* à la porte des spectacles ; on *attend* dans l'antichambre des députés ; on *attend* des glaces chez Garchi ; on *attend* des calomnies chez Louvet ; on *attend* la constitution ; on *attend* le rapport sur les journalistes ; on *attend* un gouvernement ; on *attend* la fin de la guerre ; on *attend* la fin de la persécution ; on *attend* la fin de tout ce qui existe & de tout ce qui a existé ; puisse enfin notre *attente* n'être pas toujours trompée.

AVIS AUX SOUSCRIPTEURS.

L'AUGMENTATION considérable de nos abonnés, nous ayant décidé à faire imprimer à l'avenir les adresses, nous invitons ceux qui veulent s'abonner & ceux dont l'abonnement expire à la fin de Décembre & qui veulent le renouveler, à nous envoyer de bonne heure leur nom & leurs adresses, lisiblement écrit ; pour éviter les équivoques & quiproquos qu'occasionnent quelquefois la difficulté de déchiffrer un nom : nous avertissons encore que selon l'usage de tous les Journaux, les souscriptions se payent d'avance, & qu'on peut toujours s'abonner pour trois mois, six mois, ou l'année entière aux mêmes conditions exprimées sur la couverture du Journal.

Le Rédacteur,

LE MALADE ET LES MEDECINS.

UN aimable étourdi, menant joyeuse vie,
 Aimant trop le plaisir, mais vigoureux & fort,
 Fut menacé de maladie ;
 Ce n'étoit rien ; il se crut mort.
 Et le voilà, dans sa mésaventure,
 Qui, loin de faire choix d'une main sage & sûre,
 A plus de cent docteurs abandonne son fort.
 De tant de médecins on fait ce qui résulte ;
 Des essais, des clameurs, jamais l'art de guérir :
 On fait enfin que pour mourir,
 Il n'est de tel qu'une consulte.
 Notre malade étoit un grand seigneur.
 Ces messieurs prennent tous place en son intérieur ;
 A force d'examen, de recherche & d'usage ;
 D'entrer & de sortir, ils apprennent par cœur,
 Non l'état de ses maux, mais de son héritage :
 Ils pensent d'en faire le leur.
 Une fois pleins de cette idée,
 Le reste est bien aisé pour des hommes de l'art :
 On emploie à l'envi le jeûne & la saignée,
 Et, pour anticiper sur la riche curée,
 Chacun en tapinois en enlève sa part.
 Notre pauvre alité souffroit mort & martyr,
 Et la cruelle faculté
 Babillant, consultant, criant à son côté,
 Par un filtre enyvrant lui donnoit le *delire*,
 Qui le faisoit rêver qu'il étoit en santé.
 Il devoit se lever, marcher, danser & rire,
 Et ces messieurs nommoient (quel horrible satire!)
 Ses cris de desespoir, des elans de gaité!
 Bref, il en vint à l'agonie.
 Alors, pour accomplir leur barbare dessein,
 Avoir l'air toutefois de prolonger sa vie,
 Ils offrent au malade un remède assassin.
 Après maintes clameurs, & de longues disputes,

N'ayant toutes pour but que d'en plutôt finir,
 Ne le menageant plus, ne pouvant plus rougir,
 Ils lui disent d'un ton à le faire frémir :

“ Décide toi *dans cinq minutes*.

- „ Prends ce dernier breuvage, ou bien tu vas mourir.
- „ Deux tiers de nous restent dans ta demeure,
- „ Pour conjurer le mal qui te détruit,
- „ Pour calmer ton courroux, t'enchaîner dans ton lit,
- „ Et régner sans rivaux jusqu'à ta dernière heure.

Notre mourant leur répondit :

- „ Ah messieurs ! Si j'osois exprimer ma pensée,
- „ Si j'osois profiter d'un instant de raison
- „ Qui paroît éclairer ma jeunesse épuisée,
- „ Je dirois : partez tous ; quittez tous ma maison :
- „ Imprudemment je réclamai votre aide,
- „ J'en ai reçu la mort au lieu de guérison.
- „ Vous m'offrez un dernier remède,
- „ C'est sans doute un dernier poison.
- „ O mes sept cent docteurs ! je pars pour l'autre
 monde
- „ Si je n'obtiens votre entier abandon.
- „ Sur un seul médecin mon peu d'espoir se fonde,
- „ Je n'en veux qu'un — mais qu'il soit bon !

Par Mr. M****. collonel de cavalerie au
 service de l'Empereur.

LA RENCONTRE EN ENFER.

Conte.

UN financier de haute classe,
 Après avoir long-tems fait du mal & du bruit,
 Franchit enfin le redoutable espace
 Qui sépare le jour de l'éternelle nuit.
 A son decès, Satan le happe,
 Sur son livre il étoit inscrit :
 En descendant sous l'inférieure trappe,

Le premier objet qui le frappe,
 Est un cocher dont il avoit fait cas.....
 Eh! c'est toi, mon pauvre Thomas!....
 Quoi! c'est vous, mon cher maître, ence tripôt du
 diable;
 Quel forfait avez-vous commis!
 Vous étiez si bon, si traitable....
 Hélas, c'est mon coquin de fils,
 Qui de mon malheur est la cause,
 Je vais en peu de mots te raconter la chose,
 Je l'aimois, j'en voulois faire un riche seigneur,
 Les plus pénibles sacrifices
 Je les faisois à son bonheur:
 Je réussis enfin à force d'injustices,
 Je volai, je pillai, m'en voila bien puni;
 Mais toi, mon pauvre ami,
 Dis-moi donc aussi ton affaire;
 Loyal & franc, je t'ai connu jadis,
 Pourquoi te trouve-tu dans ce lieu de misère?....
 Hélas! c'est pour avoir fait ce coquin de fils.
 Par M. D. V.

LE HANNETON ET LA CHENILLE.

Fable.

FLÉAU des bois, vil excrément des airs,
 Difoit au hanneton la rempante chenille,
 De ces bourgeons à peine ouverts,
 De cette fleur si tendre & si gentille,
 Oses tu bien fouiller les agrémens;
 Vas ravager encore les roses
 Dans ce bosquet nouvellement écloses,
 Car rien ne suffit aux gourmans.....
 Et pourquoi non, répondit l'autre,
 Suis-je ici pour te les garder!
 Tel fait souvent le bon apôtre
 Que son intérêt seul engage à nous gronder.
 Par M. D. V.

E N I G M E.

TANTOT au milieu de nos champs,
 D'un timide animal je suis la conductrice,
 Tantôt dans les appartemens,
 Sous des fardeaux divers il faut que je gémissé ;
 Tantôt dans la belle saison,
 Sur la verdoyante prairie,
 Le jeune & tendre Philémon,
 Peint l'ardeur de ses feux à mon ame attendie ;
 Tantôt entre mes bras à goûter le repos,
 J'invite ma belle maîtresse ;
 Et le sommeil, dans cette douce yvresse,
 Quelquefois sur ses yeux vient verser ses pavots.

C H A R A D E.

SI décemment vous suivez mon entier,
 Et si de mes trois pieds vous ôtez le premier,
 Vous ferez en tout point mon premier & dernier.

*Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la
 Charade, du N^o. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *cocher* ; celui du Logo-
 griphe est *Caroline*, où l'on trouve *roi*, *lion*,
loi, *lin*, *œil*, *ocre*, *cor*, *or*, *Nil*, *Loire*,
corne, *rien*, *aile*, *âne*, *corail*, *roc*, *aline*,
cône, *crin*, *noce* ; celui de la Charade est
Yverdon.

SUITE DE LA CHRONIQUE VAUDOISE , CONCERNANT MESSIRE OTHON DE GRANDSON.

EN voyant Grandson de retour dans son camp, le héros de la France se croit plus sûr de la victoire, & lui fait un accueil auquel le désespoir peut seul le rendre insensible. Mais l'image de Catherine expirante, suivra désormais en tous lieux cet infortuné ; & les étreintes affectueuses du connétable ne peuvent l'en distraire un instant.

Pour s'étourdir sur une douleur aussi profonde, Othon avoit besoin du bruit des armes : cette distraction ne lui manqua pas près de du Guesclin. Pendant cinq ans que ce grand homme vécut encore, Othon, qui trouva constamment la gloire sur ses traces, parût n'y chercher que la mort : sombre, taciturne, il évitoit jusqu'à ses amis les plus intimes ; & ce n'étoit qu'un jour de bataille qu'on le retrouvoit tel qu'il avoit été autrefois.

Mais qu'étoit devenu le farouche Gérard après le forfait qui l'avoit si cruellement vengé ? Hélas ! s'il avoit empoisonné la vie de son

rival, la sienne n'en étoit pas plus heureuse. & si l'objet de leurs fatales dissensions avoit cessé d'exister, cette mort n'avoit pû éteindre la haine réciproque qui les animoit.

Blessé dans la chaumière du garde-chasse, effrayé du coup qu'il vient de porter au hasard, s'abhorrant lui-même, & véritablement hors de sens, le seigneur d'Estavayer fuit ce lieu funeste.... Il arrive chez lui pâle, sanglant & l'œil égaré. La rigueur de la saison, les secousses du cheval, les remords, ont envenimé sa blessure; il est porté mourant dans son lit: mais doué de l'organisation la plus vigoureuse, il surmonte bientôt le danger. Le corps guérit; la raison seule demeure altérée à un certain point. L'embarras est d'informer le convalescent de la mort de son épouse, dont la nouvelle est parvenue à Moudon, pendant qu'on le croyoit lui-même en danger: ignorant l'impression qu'elle pourra faire sur lui, le taciturne Franconis, son écuyer, confident unique de ses secrets (1), laisse au chape-

(1) Ce Franconis, écuyer, confident, & sans doute complice de Gérard, l'avoit aidé à enlever Catherine de son château, le lendemain de la bataille de Fraubrunnen. C'étoit probablement l'un des deux masques du ravin de Cheires.

lain le soin de l'en instruire ; & celui-ci , qui l'envisage comme un devoir , ne se refuse point à cette tâche pénible. Après deux ans de séparation , le bon ecclésiastique, s'étonne de trouver cet époux aussi affecté de la perte qu'il lui annonce ; il admire la force du lien conjugal ; & bientôt *n'est bruit dans la ville , que du deuil que mène le seigneur d'Estavayer.*

Le premier soin de Gérard , en apprenant la mort de Catherine , fût de changer d'appartement , & de faire murer celui qu'elle avoit occupé : malgré cette précaution , sa demeure lui devint tellement insupportable , qu'il résolut d'habiter désormais le château d'Estavayer ; mais se retrouvant également partout , il revint à Moudon , peu de tems après. On l'y voyoit parcourir les rues d'un air agité , entrer successivement dans toutes les églises : pendant le jour , il ne pouvoit tenir en place ; la nuit son sommeil étoit troublé par des rêves épouvantables. Franconis , qui seul couchoit dans l'appartement de son maître , étoit souvent obligé d'appeler quelqu'un de ses gens pour l'aider à veiller sur lui , tant le délire où le plongeotent ces songes funestes étoit effrayant.

“ Ciel !... s'écrioit-il quelquefois , réveillé comme en sursaut , & se jettant hors de son

lit, il couroit se cacher entre leurs bras. Oh ! poursuivoit-il, dans les angoisses inexprimables de la terreur, par pitié ! délivrez-moi de cette femme voilée... vous voyez qu'elle me poursuit ,,,

Dans d'autres instans, le malheureux essayoit de prier, mais se relevant tout-à-coup. " Ombre sanglante ! tu rejets donc mes supplications ?... Oh ! comment... comment ces traits angeliques prennent-ils à mes yeux une expression si terrible (1) ,, ?

L'état de Gérard, agité de ces visions effroyables, ne fût, pendant trois ans, qu'un enfer anticipé : après ce terme, quelque affaire l'ayant conduit à Chambéry, une

(1) La chronique *vaudoise*, en peignant Gérard comme un de ces hommes passionnés jusqu'au délire, toujours entraînés par la fougue de leur caractère, & marchans sans cesse entre le crime & la passion, excuse, en quelque maniere, ses emportemens par l'aliénation de son esprit. Si l'on avoit des chroniques semblables sur toutes les maisons dont l'origine remonte aussi haut que la sienne, il en est peu sans doute, qui n'eut son Gérard, ou pis que cela; une serie d'individus parfaits, remontant aussi haut que possible dans l'antiquité, seroit un genre d'illustration aussi nouveau qu'admirable. Et pour ne pas aller plus loin

passion nouvelle vint s'emparer de cette ame ardente, & faire diversion à ses remords. Estavayer étant à la messe de *monseigneur de Savoie*, remarque auprès de la comtesse, deux jeunes beautés faites pour fixer tous les regards. L'une d'elles, est la comtesse de Gruyere, sœur cadette de Grandson; (a) l'autre, qui fait sur lui l'impression la plus vive, est la fille de messire Humbert d'Aleman (b),

que la famille de Grandson, distinguée par la piété & la valeur, entre toutes celles du pays de Vaud; l'évêque de Bâle, fondateur de la chartreuse *de la Lance*, après avoir attenté à la vie d'Albert, lui appartenant, elle n'a pas été exempte du malheur de voir son nom porté par un individu odieux. Il n'est pas de maison illustre, royale ou autre, qui n'offie quelque exemple de tels disparâtes. La seule commune, se sauve à cet égard dans l'obscurité; & si Gérard n'eut pas été grand seigneur, ses excès ne nous seroient pas connus.

(a) Marguerite de Grandson, sœur cadette d'Othon, epousa le comte de Gruyère,

(b) Jeanne, fille de Humbert d'Aleman, maison illustre du Bu ey, qui s'honore d'avoir donné naissance à Saint-Louis d'Aleman, cardinal, archevêque d'Arles. Elle existe encore; & le dernier archevêque d'Arles, massacré aux Carmes à Paris, le 3 septembre 1792, étoit de cette maison,

que ce seigneur, *au lit de la mort*, a recommandée à son souverain. Belle, aimable, mais sans fortune, on se souyoit qu'elle étoit destinée à prendre le voile à Fraubrunnen, & que s'étant tout-à-coup dégoûtée du cloître, Grandson l'avoit ramenée à Chambéry, après la mort funeste de Catherine.

L'impétueux Gérard aime donc pour la seconde fois; mais il ne connoît de l'amour que son excès; & la fille de messire Humbert, faite pour inspirer le sentiment le plus tendre, ne voit pas sans frémir à ses pieds le meurtrier de la belle Catherine. Cependant, le comte & la comtesse s'intéressant au succès de sa recherche, elle devient une véritable persécution. La demoiselle d'Aleman, que l'intérêt de Grandson oblige à taire la tragique aventure de la forêt de Belp, ne peut alléguer aucun motif plausible de ses refus. Accusera-t-elle, sans preuves, le seigneur d'Estavayer, d'avoir assassiné son épouse? Et comment prouver le crime sans impliquer dans l'accusation celui qui en

& doit l'illustrer autant que le cardinal. La terre d'Aubonne venoit de cette maison, & sans doute le village d'Alamand en tire son nom,

fût l'unique témoin , l'infortuné rival de Gérard ? Une circonstance imprévue vient tirer de cet embarras l'aimable parente d'Othon.

Du Guesclin , poursuivant ses conquêtes , venoit de mettre le siege devant Château-Neuf (1), lorsqu'une maladie aiguë l'enleva tout-à-coup à la France. Ne voulant pas que la mort même eut le pouvoir de séparer ce héros du monarque dont il avoit raffermi la couronne , Charles ordonna que son cercueil fût déposé dans la sépulture des rois , & le fit placer au pied de la tombe qui l'attendoit. Cette tombe , hélas ! ne devoit pas tarder à s'ouvrir ; & la France eut en six semaines deux pertes irréparables à pleurer. Grandson ayant accompagné jusqu'à Saint - Denis le convoi du connétable , se trouva dans Paris pour assister aux funérailles du roi , & chargé de porter à Chambéry la nouvelle de sa mort , il y arriva au moment où sa belle cousine étoit le plus embarrassée des poursuites de Gérard. Aussitôt qu'il se fût acquitté

(1) Le fameux Bertrand du Guesclin , mourut de maladie en asségeant Château-Neuf de Randon, en Languedoc, le 3 juillet 1380, six semaines avant Charles V, & fut enseveli à Saint-Denis, au pied de la tombe de ce monarque.

de la commission, il s'occupa d'elle : après cinq ans, il sentoit le besoin de revoir la seule personne qu'il pouvoit entretenir de sa douleur. La demoiselle d'Aleman avoit connu Catherine à Franbrunnen, elle fût témoin de l'enlèvement fatal.... Et dans l'instant affreux où la tombe se referma pour jamais, le désespoir d'un infortuné la trouva sensible. Ah ! c'est l'ubique amie qui reste à Grandson : & la volupté du malheur, celle d'exciter la pitié d'une ame tendre, l'attend auprès d'elle.... Le chevalier vole chez la demoiselle d'Aleman. On se rappelle, peut-être, que lorsque cette fille charmante le vit pour la première fois à Fraubrunnen, ce ne fut pas d'un œil tout-à-fait indifférent : elle s'oublia pour le plaindre, aussitôt qu'elle le vit malheureux, mais elle n'en fût que plus disposée à l'aimer. Sa présence devoit ranimer un sentiment que l'absence n'avoit pu détruire ; elle le revit avec transport. Othon n'avoit plus alors le charme de la jeunesse ; & l'empreinte de la douleur, l'avoit plus changé que celle du tems ; mais jamais figure ne présenta si parfaitement l'*idéal* d'un héros. La tristesse douce de ses regards, le son de sa voix, l'expression de sa physionomie, tout sembloit dire qu'il étoit malheureux autant que sensible ; tout en lui étoit fait pour

intéresser. Peu d'hommes enfin, pouvoient se flatter de balancer à vingt ans, l'impression que Grandson faisoit involontairement à quarante : il inspiroit à la fois, la pitié & l'admiration. Réclamant près de lui les droits du sang, la demoiselle d'Aleman ose l'occuper d'elle-même ; & goûtant enfin le plaisir de l'intéresser, elle lui confie l'embarras où la réduit la recherche du seigneur d'Estavayer. A ce nom odieux, Othon pâlit, son œil s'enflamme d'un feu sombre ; il offre à sa parente de la délivrer de cet homme atroce : il veut l'appeller au champ de l'honneur.

“ He ! quoi, lui répond la demoiselle d'Aleman, faut-il rappeler à Grandson que ses ressentimens sont enchaînés à jamais, & que, pour provoquer Gérard, il faut oublier Catherine „ ?

Et cependant, puis-je vous abandonner à ce monstre ? Tout ce qui m'est cher, doit-il être sa victime ? — “ Le cloître m'offre un asile contre lui „.

--- Le cloître ? mais vous l'abhorrez. ---

“ J'abhorre Gérard cent fois plus : & lorsqu'on est, ainsi que moi, vouée au malheur, choisir son supplice est encore une sorte de consolation „.

Après avoir rêvé quelques instans, Othon prend la main de sa belle cousine, & lui dit,

avec l'air de l'embarras : " Ne seroit il pas un troisième parti moins cruel , ?

La fille charmante rougit, détourna les yeux, & ne demanda point quel étoit ce parti; mais sa contenance déceloit une agitation si vive, que le chevalier ne pût se défendre de quelque trouble : toutefois, l'ayant bientôt surmonté : " Oui, poursuivit-il, en me permettant de vous adopter, vous éviteriez Gérard & le cloître , ,

-- M'adopter, vous? me rendre un père? ...

— " N'importe le nom. Sous celui d'époux, ma cousine, vous auriez en moi un frère, un ami.... A ce titre, j'aurois le droit de réparer envers vous l'injustice de la fortune; & bientôt libre de faire un choix, la veuve de Grandson.... , ,

Que vous êtes cruel.... & généreux !.... interrompit la demoiselle d'Aleman, en versant un torrent de larmes, mais j'accepte, avec reconnoissance, ce que vous m'offrez : & le titre qui pourra me rapprocher de vous, fera toujours pour moi le plus cher.

A cette réponse, le chevalier pressant de ses lèvres la main de sa jeune amie, la remercie de lui confier le soin de sa destinée : puis, l'ayant quitté pour s'occuper des préparatifs de leur union, il passa chez la comtesse de Gruyere, sa sœur, dans l'intention

de lui communiquer son mariage le même jour, en demandant au *Comte rouge* (1), la main de la fille de messire Humbert. Othon promit de lui assurer sa baronnie d'Aubonne en toute propriété, proposition qui surpassoit tellement toutes les offres que pouvoit faire le seigneur d'Estavayer, que le prince l'accepta du premier mot. En conséquence, on expédia bientôt les dispenses nécessaires, & le baron de Grandson reçut la demoiselle d'Aleman de la main du comte Amédée, qui voulût lui servir de père en cette occasion. On présume aisément quels furent les emportemens de Gérard, en apprenant ce mariage, & combien la haine qu'il portoit à Grandson s'en accrût: de ce moment, il ne garda plus de mesure avec lui; son aversion devint un véritable délire.

Othon eut désiré pouvoir conduire madame de Grandson à Aubonne, pour l'installer dans cette terre, où elle comptoit fixer

(1) Amé ou Amédée VII, dit le *Comte rouge*; étoit fils d'Amé VI, dit le *Comte verd*, l'un des plus grands princes de son tems. Ces surnoms de rouge & de verd, offrent quelque chose de plaisant; Amé VI fut surnommé le *Comte verd*, pour avoir paru dans un tournois avec une armure de cette couleur.

sa demeure ; mais le sacre du jeune roi , auquel il avoit résolu d'assister , étant fixé à peu de jours de là (), il chargea le châtelain de Grandson de la présenter à ses vassaux ; & la veille de son départ pour la France , il lui demande quelques instans d'entretien. C'est la première fois , depuis son mariage , que la jeune beauté se voit tête-à-tête avec cet époux qui lui est si cher ; elle se sent trop émue pour parler : lui-même cherche quelques instans ce qu'il vient lui dire ; mais déterminé à ne point partir sans s'être expliqué , il prend sa main d'une manière si affectueuse qu'il parvient à la rassurer. Le son de sa voix , l'expression de son regard , tout en lui peint la bienveillance , tout invite sa timide compagne à l'écouter.

« Ma chère enfant , tout malheureux que soit Grandson , il a des yeux.... & si le passé pouvoit jamais s'effacer de là.. (Othon pressoit la main de la baronne sur son cœur) n'en doutez pas , ma belle amie , ce miracle vous eut été réservé. Mais ce cœur ne pouvoit aimer qu'une fois. Voyez , poursuit-il ,

(1) Charles VI fut sacré à Rheims le 4 novembre 1380, Grandson partit de Chambéry a la fin d'octobre.

en tirant à demi de son sein , le voile ensanglanté de Catherine , voyez , & jugez si celui qui tient à pareil souvenir peut aimer encore ? Si le prestige de votre beauté , si tous les prestiges qui vous environnent pouvoient l'emporter un instant... Je le sens , mon amie , associée à mon malheur , vous seriez bientôt la victime de mes remords. Ma victime ! ai-je dit ! ah ! Dieu , moi qui ne voulois que vous voir heureuse. Laissez-moi plutôt vous redouter & vous fuir. Je me prive à regret des consolations que j'attendois de vous ; mais je le dois , mais il le faut : j'aurai du moins préparé votre bonheur ; je vous laisse indépendante. Cependant , n'oubliez jamais , ma belle cousine , que , libre en effet , vous ne l'êtes pas aux yeux du monde ; & que , bien que le nœud qui nous lie soit illusoire , il n'en doit pas moins être respecté. Si pourtant , votre cœur se donnoit jamais , votre choix seroit digne de vous , sans doute ; & l'ami à qui vous avez confié votre destinée , vous supplie de l'en informer ».

Ah ! répondit madame de Grandson , avec le ton du dépit & de la douleur , vous , qui savez si bien qu'on ne peut aimer qu'une fois , de quel choix osez-vous parler à votre épouse ? Puisqu'il le faut , elle respecte ce

premier amour qui a fait votre destinée, mais gardez-vous de blesser le sentiment qui fera la sienne. Il m'est enfin permis de vous l'avouer, Grandson, je vous aime.... Je saurai vous aimer sans espérance, mais je ne puis aimer que vous seul.

“ Adieu ! ma sensible, ma chère amie.... Adieu ! vous quitter en ce moment, c'est bien vous dire que je sens tout le prix d'un tel aveu. Combien j'eusse été heureux par votre tendresse, si.... mais le rêve du bonheur est fini pour moi : hélas, m'en présenter l'image, n'est-ce pas ajouter à mon infortune ? Jouissez au moins de mes sacrifices, soyez heureuse ; & s'il le faut, oubliez pour l'être jusqu'à votre ami „.

Le cruel ! s'écria la baronne, aussitôt que Grandson eut disparu à ses yeux, il me fuit parce que je l'aime.... Ah ! que n'ai-je mieux dissimulé avec lui ! les hommes veulent être trompés.

Le lendemain de cette conversation, Othon prit la route de Rheims ; & madame de Grandson partit pour Aubonne avec la comtesse de Gruyere. Ce séjour lui eut offert mille attraits, si son ame eut été plus satisfaite, & si elle n'eût eu à s'y défendre des hostilités du fougueux Gérard. Il tenta infructueusement tous les moyens de s'emparer

de sa personne ; elle fut les déjouer : une fois seulement ayant manqué de se trouver prise au piège , ce fut pour elle un motif de renoncer à la promenade : une sécurité imprudente avoit donné lieu à cet accident. Le château d'Aubonne , bâti dans un de ces sites dont la nature est partout avare , domine un paysage enchanteur , dont les Alpes font le lointain ; leurs formes altières , en réveillant les idées les plus sublimes , relèvent le charme des campagnes verdoyantes qui bordent les rivages du Léman ; & l'univers n'offre peut-être nul aspect comparable dans le genre des contrastes (1). Ce luxe des beautés , dont la plupart échappent au premier coup-d'œil ; ces grands effets d'ombre & de lumière , variés sans cesse , ne furent d'abord qu'imparfaitement saisis par madame de Grandson : il faut une sorte de calme pour en jouir. Mais une forêt plaît dans tous les

(1) Le fameux Tavernier , après avoir parcouru le monde entier , fut si frappé de cette situation & des aspects ravissans dont l'on jouit en ce lieu , qu'il voulut y passer sa vie : il acheta la baronnie d'Aubonne . & fit bâtir le château tel qu'il est encore , dans l'endroit même ou l'ancien donjon avoit existé.

instans de la vie ; elle favorise également les méditations du sage , & le trouble d'une ame livrée aux passions : celle d'Alamand , charma la baronne dès le premier jour. Sans être vaste , elle est imposante ; solitaire , sans avoir rien de sauvage ; ses chênes superbes , en font un séjour dignes des druides ; les ondes transparentes de l'Arve-Marie (1) , y roulent sous des dômes de verdure ; & cette forêt délicieuse est à cinq cent pas d'Aubonne. La comtesse de Gruyere & la baronne de Grandson , y dirigent toutes leurs promenades ; & là faisoient les deux nobles dames , leur profit de l'été de la Saint-Martin (2) , sans penser à mal : or , advint qu'un beau jour , messire Gérard se saisit de leurs personnes ; à quelle intention ? Dieu le fait : mais le petit page de la com-

(1) L'Arve-Marie est le plus charmant des ruisseaux ; il serpente dans la forêt d'Alamand , & fait un de ses plus grands charmes : monsieur de Sellon , seigneur d'Alamand , a fort embelli ce local enchanteur ; mais le véritable goût fait respecter la nature , & l'œil ne peut discerner ici , l'ouvrage de l'art , du sien.

(2) Ce qu'on appelle , au pays de Vaud , l'été de la Saint-Martin , ainsi qu'en France , c'est les beaux jours du commencement de novembre.

tesse, voyant sa maîtresse enlevée, se prit à pleurer & se lamenter en telle sorte, que les gens du lieu s'étant rassemblés, coururent de tous côtés après leur dame; & force fut aux ravisseurs, pour avoir la vie sauve, de lâcher leur proie. Depuis ce jour là, l'effroi ayant gâté les promenades de la forêt, la baronne, forcée à se renfermer chez elle, apprit à sentir tout le prix de son *Belveder*: une santé foible, le chagrin où l'absence de Grandson l'avoit plongée, le départ de la comtesse de Gruyere, tout enfin, lui faisant une loi de la retraite, elle évita dans la suite les pièges du seigneur d'Estavayer. Mais obligée à repousser les fréquentes insultes de cet ennemi implacable, elle se trouva bientôt en guerre ouverte avec lui.

Deux ans s'étoient déjà écoulés depuis le départ du sire de Grandson, lorsque la rébellion des Gantois contre le comte Louis de Frandres, prit tout-à-coup une tournure assez sérieuse pour obliger le duc de Bourgogne, gendre de ce prince, à lui fournir les plus prompts secours. Philippe s'étant mis à la tête d'une formidable armée, destinée à châtier les rebelles, le jeune roi voulut faire ses premières armes dans cette campagne; & toute la cour se fit un devoir de le suivre en Flandres. *Messire Othon ne fût des derniers à s'y disposer;*

Et besoin n'eut la duchesse de Bourgogne, de le rappeler du beau tournois de Dijon, Et comme quoi, il étoit chevalier de Marguerite: toutes fois, point n'y manqua la noble dame; Et lui, de soupirer, en songeant à sa douce amie, qui, plus n'étoit de ce monde, mais qui, pour l'amour de lui, onc ne s'étoit départie de la chaîne d'or, Et voirement l'avoit encoré à cette heure, au col, suivant sa dernière volonté (1). Cette campagne fut terminée d'une manière aussi heureuse que brillante, par la célèbre bataille de Rosebecq (2), où Philippe d'Artevelle, chef des insurgens, fut entièrement défait: Grandson y témoigna si bien son zèle pour la cause de Marguerite, que le duc de Bourgogne, étant de retour à Paris, se print à dire à la duchesse sa femme, par devant le roi & toute la cour: " Or, fus, ma mie, vous vela à cette heure, dame de Gand, dont apres Dieu, pouvez rendre graces au roi monseigneur, ains qu'à nos amis. Votre chevalier a fait des fiennes à Rosebecq, tellement que, si fimes tous deux à la malheure, nos premieres armes à Poitiers, avons pris ensemble

(1) On se rappelle de la chaîne d'or qu'Othon offrit à Catherine, & qu'elle promit de porter pour l'amour de lui.

(2) La bataille de Rosebecq se donna le 27 sep-

notre revanche sur les Gantois. Partant, après avoir guerroyé en freres-d'armes, quasi depuis le maillot à la barbe grise, l'un de nous, ne doit faulser compaignie à l'autre : Et d'ami si chier, Et fidele serviteur, ne me départirai certes qu'à la mort ».

Othon qui n'étoit plus sensible à la gloire, l'étoit toujours à l'amitié; celle dont l'honneur Philippe avoit conservé son premier empire : mais le seul véritable intérêt qui l'attachât encore à la vie, c'est celui que lui inspiroit la baronne de Grandson. La savoir heureuse, étoit pour lui un besoin; le désir de la revoir, de finir ses jours auprès d'elle, l'occupoit sans cesse. Le souvenir de l'objet qu'il avoit aimé n'existoit plus que dans son cœur & celui de madame de Grandson : c'étoit à elle seule qu'il pouvoit parler de Catherine... Mais étoit-il sûr de ne point la blesser par cet entretien ? En se rappelant combien elle lui avoit paru sensible, Othon croyoit devoir différer son retour, & se contentoit de lui envoyer Mielwil : ce fidèle écuyer la trouva implorant le ciel pour son maître, lors qu'il lui porta la nouvelle de la bataille de Rosbecq.

Cependant, deux ans s'étant encore écoulés depuis la guerre de Flandres, dans l'absence de l'objet aimé, la santé de madame

de Grandson s'altéra fenfiblement; les rofes de fon teint fe fanèrent; l'embonpoint fit, par degré, place à la maigreur: mais cet état ne l'empêchoit point de repouffer les démarches hoftiles de Gérard, dont le tems n'avoit pû affoiblir la haine. Il étoit retombé dans les accès fréquens du fombre délire où l'avoit plongé la mort de Catherine, & Franconis ne pouvant entièrement fouftraire au public la connoiffance de cet état humiliant, fe borroit à lui en laiffer ignorer la caufe. Les infultes que le feigneur d'Estavayer fe permettoit à l'égard de tout ce qui tenoit de près ou de loin à Othon, portoient un tel caractère de rage, que la dame de Grandson avoit moins de regrets à l'abfence *du bon Chevalier*, dont elles euſſent aifément pouſſé la patience à bout: mais en perdant tout eſpoir de fon retour, elle perdoit tout intérêt à la vie.

Le mariage du roi avec la princeſſe de Bavière (1), occaſionna dès réjouiffances, auxquelles Othon affiſta fans y prendre part: les plaifirs bruyans réveillent toujours la mélancolie, & les fêtes ne font point faites

(1) Ifabelle de Baviere épouſa Charles VI l'an 1384: les fêtes qu'on donna pour ce mariage, furent auſſi brillantes que recherchées, & dans le goût du ſiècle.

pour les malheureux. Mais une négociation importante vint ranimer, à cette époque, toutes les facultés de Grandson. Le duc de Bourgogne, père de quatre princesses, en destinoit une à l'héritier de Savoie, encore au berceau : Othon fut chargé de négocier cette alliance, & la cour de Chambéry en reçut la proposition avec joie. Non-seulement *le Comte rouge* accueillit le chevalier comme l'envoyé d'un grand prince, il le fêta encore comme un héros, dans lequel il se faisoit gloire de reconnoître son sang. Entre ceux qui s'empressèrent, à l'exemple du souverain, à rendre le séjour de Chambéry agréable au noble *Vaudois*, on distingua surtout le prince de la Morée (1) : mais ses soins étant plutôt un hommage rendu à la faveur de Philippe, qu'au mérite personnel d'Othon, le chevalier demeura toujours si respectueusement à sa place, qu'il obligea

(1) Amé de Savoie-Piémont, prince de la Morée ; il descendoit de Thomas de Savoie, comte de Flandres, troisième fils de Thomas premier du nom, comte de Savoie. Exclue de la succession par une branche cadette, celle-ci ne l'avoit pas souffert sans chagrin ; & le prince de la Morée, consumé d'ambition, passoit pour être peu scrupuleux sur les moyens de recouvrer ce qu'il avoit perdu

ce dangereux courtisan à se souvenir de la sienne. Malgré cette réserve, faite pour repousser l'intimité, les ennemis de Grandson rappellèrent les égards que lui avoit témoigné le prince de la Morée, dans une circonstance où la moindre relation avec ce prince pouvoit compromettre un homme de bien ; ôter toute prise à la malveillance *n'est chose possible*.

Après avoir rempli l'objet de sa mission ; Grandson attendoit, pour aller en rendre compte, le serour de Mielwil qu'il avoit renvoyé au château d'Aubonne : le bon écuyer arriva, mais si triste qu'on voyoit aisément qu'il rapportoit *nouvelles facheuses* : en effet, il avoit laissé la dame de Grandson à l'extrémité. Othon, pour qui cette perte semble

à cet égard : il fut fortement soupçonné, & presque convaincu, d'avoir attenté aux jours du *Comte rouge* ; on prit, pour garantir le jeune Amedée, des précautions qui indiquoient les craintes qu'il inspiroit. Il mourut en 1402, ne laissant que deux filles. Ses égards pour Grandson étoient un fruit de sa politique, il cherchoit à se faire un appui auprès du duc de Bourgogne, qui gouvernoit alors la France, vu la jeunesse du roi, son neveu ; mais il finit par être l'ennemi implacable du chevalier.

être le dernier coup , demande au comte la permission d'emmener le médecin Granville (1) à Aubonne , & vole au secours de son épouse avec tout l'empressement de l'amitié. Mais c'est en vain qu'on épuise les efforts de l'art ; la présence tardive de l'objet aimé n'a pas plus de pouvoir que la médecine ; & l'heure fatale est arrivée. Cependant, en voyant son noble ami s'attendrir sur elle , en l'entendant répéter douloureusement qu'il perd , en la perdant , l'unique bien qui lui reste au monde , la dame de Grandson éprouve une consolation bien douce. Si l'amour eut formé les liens de ces deux époux , leurs regrets n'eussent été ni plus véritables ni plus tendres ; le dernier soupir de l'amie d'Othon , s'exhala sans effort auprès de lui , & le songe de la vie finit doucement pour elle. Grandson avoit épuisé depuis longtems la coupe amère du desespoir : les regrets que lui coûta l'intéressant objet qu'il venoit de perdre , furent ceux qu'on donne au dernier beau jour d'automne ; il soupira... Mais l'amant de Catherine ne pleuroit plus.

La dame de Grandson , en laissant à son époux la terre d'Aubonne , qu'elle tenoit

1) Granville étoit médecin du Comte rouge.

de sa générosité , lui substituoit la comtesse de Gruyere, dans le cas où il ne laisseroit point d'enfans mâles : elle lui recommandoit encore tous ceux qui l'avoient servie & s'étoient attachés à sa personne. On peut croire que les intentions de la testatrice furent religieusement remplies , par *si noble & vrai chevalier qu'étoit messire Othon de Grandson* (1).

De retour à Paris, Othon s'attacha plus que jamais à son maître : de tous les objets de ses affections , Philippe & le sire de Coucy étoient les seuls qu'il n'eût point perdus. Tout de feu , lorsqu'il s'agissoit de servir le duc de Bourgogne , il retomboit dans la mélancolie habituelle aussitôt qu'il cessoit de lui être utile : mais ce prince , qui connoissoit bien le mérite d'un tel serviteur , l'employoit souvent. L'accident qui troubla l'esprit du monarque , ayant fait déclarer régens du royaume les ducs de Berry & de Bourgogne , ce dernier , dépositaire unique du pouvoir absolu , par la nullité de son frère ,

(1) C'est en vertu de cette disposition de Jeanne d'Aleman, dame de Grandson, que la baronnie d'Aubonne fût réclamée après la mort d'Othon, par Rodolphe V, du nom, comte de Gruyere, fils de Marguerite de Grandson, & neveu du chevalier,

sentit plus que jamais l'importance d'avoir un agent aussi fidèle que le chevalier *Vaudois*. Ce fut (1) à cette époque fatale que la jalousie du duc d'Orléans, frère du roi, éclata contre Philippe, avec lequel il auroit voulu partager l'administration du royaume : c'est de là que date la querelle désastreuse des maisons d'Orléans & de Bourgogne. Plusieurs années s'écoulèrent dans de perpétuelles dissensions entre ces deux branches de la famille royale ; & l'infortuné Charles, passant sans cesse des accès de sa démence à quelques intervalles de raison, les obligeoit souvent à changer de plan de conduite. Philippe, qui pour établir sa famille, vouloit profiter de l'influence passagère du pouvoir qui lui étoit confié, avoit constamment les yeux ouverts sur ce grand intérêt, & n'apprit pas sans inquiétude que la santé du *Comte rouge* s'altéroit de jour en jour. Il étoit urgent de presser les fiançailles du jeune Amé & de la princesse Marie, *son accordée* : dans cette vue Othon partit en toute hâte, pour accélérer

(1) Charles VI marchoit contre le duc de Bretagne, qui avoit donné retraite à Pierre de Craon, lorsqu'il eût une vision qui lui troubla le jugement ; les ducs de Berry & de Bourgogne, ses oncles, furent déclarés administrateurs du royaume.

cette importante cérémonie. Le chevalier retrouva la cour de Savoie dans les dispositions où il l'avoit laissée six ans auparavant ; & les fiançailles des jeunes époux furent célébrées avec pompe ; mais bien que prévenu sur l'état de santé du comte , il ne put se défendre d'en être frappé. Depuis six mois un *marasme* complet avoit tellement exténué ce prince , qu'il en étoit méconnoissable ; cependant il se faisoit assez d'illusion sur son mal , pour n'y voir qu'un dérangement accidentel , qui ne résisteroit pas longtems aux remèdes. Le savant Granville , son médecin , en jugeoit bien différemment ; & les soupçons les plus sinistres résultoient des observations journalières qu'il faisoit sur la nature de la maladie ; mais il ne s'en ouvrit qu'au seul Grandson , qu'il pria de lui garder le secret sur une confiance aussi délicate.

Le prince mourant étoit tourmenté d'une inquiétude qui lui faisoit un besoin continuel du déplacement : on étoit alors à la fin d'octobre , il proposa une partie de chasse à Othon ; & ses équipages furent commandés pour le devancer à Ripaille , avec ordre de prévenir le prieur qu'il comptoit , *Dieu aidant , aller faire la Saint-Martin chez lui avec quelques-uns de ses amis , & chasser le sanglier en la forêt de l'Orme.*

A cet ordre, chacun se regarda ; on ne concevoit pas comment le comte auroit la force de se tenir à cheval : mais personne n'ayant hasardé cette objection , ce prince , suivi de quelques seigneurs qu'il nomma pour l'accompagner , partit dès le lendemain pour Ripaille , à demi couché dans une litière. On présume aisément que la faculté devoit être d'une semblable partie de chasse ; aussi Granville & Lupini (1) eurent ils ordre de suivre la cour, Après s'être reposé quelques jours au prieuré , de la fatigue de ce voyage, tout étant disposé pour la chasse, & la matinée du premier novembre s'annonçant à souhait, le comte se fit amener un cheval qu'il monta plus lestement qu'on ne pouvoit s'y attendre. A ses côtés, étoient les barons de Grandson & de Coffonai, les seigneurs d'Aprémont, d'Arvilars, de Groslée & son écuyer, Henry de la Fléchères, suivoient de très-près. Depuis une heure, le prince paroissoit prendre plaisir à la chasse, lorsqu'un énorme sanglier, *relance de son fort,*

(1) Granville, comme on l'a vu à l'occasion de la maladie de la baronne de Grandson, étoit le premier médecin du *Comte rouge* ; Lupini étoit un second médecin, ou peut-être un chirurgien du même prince.

dans une autre partie de la forêt, vint hale-
tant de fureur & de détresse, se jeter sur sa
route, poursuivi des chiens, qui faisoient
un vacarme épouvantable. Effrayé par ce
terrible animal, le cheval du comte se cabra,
l'emporta dans un taillis, & s'étant renversé
sur lui, le froissa si rudement qu'il fût trans-
porté expirant à Ripaille, où il mourut le
même jour (1).

Cet événement, qui plongea dans le deuil
la cour de Savoie, n'avança probablement
la mort du prince que de peu de jours; mais
il réveilla tous les soupçons qu'avoit occa-
sionné *le marasme*; & l'on se permit enfin de
parler. C'étoit la foiblesse du comte, qui ne
lui ayant pas permis de retenir son cheval,
étoit la véritable cause de l'accident, & cette
foiblesse inconcevable dans la fleur de l'âge,

(1) Le *Comte rouge* mourut le premier novembre
1391, d'une chute de cheval, étant en la forêt
de l'Orme, au-dessus de Thonon, âgé de trente
ans. Voyez sur cette chasse fatale ce qui causa
l'accident, & les seigneurs & gens de la maison
du comte, qui l'accompagnaient, ce que dit Gui-
chenon. Il est exactement d'accord avec la chro-
nique valdoise. Il nomma, avant de mourir,
Bonne de Bourbon, sa mere, régente de ses états,
& tutrice du jeune Amedee son fils, alors âgé de
huit ans.

à quelle cause pouvoit-on l'attribuer? Heureusement pour le prince de la Morée, il étoit alors en Piémont; car la rumeur publique fut telle, que sa vie eût été en danger si le peuple Savoyard eut pu suivre son premier mouvement. La cour ne pût se dispenser d'ordonner l'arrestation de Granville & de Lupini; mais ce dernier seul fut arrêté, & Granville ayant obtenu une retraite sur les terres de Grandson, qui l'estimoit fort, se justifia de loin. Convaincus que ce médecin n'avoit eu d'autre tort que celui d'avoir combattu sans succès l'effet du poison, les juges le déchargèrent entièrement de l'accusation qui avoit causé sa fuite. Moins heureux, Lupini fut condamné à la roue, sur quelques indices équivoques; mais ayant été justifié par Granville lui-même, *en son lit de mort*, sa mémoire fut depuis réhabilitée par ses propres juges.

Pour donner retraite à Granville, Othon n'avoit consulté qu'une généreuse pitié, & la conviction qu'il avoit de son innocence. Mais en rapprochant l'empressement que le prince de la Morée avoit autrefois témoigné pour le chevalier, de l'asile accordé par celui-ci au médecin, on crut y voir une intention manifeste d'obliger ce prince. Offensée de ce procédé, la régente ayant mis

Grandson dans le cas de se justifier auprès d'elle, il partit mécontent, pour la première fois de sa vie, d'une cour où son enfance avoit été élevée.

Le seigneur d'Estavayer arriva précisément à Chambéry comme Grandson venoit d'en partir. L'azile que Granville avoit obtenu *du bon chevalier*, n'avoit été désapprouvé par quelques personnes, que comme un manque d'égard pour le préjugé public; mais Gérard fait donner à cette circonstance des couleurs plus noires: il la métamorphose en crime de haute trahison au premier chef. Le motif frivole qu'il suppose à l'attentat détestable dont il ose accuser Grandson, est une difficulté qu'il vient d'avoir avec le conseil *du Comte rouge*: & dans cette hypothèse invraisemblable, Granville n'est plus l'agent scélérat d'un prince ambitieux, c'est le complice de Grandson lui-même. De telles déclamations, qui ne paroissent qu'absurdes à la cour de Chambéry, trouvent la ville plus crédule; & bientôt le pays de Vaud en retentit

“ Ce n'est pas d'aujourd'hui, s'écrioit le meurtrier de Catherine, que Grandson suit la route des factieux. Il m'en souvient; à peine sorti de l'enfance, on le soupçonna d'avoir eu quelque part au naufrage de son frère.

Après cette perfidie odieuse, le dernier crime qu'on lui impute est-il incroyable? Othon ne seroit pas le premier régicide qu'eût produit sa race: le détestable évêque de Bâle, ce prélat impie, qui dirigea sur le sein d'Albert les poignards des conjurés de Konigsfeld, étoit le parrain, le propre oncle, le digne modèle d'Othon (1).

Il est donc vrai que l'esprit humain eût de tout tems une pente aussi déplorable qu'invincible à l'absurdité! Un ennemi reconnu, un insensé, débite la plus invraisemblable des calomnies, contre un héros la gloire de son pays; & cette calomnie trouve créance au milieu de ses compatriotes, tandis qu'elle est repoussée ailleurs avec toute l'horreur du mépris. Grandson eut cru s'avilir en la réfutant: mais le roi, qui jouissoit alors de l'usage de sa raison; mais les ducs de Berry & de Bourgogne, ne négligèrent rien de ce qui pouvoit mettre la vérité dans son jour. Six commissaires, choisis parmi les plus gens de bien, & les premiers seigneurs du royaume, furent envoyés de leur part, pour appro-

(1) Othon de Grandson, évêque de Bâle, fonda la chartreuse de *la Lance*, en expiation de ce régicide, auquel il avoit eu quelque part.

fondir sur les lieux, ce mystère d'iniquité (1), Loin de gagner à ces recherches, le prince de la Morée resta plus que jamais entâché dans l'opinion : Granville, au contraire, acquitté une seconde fois, par l'examen que

(1) Les députés du roi, furent l'évêque de Noyon & le sire de Coucy : ceux du duc de Berry, beau-père du *Comte rouge*, Ponchon de Langeac, baillif des montagnes d'Auvergne, & Pierre du Giac : & ceux du duc de Bourgogne, l'évêque de Châlons & le sire de la Trémouille. Trois étoient ecclésiastiques, comme l'on voit ; à favoir, deux évêques, & l'un, dignitaire de l'ordre de Malthe : les trois autres étoient des chevaliers distingués par leurs noms, leur rang, & célèbres par leur mérite personnel. L'examen qu'ils firent fût tellement favorable à Granville, qu'ils confirmèrent la sentence des juges à son égard ; & le duc de Bourbon l'ayant pris à son service, il fut justifié & par les tribunaux, & par l'opinion : car quel prince voudroit choisir pour son médecin un homme suspect d'empoisonnement ? Ainsi, Grandson n'ayant été inculpé par Gérard lui-même, que pour avoir donné retraite à ce Granville, reconnu pour innocent à la face de l'univers, il ne pouvoit exister aucun nuage capable d'obscurcir son innocence. Cependant Gerard debitoit toujours ses calomnies avec véhémence, mais personne ne les écoutoit.

ces seigneurs firent de la procédure, passa au service du duc de Bourbon, recommandé par la régente de Savoye, elle-même. Mais malgré une justification aussi éclatante, le chagrin avoit tellement navré le cœur de cet honnête homme, qu'il en mourût peu de temps après, protestant de son innocence, & justifiant la mémoire de son confrère Lupini. Parvenu à sa dernière heure, Grandville ayant fait appeler Othon, crut devoir lui révéler certaines circonstances, dont il le pria d'informer la régente de Savoye; & cette princesse n'en fut pas plutôt instruite, qu'elle congédia plusieurs officiers de la maison du jeune comte. Une telle réforme, impérieusement prescrite, sans doute par quelque grand intérêt, valut à Grandson bien des ennemis, & particulièrement le prince de la Morée, qui ne pouvant lui pardonner les confidences du médecin agonisant, se lia de ce moment avec le seigneur d'Estavayer de la manière la plus intime.

Cependant l'inculpation absurde de Gérard, tomba d'elle-même. Jamais Grandson ne reçut des marques plus flatteuses de l'estime publique, ni de la faveur des princes, que depuis ces fabuleuses déclamations : le rôle brillant qu'il joua pendant la guerre d'Ecosse, acheva

de confondre ou de mortifier ses ennemis ; & le roi Richard surtout, parut prendre à tâche de l'en venger (1). Ce troisième voyage de Grandson en Angleterre, entrepris pour les intérêts de Philippe, devoit tourner à la gloire du noble *Vaudois* ; il faut en développer le motif.

La sagesse de Charles & les exploits de Du Guesclin, s'étant réunis pour obscurcir la fin du règne brillant d'Edouard ; son successeur, affoibli par des pertes considérables, se vit réduit à faire une trêve avec la France. Le duc de Bourgogne qui ne perdoit aucune occasion de se concilier l'amitié des princes étrangers, voulant avoir un homme à lui auprès du monarque anglois, n'hésita pas un instant sur le choix ; & sous prétexte de revoir d'anciens amis, & de rendre ses hommages au jeune roi, Othon s'embarqua pour l'Angleterre. Richard qui reçut avec distinction un chevalier que le fameux *prince Noir*, son père, avoit honoré d'une estime particulière, ayant accepté ses services, lui dû le succès des deux premières campagnes con,

(1) Le duc de Bourgogne ayant envoyé Grandson à Richard, ce monarque l'employa utilement pour ses intérêts dans la guerre d'Ecosse, & le combla d'honneur.

tre l'Ecoffe, & ne parloit de lui qu'avec l'admiration qu'on doit aux héros. Mais pendant qu'Othon remportant des victoires sur les bords du Tay, faisoit triompher Richard des belliqueux descendans des Pictes, les hostilités continuoient au pays de-Vaud, entre ses partisans & ceux de Gérard. Ces derniers portoient un petit *râteau brodé*, sur l'épaule droite, en mémoire de l'enlèvement de Catherine, dont l'escorte se réfugia parmi les fâneurs de la plaine qui s'étend d'Avenche à Payerné. Les partisans de Grandson, de leur côté, portoient en souvenir de la dispersion de cette escorte, qui s'enfuit en laissant tomber *bouquets & rubans de noccs*, des aiguillettes de rubans à leurs fouliers. C'est ainsi qu'une querelle particulière dégénéra en guerre civile, & troubla la paix du pays de Vaud. Les deux partis en venoient souvent aux mains; & chaque rencontre donnoit lieu à une bataille plus ou moins sanglante: Gérard surtout en recherchoit l'occasion, avec une ardeur qui décéloit l'excès de la haine.

De retour sur le continent, après avoir passé deux ans en Angleterre, où Richard l'avoit comblé d'honneurs, Grandson fut chargé de conduire la princesse Marie (1) au

(1) Marie de Bourgogne, elle avoit alors dix

jeune comte de Savoie, son époux. La régente & madame de Savoie (2), reçurent en cette occasion *le bon chevalier* avec une recherche & des distinctions tellement flatteuses, que cet accueil dût effacer toutes les traces de mécontentement qui pouvoient être restées au fond de son cœur. Ce fût lui qui eut l'honneur de représenter le duc de Bourgogne à la cérémonie du mariage; & la jeune comtesse pleura si amèrement lorsqu'il prit congé d'elle, qu'on eut dit que ce départ la laissoit isolée dans la cour où elle venoit régner.

Othon qui n'avoit vu la dame de Montenach sa fille, de plusieurs années, voulût lui donner quelques jours avant de repartir pour la France; dans ce dessein il prit sa route par Pontarlier. Le plaisir d'embrasser la chatelaine de Grandson, fut troublé par le récit que lui fit Montenach des insultes continuelles du

ans, & le comte Amédée VIII son époux n'en avoit pas d'avantage. C'est le même qui apres avoir fait ériger la Savoie en duché, abdiqua la couronne, & fut depuis pape sous le nom de Felix V.

(2) Madame de Savoye étoit Bonne de Berry, veuve du *Comte Rouge*, & mere du jeune Amédée: e le épousa depuis en secondes noces, Bernard, comte d'Armagnac, connétable de France.

seigneur d'Estavayer, avec lequel il vivoit en guerre ouverte depuis long temps. Le *bon chevalier*, indigné de l'audace de son ennemi, donna l'ordre le plus positif à Montenach de le repousser en toute occasion, comme aussi de soutenir *l'honneur de sa bannière*; & s'il ne se fit pas raison lui-même de tant d'outrages, on sent que ce fût un dernier sacrifice fait à la mémoire de Catherine.

L.

Notice biographique de Mr. Bailly, ex-Maire de Paris, article extrait de la Gazette Universelle de Jena.

IL est bien étonnant que le morceau que nous extrayons ici d'une feuille allemande, soit le premier travail biographique dont M. Bailly ait été l'objet: célèbre par le rôle qu'il a joué pendant les deux premières années de la révolution, & plus célèbre encore, & à plus juste titre, par ses travaux littéraires, il paroîtroit naturel que ses concitoyens, hommes de lettres, se fussent empressés à faire connoître la vie de cet homme intéressant. L'auteur anonyme de cet article, daté de Paris, & adresse aux rédacteurs de la Gazette

littéraire universelle de Jena, dit qu'il l'a composé en partie sur les renseignemens que lui a fourni M. de la Lande, bien capable du moins d'apprécier les travaux astronomiques de son illustre confrère.

Jean Silvain Bailly, naquit à Paris, le 15 Septembre 1736 ; son grand-père & son père s'étoient distingués dans l'art de la peinture, & celui-ci destinoit son fils à cultiver le même art ; mais son penchant pour la littérature, fortifié encore par sa liaison avec M. de la Caille, le détourna de cette carrière, pour le conduire dans celle des sciences & particulièrement à celle de l'astronomie.

Ce fut en 1762 qu'il présenta à l'académie des sciences, les premiers fruits de ses études astronomiques. Cet essai avoit pour objet la theorie des mouvemens de la lune, & les observations faites par le jeune astronome, sous les yeux de M. de la Caille, son maître dans cette science, avoient toute l'exaëtitude qu'exigeoit les progrès que l'astronomie faisoit à cette époque.

M. de la Caille donna les plus grands éloges à ce travail de son disciple, dans le sixième volume de ses Ephémérides ; & l'année suivante 1793, M. Bailly fut reçu en Janvier, au nombre des membres de l'académie des sciences. Il publia la même année les Observations

faites par M. de la Caille, dans les années 1760 & 1761, sur 150 étoiles du zodiaque, entre lesquelles il s'en trouve au moins 132 desquelles aucun autre astronome n'a fait mention; & quoique *Mayer* ait porté ses observations sur la plus grande partie des autres étoiles, l'on fait à présent que la position que leur a assigné M. de la Caille, est plus exacte, & mieux calculée que celle qu'avoit déterminée d'autres astronomes. La prodigieuse application avec laquelle M. de la Caille fit ce dernier travail, accéléra vraisemblablement sa mort; & il est probable que sans le secours de M. Bailly, ce catalogue très-intéressant pour les astronomes, n'auroit jamais vu le jour.

L'académie des sciences, reconnoissant depuis long-temps l'utilité & l'importance des recherches à faire sur la théorie des satellites de Jupiter, proposa l'année suivante un prix pour cet objet, dont M. Bailly s'occupoit déjà depuis quelques années; & quoique le prix fut adjugé à M. de la Grange, le mémoire de M. Bailly fut reçu avec les plus grands éloges, & jugé digne de l'accécit. Il publia la même année son essai sur la théorie des satellites de Jupiter, avec une table de leurs mouvemens, déduits du principe de la

gritition universelle, ouvrage qui contient les calculs les plus profonds & les plus justes, sur les novemens & les inégalités de ces satellites; cet essai fut suivi d'un traité qu'il publia en 1771, sur l'inégalité des lumières des satellites de Jupiter, ouvrage très-important pour l'astronomie.

M. Bailly se délassoit de ses recherches savantes par divers autres ouvrages littéraires qui, tous ont du mérite; l'éloge de Charles V, celui de Moliere, celui de Corneille, obtinrent l'accécit des prix proposés par l'académie françoise, & par celle de Rouen; & ses succès ne se bornant pas dans sa patrie, l'éloge de Leibnitz fut couronné du prix par l'académie royale des sciences de Berlin.

Les vœux d'un grand nombre d'académiciens & de M. de Buffon entr'autres, appelloient M. Bailly à la place vacante en 1771, de secrétaire de l'académie des sciences; mais selon notre auteur, l'influence de d'Alembert & la naissance de Condorcet, lui obtinrent la préférence sur M. Bailly: plus heureux en 84, il fut reçu de l'académie françoise à la place de M. de Tressan; & dans l'année 85 celle des inscriptions & belles lettres l'admit au nombre de ses membres ordinaires.

Depuis la mort de Fontenelle, aucun sa-

vant françois n'avoit eu l'honneur d'être membre des trois grandes académies; mais si l'on établissoit un parallèle entre les connoissances de ces deux hommes célèbres, il seroit à l'avantage de M. Bailly.

Ce fut en 1771 qu'il publia le premier volume de son histoire de l'astronomie. Nous ne comprenons pas que le biographe, en rendant à ce premier volume, connu sous le titre d'astronomie ancienne, la justice & les éloges qui lui sont dûs, n'ait point parlé des autres volumes si connus & si dignes de l'être, non-seulement du côté de la science, au jugement des savans, mais par l'élégance du style & l'agrément de la composition; avantage si rare dans cette sorte de production.

Les lettres sur l'origine des sciences, sur l'Atlantide de Platon & sur l'ancienne histoire de l'Asie, qui parurent en 1777 & 1779, doivent le jour aux objections faites par Voltaire sur divers passages de l'histoire de l'astronomie. Voltaire n'avoit pas la même opinion que M. Bailly des Bramines, auxquels nous devons maintes connoissances; il les croyoit les inventeurs des sciences & de la philosophie, tandis que M. Bailly ne les regardoit que comme les dépositaires d'un trésor appartenant à un peuple infiniment

plus ancien, duquel ils l'avoient reçu par tradition : l'érudition, le goût, avec laquelle il établit son hypothèse, (& nous ajoutons) le charme du style & des idées qu'il répand dans cet ouvrage, lui méritèrent le succès prodigieux qu'il a eu, & qui le mettent au rang d'une de ses meilleures productions : les opinions de M. Bailly sur l'ancienne Asie, favorisoient trop le système de M. de Buffon sur le refroidissement insensible de la terre, pour ne pas contribuer à la bonne intelligence qui régna pendant long-tems entre ces deux savans : elle cessa depuis, lorsque le comte de Buffon joignit sa voix à celles d'autres académiciens en faveur du célèbre abbé Mauri, peu partisan de M. Bailly.

Lors du règne du magnétisme & du bruit qu'il occasionnoit, M. Bailly fut un des commissaires nommés par l'académie des sciences, & dans le rapport qu'il fit sur cet objet qui l'occupa long-tems, suivant la marche de son caractère, il fut sévère, mais fidele à la vérité, comme doit l'être un homme qui desire d'éclairer ses concitoyens.

L'année 1786, le ci-devant ministre de Breteuil, présenta à l'examen de l'académie, le plan proposé par *Poyet*, pour la construction d'un nouvel Hôtel-Dieu à Paris; l'académie nomma une commission, dont Bailly

fut un des principaux membres : il fit la proposition de substituer à un hôpital collossal, dont l'étendue immense ne pouvoit qu'entraîner une foule d'imperfections, quatre autres hôpitaux, & son rapport sur cet objet, imprimé en 240 pages, contient une quantité de projets qu'on pourroit en tout pays employer utilement.

Lorsqu'en 1789, l'assemblée d'élection du Tiers, s'assembla à Paris pour nommer du milieu d'elle des députés aux Etats-Généraux, Bailly fut secrétaire de cette assemblée : bientôt après il fut élu député, & le 3 Juin de la même année il remplaça M. Daillé dans la fonction de Doyen, ou président de la chambre du Tiers ; & il présida l'assemblée ; lorsque les communes se constituèrent en assemblée nationale. Ce fut lui qui la conduisit au jeu de paume, & ce fut sous sa présidence que la noblesse & le clergé se réunirent au tiers. Il resta président jusqu'au 2 Juillet, que l'évêque de Vienne fut nommé à cette place au refus du duc d'Orléans.

Peu de jours après la prise de la bastille ; la bourgeoisie de Paris le proclama maire, d'un accord unanime, & ce fut lui qui, à la maison de ville, présenta la cocarde nationale au roi & à la reine, lorsque peu de jours après ils vinrent à Paris.

Ce n'est pas ici le lieu, dit notre biographe, de juger M Bailly sur sa carrière politique ; ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il a toujours conservé son caractère ferme, modéré, philosophique : on trouve, il est vrai, d'autres opinions sur son compte, parmi la foule d'écrivains qui sont les Don-Quichotte de la révolution : quelqu'uns prétendent qu'il étoit décidé royaliste. D'autres au contraire lui attribuent le mépris répandu sur le roi constitutionnel ; mais la révolution est trop neuve, les têtes de tout partis trop échauffées, pour pouvoir porter un jugement certain. La situation de M. Bailly dans ce tems-là étoit très-critique, & il est à parier cent contre un, que la meilleure tête dans la même position, ne se feroit pas maintenue aussi long-tems. Il est hors de doute qu'il voulut le bien de sa patrie, qu'il y a contribué, ses ennemis même n'en disconviennent pas. Quiconque connoit la situation où Paris étoit alors, juge très-différemment de l'insurrection du champ de Mars en 1792, que ne le font ceux qui la provoquèrent ; c'est-à-dire, la faction d'Orléans, réunie à une partie des Jacobins, & Bailly s'y comporta comme devoit le faire tout homme sensé se trouvant à sa place, & quoique sa conduite dans cette occasion fut le prétexte qui l'a conduit à la

guillotine deux ans après, cela ne prouve point qu'elle fut blâmable, puisque sous Robespierre & sa horde, l'innocence la plus reconnue étoit un titre de mort. On a blâmé le maire d'avoir arboré alors le drapeau rouge, sans considérer que c'étoit ensuite d'un décret publié peu de jours auparavant, par la puissance législative.

M. Bailly remplit pendant un an la place de maire; il l'eut conservée plus long-tems, si elle n'eût été briguée par Pethion, alors soutenu d'un puissant parti. On pourroit cependant avancer que M. Bailly résigna volontairement son emploi; car, son inclination pour le repos, pour la paix, & sa foible santé l'avoit porté à témoigner plus d'une fois le vœu de quitter avec honneur cette place dangereuse & pénible, & le parti de Pethion n'eût pas besoin de moyens bien recherchés pour l'engager à la céder à Pethion : depuis cet instant il passa son temps à parcourir plusieurs provinces de France, jusqu'à l'année 1793. Pendant son absence, il fut en butte aux persécutions de la faction d'Orléans, qui s'acharnoît à chercher des motifs d'accusations contre lui, mais toujours sans preuves.

Quelques difficiles que fussent alors les moyens de sortir de France, ses amis lui en procurèrent plus d'une fois, toujours en vain;

car lors que pour lui faire sentir la nécessité de s'éloigner, on lui faisoit entendre qu'on l'appelleroit à rendre compte de sa conduite au champ de Mars, il en appeloit à la constitution républicaine, qui rejette expressément la réaction de la loi. Son plus grand crime aux yeux de ses bourreaux fut son mérite personnel, & la considération que lui portoit la partie la mieux pensante du peuple.

Vivant dans la retraite, sans faire aucun mystère de sa demeure, M. Bailly n'opposa aucune précaution au dessein conçu par le parti dominant alors, de s'emparer de sa personne; un seul gendarme suffit pour l'arrêter, & pour le conduire à la Conciergerie, où il resta depuis le mois d'Octobre jusqu'au 11 Novembre, jour auquel il fut jugé & condamné à mort par le tribunal révolutionnaire; ses bourreaux trouvèrent le moyen de prolonger son supplice; on attachâ un drapeau rouge derrière le tombereau qui le conduisoit à la place d'exécution, on prit un grand détour pour y arriver; de cette place on le mena au champ de Mars, lorsqu'après deux heures & demi de chemin on y fut arrivé, les Jacobins toujours présidens à ces sortes d'exécution, trouvèrent que la guillotine étoit trop près de l'autel de la fraternité, où le sang de leurs frères avoit coulé; ils

décidèrent donc qu'il falloit transporter la guillotine dans une place plus éloignée, opération qui dura plus de deux heures, pendant lesquelles M. Bailly, les mains liées derrière le dos, mais aussi patient que calme, supporta sans murmure, le tems froid & pluvieux qu'il faisoit ce jour-là. Un inspecteur du tombeau remarquant que pénétré de froid, d'humidité, & couvert de boue, M. Bailly frissonnoit : trembles-tu, Bailly, lui dit-il ? oui mon ami, répondit l'ex-maire, mais c'est de froid.

Parmi les papiers de cet homme célèbre, il se trouve un manuscrit rempli d'observations importantes, qu'il a écrites au commencement de la révolution, mais il est à regretter qu'elles ne s'étendent pas plus loin qu'en Octobre 1789. Plusieurs personnes avec lesquelles il étoit intimément lié, y paroissent sous un tout autre jour, que celui sous lequel on les connoit jusqu'à présent ; l'on espère que ce manuscrit s'imprimera bientôt.

*Continuation de la notice de l'ouvrage intitulé :
Réponse aux principales questions qui peu-
vent être faites sur les Etats-Unis ; par un Ci-
toyen adoptif de la Pensylvanie. 2 vol. grand in-8.*

A Lausanne , de l'Imprimerie d'Henri Vincent : se
vend chez Luquiens, Libraire 1795.

SIL est intéressant & curieux de suivre les
ci-devant Colonies angloises dans les Etats
qu'elles ont formé en Amérique, il l'est sans
doute d'avoir une idée des peuples sur le
territoire desquels elles se sont établies : c'est
de cet objet que s'occupe le citoyen de Phi-
ladelphie dans son dix-neuvième chapitre ;
le premier du second volume dont nous allons
rendre compte à nos lecteurs.

A la louange des usurpateurs du nord de
l'Amérique, il ne paroît pas que la disparu-
tion de ses anciennes peuplades puisse s'at-
tribuer aux armes des colons, mais plutôt à
des maladies telles que la peste ; ce que pa-
roîtroit prouver la grande quantité d'osse-
mens non ensevelis qu'on trouva lors qu'on
s'avança pour la première fois sur les côtes.

Les tribus les plus célèbres, connues actuel-
lement & avec lesquelles les François, les
Anglois

Anglois & les Américains se font souvent trouvés en guerre, font celles que l'on comprend sous le nom collectif de *Mohawks* ou des six nations, bien plus souvent amies des Anglois que des François : lors de la rupture entre les Colonies & la Métropole, ces Indiens ou Aborigènes, également recherchés des deux partis, qui regardoient leur alliance comme importante à leurs succès, préférèrent de s'attacher aux Anglois. Ce n'est que depuis 1782 que presque toutes les nations Aborigènes ont fait des traités de paix, d'alliance & de commerce avec le Congrès : s'il en est encore quelque'une avec lesquelles la guerre se soit renouvelée, l'auteur croit qu'avant la fin de cette année 1795, les Américains en extirperont la cause par d'autres voies que par celle des armes.

Pour donner à ses lecteurs une idée juste des mœurs, des coutumes, des usages religieux, civils, politiques & militaires des Aborigènes, le Citoyen de Philadelphie leur présente les observations du célèbre docteur Franklin, sur ces peuples; d'où il résulte que la comparaison entre les peuples appelés civilisés & les Aborigènes; est à l'avantage de ces derniers, parce que chez les nations civilisées, la philosophie n'est qu'en théorie, & qu'elle est en pratique chez les Indiens;

& malheur à eux, ajouté sagement l'auteur, lorsque le mot de philosophie se fera entendre dans leurs assemblées, il n'y aura plus alors parmi eux, ni vraie philosophie, ni vraie vertu.

La question importante sur la liberté des nègres, objet du chapitre suivant, n'est point dans les États-Unis comme en Europe, une simple question de droit; elle y regarde le gouvernement lui-même : tous les écrivains américains avouent ce principe : on a proposé plusieurs moyens d'émancipation; l'auteur les détaille; mais en dernière analyse, ces ouvrages prouvent qu'il n'y a que des remèdes lents pour arriver à la destruction de la servitude. Entre les États-Unis, la Georgie & les deux Carolines sont les seuls qui paroissent se refuser à ces moyens, les douze autres marchent plus ou moins promptement à cette réforme.

Nous ne pouvons tout analyser, il faut lire l'ouvrage même; les chapitres 22 & 23 traitent de la banque générale & des banques particulières des États-Unis, du commerce, de ses rapports intérieurs & extérieurs, des causes du tableau imposant qu'il présente déjà, des objets manufacturés, des divers états dans lesquels il y a déjà des manufactures & de leur espèce. Tous ces objets du

plus grand intérêt & développés par des faits plus que par des raisonnemens, prouvent que tant que les banques des Etats-Unis conserveront la forme actuelle, elles seront des sources vivifiantes de crédit.

Que le commerce y fait les progrès les plus rapides; & qu'enfin, il est à souhaiter pour les Etats-Unis, que le gouvernement en encourageant toutes les manufactures de première nécessité, empêche qu'il ne s'en établisse de celles de luxe, toujours dangereuses pour les mœurs, la tranquillité & la prospérité générale.

Le chapitre 29 inspirera un intérêt général; on ne peut le lire sans partager l'enthousiasme qu'éprouve l'ame sensible du Citoyen de Philadelphie, en promenant son imagination sur un sujet qui doit bientôt éviter à l'humanité des souffrances, à la raison des combats, à l'esprit des sophismes, & arracher une arme à la cupidité. Il s'agit de l'arbre à sucre, désigné sous le nom d'érable à sucre, qui croît en grande quantité dans les parties occidentales de tous les Etats du milieu de l'union de l'Amérique. Pour donner une connoissance exacte de cet arbre, l'auteur traduit une lettre écrite par le docteur Rush, à M. Jefferson, insérée dans le troisième volume des Transactions américaines, & qui ne laisse rien à désirer sur la nature de cette

production, les lieux où elle se trouve, l'âge auquel son suc est saturé de sucre. On y voit qu'on ne fait aucun tort à cet arbre en le perçant plusieurs fois, la quantité de liqueur qu'il donne dans une saison, celle dans laquelle on en tire le suc, la manière dont se fait cette opération, les précautions à prendre pour préserver la liqueur des corps hétérogènes, les effets que produit la culture sur cet arbre bienfaisant. Lorsqu'il ne donne plus de sucre, il fournit une sorte de melasse, ensuite une liqueur avec laquelle on fait du vinaigre; enfin, une liqueur propre à faire de la bière. Il y a trois méthodes de réduire la liqueur de l'éclair à l'état de sucre; la gelée, l'évaporation spontanée, le feu. Ces procédés des trois manières sont clairement décrits; les ingrédients pour purifier le sucre, très-simples, il ne faut pas plus de science que pour faire du savon, du cidre, de la bière, du *sauer-kraut* (compote aux choux), or il n'y a pas de maison de fermier dans les États-Unis où l'on ne manufacture quelqu'un ou tous ces objets; les chaudières & les autres ustensiles de la cuisine d'un fermier, serviront pour la plupart à faire le sucre, & le tems requis pour ce travail (si toutefois travail est le nom qui convient), est dans une saison où il est impossible de s'occuper

à aucune partie de l'agriculture ; sa femme, ses enfans, au-dessus de dix ans, peuvent l'aider dans cette occupation, où le plus foible d'entr'eux peut donner autant de bénéfice qu'un homme loué à cet effet. Depuis bien des années, des centaines de familles particulières de l'état de Newyork & de la Pensylvanie, se preparent tout le sucre nécessaire à leur consommation annuelle : on parle de plusieurs familles qui en font 100 & 200 livres ; on cite un homme seul, qui en a vendu 600 livres faites de ses propres mains dans une saison. Nous renvoyons à l'ouvrage même nos lecteurs, & avec le regret de ne pouvoir nous étendre davantage sur cet article ; nous voudrions qu'il fut possible de transplanter cet arbre utile, dans ceux de nos climats dont la température s'accorderoit le mieux avec celle qu'il leur faut.

On trouve des choses aussi neuves qu'intéressantes dans les chapitres 30, 31, 32, sur le règne minéral & animal, & sur les antiquités & curiosités naturelles de l'Amérique ; & en lisant les onze derniers chapitres, on apprend à connoître sous tous leurs rapports géographiques & politiques, les Etats de *Newyork*, *Newjersey*, de *Pensylvanie*, du *Dela ware*, de *Maryland*, de *Virginie*, de *Kentuck*,

de la *Caroline* du nord, de celle du sud & enfin du territoire de l'ouest.

La question de la véritable existence des Quakers en Pensylvanie, nous paroît discutée dans le chapitre qui a cet Etat pour objet, avec l'impartialité de la raison, telle qu'elle devrait toujours se montrer chez tous les écrivains.

Chassés de partout, & punis avec une excessive sévérité, les Quakers n'ont eu véritablement d'existence que lorsqu'ils sont arrivés sur les bords de la *Delaware* avec *Guillaume Penn*; là tranquilles, & pour ainsi dire rois, ils ont vécu pendant cinquante ans dans l'exercice de leur morale, la plus pure qu'une secte ait jamais enseignée, mais qu'on a tort d'appeler la morale des Quakers, puisque c'est l'observation exacte de celle de l'Évangile, qui, dans la religion catholique romaine, comme dans toutes les sectes protestantes qui diffèrent pour les dogmes, fait les bons citoyens, les bons pères, les bons maris, les bons amis.

Comme dans toutes les corporations, les vieux Quakers ont toujours été les plus fideles observateurs des réglemens, mais la jeunesse s'est éloignée de plus en plus de la première pureté des mœurs & des coutumes, de sorte qu'aujourd'hui la secte des Quakers n'est au-

tre chose en Pensylvanie, qu'une société qui sent qu'elle conservera une certaine existence morale, tant qu'elle gardera un costume qui la distingue par sa simplicité, mais sous lequel il n'y a ni plus d'honnêtes gens, ni plus de frippons que dans tout le reste de la société.

On dit à tort que les Quakers n'ont pas de luxe. Ce vice subtil s'est accommodé avec leur costume; ils portent des draps d'une couleur modeste, mais des plus beaux possible : ils ont sur le linge un raffinement oriental : les femmes ont aussi leur coquetterie plus coûteuse peut-être, que la liberté de tout porter, car elles dépensent énormément d'argent dans les choses qui leurs sont permises.

Les Quakers ont eu, & ont encore des admirateurs, des apologistes, des détracteurs, qui tous ont eu, & ont raison; mais ce n'est pas parce qu'ils ont les Quakers pour objet, c'est parce que, depuis que le monde existe, toute société a pu donner matière à l'apologie, à l'admiration & à la détraction. Le tort que l'on a avec eux, c'est de leur donner aujourd'hui trop d'importance; se font des hommes comme les autres, mais habillés différemment, sujets à tous les vices & à toutes les vertus réelles ou apparentes des

corporations ; bons citoyens , mais inutiles à leur patrie dans une guerre , lors même qu'elle est défensive : ils chérissent sincèrement la liberté ; un Quaker la donna à ses nègres , tous les Quakers la donnèrent aux leurs. Le commerce leur est permis par leur religion , mais ils ont les défauts que le commerce introduit : on leur reproche d'avoir été les premiers lors de la baisse du papier continental , à demander quatre cent pour cent. Selon l'auteur il faut laisser les Quakers à leur propre place , confondus avec les autres sectes : ils sont bons citoyens , mais tous les membres de la secte ne sont ni des citoyens rares , ni des citoyens distingués. Si l'on peut leur envier quelque chose , c'est l'avantage qu'ils ont retirés du refus d'affirmer par serment dans les causes civiles ; ils affirment par oui & par non , & dans les causes criminelles ils ne sont point appelés , & sont exempts par-là de la tâche pénible de concourir à la mort ou à la punition de leurs semblables.

C'est dans la Virginie qu'a été fixé ; par un arrêté du Congrès , le siège permanent du gouvernement , le local est choisi sur le bord du Potomak ; à la distance de près de 300 milles de la mer , elle porte le nom de Washington ; elle est tracée d'après les bons principes ; on y bâtit beaucoup ; elle

n'est pas encore habitée, & c'est déjà une grande cité. Sans doute, dit l'auteur, créer une ville immense & y porter la population aussi facilement qu'on change une décoration de théâtre, c'est un signe de puissance & de prospérité; mais le Congrès, pour n'avoir pas consulté l'expérience générale, expose par son arrêté, les Etats-Unis à tous les inconvéniens désastreux des grandes villes, opposant aux motifs qui ont induits le gouvernement à faire une loi de permanence, les motifs qui devroient faire révoquer cette loi, l'auteur établit les fins principales auxquelles le gouvernement des Etats-Unis : s'il ne fait attention qu'à lui-même, dit-il, il restera au centre; mais s'il parcourt avec un œil éclairé le champ moral & physique qu'il est obligé d'exploiter, il se soumettra à des changemens périodiques de séjour.

Rendre le peuple formidable au dehors; en favorisant sa reunion dans les villes, jusqu'au degré requis par la politique.

Empêcher la population des villes de se multiplier jusqu'au degré qui corrompt les mœurs.

Distribuer avec égalité sur tous les points de l'empire, tous les moyens de prospérité.

Empêcher qu'une partie du peuple puisse faire la loi aux autres parties.

Telles sont les quatre fins principales auxquelles doit tendre le gouvernement des Etats-Unis, s'il veut se conserver dans la voie de la grandeur, & profiter de tous les avantages naturels du pays auquel il est appliqué.

Nous invitons nos lecteurs à lire dans l'ouvrage même, cette théorie lumineuse des villes que les bornes d'une analyse ne nous permettent que d'indiquer : nous terminerons l'extrait de cette production, par le portrait intéressant que nous trace de Washington, le Citoyen de Philadelphie.

C'est sur le Potomak, presqu'au centre de l'Etat, qu'est la retraite du Cincinnatus de l'Amérique : on sent, en approchant de ce lieu, cette impatience d'imagination qui s'efforce de triompher de la lenteur des chevaux, en donnant au corps une agitation qui semble précipiter l'arrivée. Mais on parvient au *Mount Vernon* & Washington n'y est plus : on trouve dans sa propriété les traces de l'agriculteur éclairé, qui a tout essayé, parce que la fortune a secondé ses goûts, tout y porte l'empreinte des principes d'un homme qui cherchoit le bonheur dans la solitude, & qui ne vouloit voir que des heureux auprès de lui : mais les limites dans lesquelles il avoit renfermé ses vertus & ses talens ont été renversées ; la destinée de Washington est d'avoir

jusqu'à la mort, le monde entier pour témoin de ses actions.

Né pour régner sans être roi, sur un trône qu'il ne doit point à des ayeux, & sur lesquels il n'a succédé à personne, la nature se plût en le formant, à lui donner cette taille élevée, ce maintien noble, cette physionomie douce & tranquille qui inspirent le respect & l'amour ; elle a doué sa figure de tous les traits qui en imposent irrésistiblement & qui caractérisent les rois, lorsque l'homme en puise l'image dans son imagination. Les souverains du monde eux-mêmes assemblés en Congrès, seroient entraînés & nommeroient pour leur président ce Washington, dont le droit d'être parmi eux, auroit peut-être besoin d'être renouvelé avant la fin de leur séance.

A N N O N C E.

D'une Entomologie helvétique, avec figures, & descriptions détaillées, ou nouveau catalogue des insectes de la Suisse, proposé par souscription & par cahiers.

LE nombre des découvertes faites sur les insectes de la Suisse, depuis que feu M. Fuesli les a fait connoître en 1771, a tellement

augmenté, qu'un nouveau catalogue est devenu le vœu général de tous les entomologues. Celui que nous annonçons ici présente aux amateurs une méthode de ranger les insectes, qui donnent plus de développement au système de Linné, & augmente ses divisions trop peu nombreuses, par une détermination plus stricte de la forme des antennes, de celle de leurs articles, &c.

Pour faciliter l'intelligence & l'application de cette nouvelle méthode, les auteurs de ce catalogue fourniront dans le premier cahier, les exemples nécessaires à toutes les divisions & sous-divisions de la classe des Coleopteres, qu'ils se proposent de livrer de suite; ainsi dans les suivans ils n'auront plus qu'à indiquer à chacun de ces insectes le rang qu'il doit occuper.

Ils aiment à croire qu'on pourra le faire soi même sans peine, parce qu'ils représenteront toujours grossis au microscope, à côté de l'insecte, les caractères qui le distinguent, établissent sa division & fixent son genre; chose qui n'a été exécutée dans aucune publication connue. Chaque cahier contiendra la description & la figure enluminée de 30 à 36 insectes, suivant leurs grosseurs, représentés en six planches, grand in-8., imprimées sur de très-beau papier anglois. Le texte

du premier renfermera une introduction, dans laquelle l'auteur développera son système & les règles nécessaires à suivre dans la pratique. La langue françoise étant le plus généralement comprise en Europe, le texte sera en françois, excepté les caractères des insectes qui seront en latin.

C'est les encouragemens & les sollicitations du célèbre Fabricius, l'oracle de l'entomologie, qui ont accéléré la détermination des auteurs de ce catalogue à le donner au public; leur modestie ne leur permet pas de croire cet ouvrage parfait, mais aidé de cet homme célèbre & d'autres savans, ils espèrent porter leur petit édifice à son comble.

C'est par souscription que se publiera cet ouvrage; chaque cahier coûtera trois florins de Zurich, pris à Vinterthour, chez l'auteur; l'envoi dans les pays étrangers, étant plus ou moins cher, suivant les distances & la quantité d'exemplaires, ne peut être fixé à un calcul précis. Il est donc aux frais des souscripteurs, mais on ne négligera rien pour que ces frais soient aussi modiques que possible.

Le prix de trois florins n'est que pour les souscripteurs auxquels on fournira les meilleures épreuves; ceux qui ne souscriront pas passeront par les libraires & par leur prix.

Si d'ici au mois d'Avril prochain, il se trouve un nombre suffisant de souscripteurs, on commencera la livraison des cahiers. C'est M. Schellenberg, peintre & graveur renommé, qui s'occupe des planches de ce catalogue, & celle que nous avons sous les yeux ne peut que faire desirer aux amateurs de l'histoire naturelle la publication de cet utile ouvrage.

Statistique élémentaire, ou *Essai sur l'état géographique, physique & politique de la Suisse; ouvrage consacré à l'instruction de la jeunesse; par F. J. Durand, ministre du St. Evang., professeur ordinaire de l'académie de Lausanne, Membre de la société E. des mœurs de Bavière & de celles de Hesse, Hambourg, &c.*

Tome I & second, chez Durand, Ravelin & compagnie, libraires, à Lausanne 1795.

LA langue françoise a-t-elle réellement gagné ou perdu par la multitude de mots & de phrases que la révolution y a introduit? Cette question seroit digne sans doute des recherches, non-seulement du grammairien, mais encore du vrai savant & de l'homme de goût : en attendant qu'on s'en occupe, il nous paroît qu'en fait de science, on ne peut

que gagner en naturalisant un nom, lorsque celle qu'il désigne n'en avoit pas encore ; & tel est celui de *statistique* qui exprime la science ou connoissance des états en général. Il y a long-tems que les savans d'Allemagne la cultivent avec succès ; mais l'auteur de cet essai n'a trouvé dans la langue françoise aucun ouvrage qui lui parut répondre à l'idée qu'il s'est formée de la statistique, ni qui embrassa tout son ensemble, consistant, selon M. le prof. D., en quatre branches.

1°. La connoissance des mesures exactes de l'étendue d'un état désignée sous le nom de statistique mathématique.

2°. Son étendue ne détermine pas sa puissance, il faut donc calculer ensuite sa position respective, examiner si ses provinces sont isolées ou réunies, près ou loin de la mer, &c. ; les objets importans, par leur influence sur la constitution politique, sur sa force, sa foiblesse, ses ressources & ses rapports avec ses voisins, sont rangés par l'auteur sous le titre de Statistique topographique.

3°. La constitution physique d'un état, considérée par des auteurs célèbres, anciens & modernes, comme causes influantes sur le génie, le caractère, les loix des nations est encore de la plus grande importance ; ainsi en étudiant la statistique d'un pays, il faut

avoir égard à l'air qu'on y respire, à sa température, à ses montagnes, à ses plaines, à la nature du sol qu'on y cultive, aux eaux qui l'arrosent, & à ses productions dans les trois règnes de la nature : tous ces divers articles composent la statistique physique.

4°. Enfin il est indispensable d'ajouter à ces notions, celles de la forme & de l'esprit du gouvernement civil, ecclésiastique, militaire d'un état, d'indiquer les sources de sa prospérité, d'entrer dans les détails de ses revenus & de ses dépenses, ce qui forme la statistique politique. Tel est le plan sur lequel sont esquissés ces élémens : on y retrouve le talent connu de leur savant auteur pour l'instruction de la jeunesse; précision, clarté, agrément dans le style, sagacité dans l'esprit & dans la méthode; tout se réunit dans cet ouvrage pour le rendre non-seulement utile à ceux auxquels il est destiné, mais même intéressant à toutes les classes de lecteurs qui y trouveront avec facilité les objets qu'ils desireroient connoître, ou retracer à leur mémoire par le soin qu'a pris l'auteur, de placer sous des articles distincts les objets épars dans une multitude d'autres ouvrages.

Avec cette modestie qui est toujours la compagne du vrai savoir, M. le professeur Durand avertit ses lecteurs, qu'il est bien éloigné

éloigné de se flatter d'avoir évité toutes les erreurs, mais qu'il n'a du moins rien négligé pour n'en pas commettre d'essentielles; qu'il a, dans ce but, consulté des personnes instruites, lû & relû les meilleurs ouvrages sur la Suisse qu'il a pu se procurer & qu'il les a comparés, compilés, adaptés à son plan. Nous ajoutons que cette compilation nous paroît très-bien faite, que le goût qui y a présidé en a fait un ouvrage neuf, & qu'en supposant avec l'auteur qu'il puisse, malgré tant de soin, s'y trouver encore quelques erreurs, on ne peut néanmoins que s'étonner de leur petit nombre, & l'on doit tenir compte à un étranger d'avoir été aussi exact.

Forcé par l'abondance de nos matériaux de terminer cette annonce, nous nous proposons de revenir sur cette intéressante production composée de quatre volumes, dont deux viennent de paroître; mais nous attendons pour en donner une notice détaillée, les deux derniers qu'on va publier incessamment.

Manuel de philosophie pratique, *pour servir de suite à la science du bon-homme Richard; par Franklin, suivi de l'art de voir; fragment traduit de l'anglois, & dédié aux jeunes gens qui entrent dans le monde.*

A Lausanne, chez Hignou & Compagnie, Imprimeurs Libraires, 1775, prix 6 baches.

UN coup - d'œil très-rapide sur cette petite production qu'on vient de nous remettre, ne nous permet aujourd'hui qu'une simple annonce à laquelle nous ajouterons, que l'éditeur dans la préface paroît ne se proposer d'autre but, en publiant ce petit recueil, que celui d'être utile à la jeunesse.

E C O N O M I E.

Moyens de conserver les pommes de terres pendant plusieurs années, & de remédier au mal que les gelées de l'hiver causent à celles que l'on se propose de replanter.

LES Américains, au rapport d'Acosta, coupent les pommes de terre par tranches menues, & les font ensuite sécher au soleil. —

Je connois des payfans du canton de Berne qui pratiquent auffi cette méthode , avec la différence qu'ils féchent ces tranches en hiver fur leurs fourneaux ou dans les fours , après les avoir préalablement cuites à moitié & pelées : les pommes de terre ainfi préparées fe confervent pendant plusieurs années de fuite , fi on les tient dans un endroit parfaitement fec.

On peut auffi remédier de cette manière au mal qu'un froid exceffif caufe quelquefois en hiver aux pommes de terre, dans nos caves. M. Hell, baillif de Landfer, a fauvé ainfi les pommes de terre de plusieurs paroiffes, qui fans un avis patriotique qu'il leur adreffa fur cet objet, alloient jeter au fumier toute leur provifion d'hiver.

Quant aux pommes de terre gelées qu'on avoit destinées pour replanter au printems , il faut les jeter dans une grande cuve d'eau fraîche , les y laiffer environ une heure (ce qui fuffit pour les dégeler, enfuite les fécher) puis les remettre d'où on les a tirées , & les couvrir pendant le refte de l'hiver avec beaucoup de paille. On peut auffi avec ce même procédé, dégeler & conferver tous les fruits, raves, navets, carotes, racines d'abondance & pommes d'artichauts.

E G I S T E.

Fragment de Stobée.

DANS l'âge tendre où l'on s'ignore,
 Egiste pressentoit son funeste destin,
 Sa vie étoit à peine à son aurore
 Et ses premiers desirs furent d'en voir la fin.
 Conduit par son vertueux père,
 Dans le temple des immortels,
 Pour offrir avec lui l'encens & la prière,
 L'infortuné courut embrasser leurs autels....
 Deites dont je suis l'ouvrage,
 Leur dit-il, écoutez mes vœux:
 Vient-il de vous, ce sinistre presage,
 Qui m'ouvre un avenir pénible & désastreux ?
 Je n'ose, hélas, je ne puis croire,
 Qu'un malheureux de plus ajoute à votre gloire,
 Ni qu'au sein d'éternels plaisirs
 Parmi d'inaltérables charmes,
 Vous vous nourrissiez de nos larmes,
 Et vous fassiez un jeu de nos soupirs.
 Mais s'il est résolu qu'au sein de l'esclavage,
 La honte & la douleur deviendront mon partage,
 J'ai déjà trop vécu, Dieux puissans, reprenez
 Les jours que vous m'avez donnés,
 Ils sont moins à mes yeux, un bienfait qu'un ou-
 tra_gc.
 Faut-il pour cesser d'être un effort de courage !
 Non, ce fer va m'ouvrir la porte du tombeau :
 Sur l'autel à l'instant, il saisit le couteau.....
 Arrêtes téméraire,
 Arrêtes, s'écria son père ;
 Et toi qui viens d'ouvrir ses d'ours offensans,
 Père des Dieux retiens ta foudre redoutable,

Ainsi donc la raison n'a devancé tes ans,
 Que pour te suggerer ce projet détestable.
 Ces jours que tu maudis, tu peux les embellir;
 Et pour en disposer est elle à toi la vie?
 Qu'as-tu fait pour l'honneur, le bien de ta patrie?
 Quel malheureux as-tu foulagé dans les maux?
 Quelle vertu te doit son influence?
 De quel forfait as-tu tiré vengeance?
 Avant d'entrer dans la nuit des tombeaux
 Jouis du jour avec reconnoissance,
 Connois tous les devoirs qu'impose l'existence.
 Ce n'est qu'après de longs travaux,
 Que le juste se livre aux douceurs du repos.

Par M. D. V.

LES ABEILLES ET LES FRELONS.

Fable.

AU tems où les froids aquilons
 Séchent nos plaines diaprées;
 Des abeilles & des frelons,
 Allèrent vendre leurs denrées
 A la foire d'une Cite,
 Des regions hyperborées.
 Chaque marchand de son côté
 Cherchant à fixer l'affluence,
 Déployoit avec éloquence,
 Les trésors de son magasin. . . .
 Voyez, messieurs, cette admirable essence,
 S'ecrioit le frélon, c'est l'extrait le plus fin,
 De la giroflée & du thin,
 Vous en connoitrez l'excellence.
 Le meilleur se trouve chez nous,
 Voici l'instant, pourvoyez-vous,
 Et donnez-nous la préférence. . . .

Mais l'abeille n'employoit pas
 Tout ce ridicule etalage.

Messieurs, goûtez mon miel, disoit-elle tout bas,
 Pour juger de son prix, il faut en faire usage.

Reconnoissez-vous là, tous ces demi-savants,
 Vrais frélons de littérature,
 Impitoyables charlatans,
 Qui par des mots vuides de sens,
 Du babil & de l'imposture,

Espèrent, mais en vain suppleer aux talens,
 Que leur refusa la nature.

Les ouvrages sont merveilleux

Si vous en croyez la préface ;

A peine y jette-t-on les yeux,

Auteur, lecteur, tout est de glace.

Par M. D. V.

*Quatrain sur la mort de M. de Sombreuil, que
 j'avois beaucoup connu, c'est-à-dire, beaucoup
 aimé.*

LES lâches ! dans les fers égorger un héros !
 Quoi ! je serais surpris de cette affreuse histoire ?
 Ah ! Sombreuil devoit être un martyr de la gloire,
 De tels ennemis, ses bourreaux.

Par M****. collonel de caval.
 au service de l'Empereur.

E N I G M E.

ON me donne le nom d'un célèbre animal,
 On ne fait pas si mal ;
 J'en ai des traits, j'en ai la ressemblance ;
 J'ai tête & bec, j'ai queue avec nuance ;
 En outre, un pied qui me sert en tout temps :
 Avec mon pied, bien souvent dans une heure,

Je fais un très-grand tour sans changer de demeure;
Orient, occident, midi, septentrion,

Je parcours tout sans contradiction;

Je n'appréhende rien; éclairs, vents & tonnerre,
Tout m'est indifférent, à tous je fais la guerre;

Je puis passer partout pour le coq du pays;

Je domine les rois, princes, comtes, marquis,
Pape, évêques, abbés; aucun d'eux dans leurs places,
Ne sont assez hardis, pour marcher sur mes traces.

Ami lecteur, veux-tu me voir :

Hé-bien! lève les yeux, tu peux m'apercevoir.

J'en ai trop dit; on voit que je suis sans ramage,

Et que je manque de plumage.

L O G O G R I P H E.

* J E ne suis point *abeille*,

Mais on me voit comme *elle*

Tirer, & mieux encore le suc de mille fleurs;

Sept pieds forment mon tout; ils vous offrent,
lecteurs,

En les décomposant, un mois fort agréable;

Une très-vieille idole; un mortel estimable;

De Laban une fille; un mets de moissonneur;

Un grand nombre; un bateau; ce que cherche un
danseur;

Une ville au Pérou; ce qui vexe & tourmente;

Deux notes de musique; un amas d'eau dormante;

Enfin un jeu connu. Ma foi, je suis à bout;

Je n'en fais pas plus long pour vous montrer mon
tout.

Par un François.

C H A R A D E.

U N des sept frères en musique

Compose toujours mon premier;

Chaque être porte avec lui mon dernier,

En guerre encore il est mis en pratique ;
Et l'on trouve dans mon entier
Une calamité publique.

*Explication de l'Enigme, & de la Charade, du
N°. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *bergere*, celui de la
Charade est *usage*.

AVIS AUX SOUSCRIPTEURS.

L'Augmentation considérable de nos Abonnés, nous ayant décidé à faire imprimer à l'avenir les adresses, nous invitons ceux qui veulent s'abonner, & ceux dont l'abonnement expire à la fin de Décembre & qui veulent le renouveler, à nous envoyer de bonne heure leurs noms & leurs adresses, lisiblement écrits, pour éviter les équivoques qu'occasionnent quelquefois la difficulté de déchiffrer un nom : nous avertissons encore que selon l'usage de tous les Journaux, les souscriptions se payent d'avance, & qu'on peut toujours s'abonner pour trois mois, six mois, ou l'année entière, aux mêmes conditions exprimées sur la couverture du Journal.

LE RÉDACTEUR

SUITE DE LA CHRONIQUE VAUDOISE , CONCERNANT MESSIRE OTHON DE GRANDSON.

GRANDSON n'étoit point fait pour vieillir ; l'âge qui glace toutes les ames , sembloit avoir respecté la sienne ; & des souvenirs tendres ou cruels , alimentoient cette sensibilité qui lui avoit causé tant de peines. Après vingt ans , le voile ensanglanté de Catherinè étoit pour lui l'objet d'un culte toujours douloureux ; le jour anniversaire de sa mort étoit consacré à la dévotion ainsi qu'aux regrets ; & la fatale rencontre *de la cabane du garde-chasse* , n'avoit pu s'effacer de son imagination. De retour à Paris , après avoir conduit en Savoye la princesse de Bourgogne , Othon avoit repris le genre de vie qu'il avoit accoutumé d'y mener : son zèle pour les intérêts de Philippe , pouvoit seul l'arracher à la solitude ; mais ce prince ne confiant volontiers qu'à lui , les commissions importantes ou délicates , l'occasion s'en présentoit assez fréquemment. Depuis son retour d'Angleterre , *le bon chevalier* fut employé successivement à Lyon , en Champagne , & plus particulièrement à Dijon.

Cependant, Gérard ne mettant aucunes bornes à ses provoquantes insultes, excité ou soutenu par quelque secret appui, paroiffoit avoir entrepris de pousser à bout son adversaire : un serviteur de Montenach s'étant rendu à la foire d'Estavayer, fut jeté par ses ordres dans le lac, avec un écriteau sur le dos, pour expliquer que l'injure s'adressoit au beau père, & non au gendre (1). L'honneur ne permettoit pas de passer sous silence une offense de cette nature : aussitôt qu'Othon en fut informé, il partit pour son château de Grandson, incertain de la vengeance qu'il en tireroit, mais déterminé à ne point laisser une atrocité pareille impunie. Devinant sans peine le motif qui ramenoit Grandson dans ses terres, Gérard résolut de le prévenir, en renouvellant l'inculpation qui lui avoit si mal réussi huit ans auparavant. Mais suivant cette fois, les formes judiciaires, le seigneur d'Estavayer accusa publiquement par devant le baillif de Vaud, qui pour lors, siégeoit à Moudon, *Othon sire de Grandson, de forfaiture & de haute trahison, en ce qui concernoit le tré-*

(1) Jordan de Montenach, avoit épousé Marguerite, *due Ancelise* de Grandson, fille naturelle d'Othon; ce seigneur étoit chatelain de Grandson.

passément du comte Rouge; voirement auff, c'il de messire Hugues de Grandson, frere & seigneur du dit Othon; offrant le jugement de Dieu à quiconque prétendroit lui nier le fait.

Le sire de Joinville (1), alors baillif de Vaud, espérant que cette accusation, bien que juridique, n'auroit pas plus de suite que la première; & la regardant comme le résultat d'un accès de démence passager, refusa de la recevoir; *pour ce que, par devant lui ne devoit être faite, mais à Bourg en Bresse, par devant Monseigneur le comte (2).* Brûlant de

(1) Louis, sire de Joinville, seigneur de Divonne, baillif de Vaud. Chaque année le baillif de Vaud se rendoit à Moudon pour y tenir des séances, pendant lesquelles les affaires du pays se decidoient.

(2) Si Joinville refusa de recevoir l'accusation de Gérard, c'est qu'elle impliquoit l'accuse de crime de haute trahison, ce qui lui fournit un prétexte de renvoyer l'affaire au prince, seul juge de ces fortes de délits. Joinville regardant cette démarche de Gerard, comme le résultat d'un accès de demence passager, imaginoit d'autant moins qu'il voulût pousser la chose, qu'il falloit pour ce'a non-seulement se battre, mais trouver des ami & de l'argent, & que Gerard n'etoit pas en posture d'y compter. Neanmoins le Sire de Joinville se

donner ou de recevoir la mort, le furieux Gérard ne balançoit point à porter la calomnie au pied du trône; mais il eût besoin d'intriguer pour y paroître avec un cortège imposant; & ce ne fût pas l'affaire d'un jour. Il falloit éveiller la haine & l'envie, entraîner la crédulité; & disposer même de moyens de corruption assez étendus pour déterminer les ames vénales. Demande-t-on comment Gérard, tel que le dépeint la Chronique, n'ayant aucuns de ces amis *à la vie* & *à la mort*, tels qu'il s'en trouvoit autrefois; dépourvu de ces qualités brillantes, qui forcent à l'admiration jusqu'aux indifférens; mal partagé du côté de la fortune; & ne jouissant pas même entièrement de l'usage de sa raison, put trouver de si nombreux partisans dans une semblable cause? Il n'est pas difficile de répondre à cette question. La querelle d'Othon & de Gérard étoit la lutte

trompa; & les ennemis de Grandson étoient si puissans, que Gerard ne manqua ni d'argent, ni *de pleiges* lorsqu'il fallut se présenter devant le comte, en qualité d'accusateur. Pour concevoir comment il trouva cet argent & *ces pleiges*, il ne faut que se rappeler son intimité avec le prince de la Moree, & l'intérêt que celui-ci pouvoit avoir à pousser l'accusation.

de la médiocrité contre l'héroïsme : & l'on retrouve partout en pareille occasion, la même sorte de contrepoids. Grand par sa naissance, par sa fortune, mais plus grand par lui-même encore, Othon étoit le héros du pays de Vaud : son nom étoit prononcé avec admiration ; & ce nom étoit connu de l'Europe entière. L'intimité flatteuse dans laquelle il avoit vécu avec les plus grands hommes du siècle ; la faveur des rois ; l'amitié dont l'honoroit un prince illustre ; enfin, quarante ans de gloire l'avoient mis absolument *hors de pair*. Tant d'éclat devoit éveiller l'envie, & l'envie a toujours bien servi la haine. Combien de seigneurs d'une naissance égale à celle de Grandson, se trouvoient anéantis devant lui : combien de pères l'avoient vainement désiré pour gendre : combien de beautés avoient formé sur lui d'inutiles prétentions ! N'étoient-ce pas autant d'alliés sur lesquels les ennemis du *bon chevalier* avoient tout droit de compter ? Quoi qu'il en puisse être, Gérard ayant trouvé la somme de mille marcs, (sans qu'il ait été possible de savoir par quels moyens), se rendit à Bourg avec douze gentilshommes *Vaudois*, qui l'y suivirent en qualité de *pleiges* ou d'amis. Il y arriva le premier Novembre, jour anniversaire de la mort du *comte Rouge*, huit ans après cet événe-

me Grandson instruit de son projet, avoit eu soin de s'y rencontrer; & toute la noblesse des environs, attirée par le spectacle inouï d'un défi juridique, grossit ce jour-là la cour du comte. Au sortir du service solennel qu'on célébroit chaque année à pareil jour, pour le repos de l'ame du *comte Rouge*, les trois comtesses (1), ainsi que le jeune Amédée, s'toient réunies aux seigneurs & dames de leur suite, dans l'appartement où la cour se rassembloit d'ordinaire : Grandson lui-même ayant donné la main à *Madame Marie*, après la messe, étoit debout devant-elle, tout armé, avec *ses éperons dorés* (2), comme s'il fût venu pour faire sa cour, lorsque Gérard, suivi de son cortège, parut dans la salle.

(1) Les trois comtesses étoient, Bonne de Bourbon, veuve du *comte Verd*, mère du *comte Rouge*, ayeule du jeune Amédée, & régente de Savoie. Bonne de Berry, veuve du *comte Rouge*, mère du jeune Amédée. Et *madame Marie*, fille de Philippe, duc de Bourgogne, épouse du jeune Amédée, & comtesse régnante de Savoie : elle avoit alors quinze ans, son époux étoit du même âge.

(2) Les *éperons dorés* étoient une marque distinctive de chevaliers, ils ne le quittoient jamais lorsqu'ils étoient dans le costume de leur état.

L'œil du superbe Estavayer, peint à la fois l'ire & l'outréissance ; d'un air plus libre que respectueux, il avance quelques pas ; puis s'arrêtant devant le fauteuil du jeune prince, il requiert la permission de lui découvrir la vérité, touchant la mort du comte Rouge, son père. Ne pouvant déceimment se refuser à cette demande, le comte y souscrit par un léger signe d'approbation ; mais l'expression de sa physionomie atteste à quel point, ce sujet aussi triste qu'inutile à traiter, lui sera désagréable : les princesses paroissent partager la répugnance ; & l'assemblée attend silencieusement ce que va dire Gérard. Rappelant alors le marasme subit où le comte Rouge étoit tombé à la fleur de l'âge, il retrace la rumeur publique à cette occasion, ainsi que les soupçons qu'on avoit conçu contre Granville & Lupini ; mais il ne parle point de ceux qui concernoient le prince de la Morée, & pour énoncer son accusation dans la forme requise, il ajoute en haussant la voix. " Au nom de la Sainte Trinité, de Sainte Anne & de la benoite l'née (1), je décl'are ceans, & à tous,

(1) On n'a pas cru devoir rien retrancher de la formule du défi, non plus que de celle du démenti. Elles donnent l'idée de la manière dont

et un chacun, fais savoir, que, Othon, frere de Grandson, baron d'Aubonne, seigneur de Sainte-Croix, Belmont, Montagny, & autres lieux, s'est rendu coupable de haute trahison au premier chief, comme aussi de mal-engins, & félonies: Qu'il faulusement, & mauvaisement a été consentant de la mort de feu mon redoutable seigneur, Monseigneur de Savoie; & voirement de celle de messire Hugues de Grandson, seigneur & propre frère du susdit Othon. De quoi ne pouvant donner preuve, je maintiendrai mon corps envers le sien, en la bonne ville de Modon, où raison doit se faire de toutes les causes touchant les bannerets."

Gérard, en achevant ce discours, jette fièrement le gand; & Grandson, entraîné par un mouvement irrésistible d'indignation ou de haine, le relève au grand étonnement de toute la cour. On vit bien plutôt dans cette action, le courroux dont il n'avoit pû se défendre, ou le ressentiment de quelque ancienne injure, que le soin de repousser une calomnie absurde, déjà victorieusement réfutée; & depuis huit ans oubliée. On eut attendu plus de sang-froid d'un héros, ou peut-être

la religion intervenoit dans ces fortes de combats, qui étoient fort rares. Muller Tom. II.

une autre vengeance. Quelques-uns prétendoient qu'on ne pouvoit se tenir pour offensé par un homme qui avoit donné plusieurs preuves de démente : d'autres jugeoient que le seigneur d'Estavayer ayant trouvé douze gentilshommes pour appuyer son défi de leur présence, Grandson ne pouvoit le recuser comme *hors de sens*.

Cependant, à peine Othon a-t-il relevé le gand de Gérard, que se rappelant tout-à-coup le dernier vœu de Catherine expirante, un frisson général le saisit : ce qu'il éprouve tient à la fois du pressentiment & du remord, mais il surmonte cette impression ; & se signant de la croix, il dit au comte.

Monseigneur, je déclare ici, devant vous, au nom de la très-Sainte Trinité, que cet homme, ce Gérard d'Estavayer ici présent *en a menti par la gorge*. J'aurois pu, j devois peut-être dédaigner une aussi vile imposture..... le motif qui le presse m'est connu depuis long-tems, car sa haine ne date pas d'aujourd'hui ; & quel que soit le mépris que je lui doive, elle a fait tout le destin de ma vie. L'état actuel de ma santé, & le soin de purifier nos ames, pourroient m'autoriser à demander un délai ; mais je ne veux que le tems nécessaire pour préparer nos harnois &

nos chevaux. Que ceux qui ignorent les diffusions qu'entraîneroit un délai semblable après un défi formel, ou qui voyant d'un œil indifférent les malheurs qui peuvent en resulter pour le pays & pour notre jeune souverain, demandent des délais pareils (1).

Pour moi, qui cherche à prévenir tous les maux que pourroit entraîner notre querelle, me voici prêt à la terminer aujourd'hui même si l'on veut. Mais par devant vous, Monseigneur, par devant les nobles chevaliers que voilà; & non point au pays de Vaud; car je pourrois trouver à Moudon, les embûches qu'un perfide ennemi me prépara autrefois au ravin de Cheires. Par ainsi, je répète que cet homme *en a menti*. Les recherches faites dans le tems, par les plus grands princes de la Chrétienté, les révélations d'un mourant (2), & la voix publique ont mis

(1) La question avoit été débattue auparavant, parce qu'on avoit avancé que, *les faits concernant* messieurs les princes, n'admettoient aucun délai; en conséquence, on avoit ordonné une enquête chez les nobles & les publicistes étrangers. Ce discours de Grandson se trouve dans Muller, Hist. de la Suisse. Tom. II.

(2) Il est ici question des révélations de Gran-

la vérité dans un assez grand jour, pour ne chercher le coupable que là où il est. *Quant à moi*, j'oserai le dire, quarante ans de gloire & d'honneur, m'ont mis au dessus de pareille calomnie; & Grandson se tient pour justifié. Vous, les amis de mon enfance, élevés avec moi, parmi les pages du *Comte Verd* (1); vous, surtout, mes compagnons d'armes, qui m'avez suivi dans les camps, à la cour, dans tous les détails de ma vie privée, c'est vous, qu'il doit m'être permis d'interpeller. L'intimité vous a-t-elle disposés à donner créance à de semblables impostures? Vous a-t-elle jamais montré Grandson indigne du nom qu'il porte.....? Et vous, chevaliers de Savoye! vous, appartenant *de lignage à votre prince défunt*, ou liés à sa mémoire par le souvenir de ses bienfaits, si vous me soup-

ville à son lit de mort, dont Guichenon fait mention expresse, disant qu'elles donnèrent lieu à la réhabilitation de la mémoire de Lupini.

(1) Le *comte Verd* étoit l'un des plus grands princes de son temps; & l'honneur d'avoir été *nourri page* d'un heros, étant une sorte de titre à la considération publique, Grandson avoit droit de le mettre en avant dans cette occasion. Le discours de Grandson se trouve presque en entier dans Muller, Tome II.

çonnés de l'attentât qu'on ôse m'imputer ici, comment laissez-vous à cet Estavayer le soin de venger votre comte? Vous ne pouvez le juger digne de cet honneur, lui qu'on fait être *nécessiteux, plein de convoitise, & foiblement avisé*: lui, qui agit si visiblement ici, à l'instigation de lâches qui n'osent se montrer *céans* (1); & qui, pour ne pouvoir être nommés, n'en font pas moins connus de *vous tous*: lui, enfin, que les différens de notre jeunesse, ont rendu depuis trente ans le plus irréconciliable de mes ennemis; & qui, sous prétexte de venger notre prince, ne veut que se venger lui-même, en servant le ressentiment d'un tiers. Mais *tant mieux* pour moi, & *tant pis* pour lui.....

Othon ayant cessé de parler, fit une profonde révérence au jeune comte, puis il remit à Mielwill, le gand de Gérard.

Alors ne pouvant reculer, le prince permit le combat, dont il régla toutes les conditions avec ceux des chevaliers de sa cour, qui ayant porté les armes sous le fameux *Comte Verd*, s'étoient acquis le plus de répu-

(2) Il paroît par là, que le prince de la Morée avoit eu la precaution de s'absenter le jour du défi; & sans doute, il n'eut garde d'assister au combat.

tation : puis s'agenouillant à son *prie-Dieu*, il dit : “ *Au nom de Dieu le pere, le fils & le Saint Esprit (1) : Nous voulons, & jugeons par cette sentence, invoquer Dieu, pour qu'il protège le bon droit. Que gages de bataille, soient donc donnés entre l'accusateur & le défendeur, que chacun fasse son devoir, & que la vérité soit en évidence!* ”

Le jeune Amédée, ayant depuis, permis publiquement ce combat, par arrêt de son conseil du 15 Novembre 1397, le jour en fut fixé au 15 Janvier suivant, c'est-à-dire à deux mois de là; tems auquel les deux champions jurèrent de se représenter à Bourg, en personne, avec armes & chevaux; donnant chacun vingt deux gentilshommes pour cautions de sa parole; & déposant mille marcs d'avance (2). Indépendamment de cette

(1) On n'a pas cru devoir retrancher un seul mot de cette invocation d'Amédée; tout est précieux dans ce genre de détail.

(2) Mille marcs faisoient une somme exorbitante pour le tems. Les pleiges de Gérard, nommés par Gu'chenon, sont au nombre de douze, ceux de Grandson au nombre de dix-sept, mais sans doute, il ne fait mention que de ceux qui se trouvèrent en personne à Bourg, le jour du défi, & non de ceux qui s'engagèrent par procuration.

somme, Othon & Gérard fournirent au fort

Voici les noms des pleiges de Gérard. Jean de Clermont, Pierre de Dompierre, & Jean de Blonnay, tous trois chevaliers; Antoine Maréchal, Humbert d'Arvilly, François de la Frasce, Amé des Prés, Jean & Amé d'Irlains, Jean de Buffi, Gérard de Moudon, & Humbert de Bon-Villars. Parmi *ces pleiges*, on compte trois chevaliers, & quelques seigneurs de la naissance la plus distinguée. Les Blonnay sont trop connus pour avoir besoin de rien dire à leur sujet. Les Clermont, étoient sans doute *Clermont de Savoye*. Les Dompierres existent encore à Payerne, & tenoient alors leur place parmi la haute noblesse du pays de Vaud. Les *Maréchals* & les d'*Arvilly* ne sont pas connus du rédacteur de cette chronique, mais c'étoient certainement des gentilshommes. Les *des Prés* étoient de Lutry, & existent encore au pays de Gex. Les deux d'*Irlains*, paroissent avoir été deux d'*Illens* dont le nom a été mal orthographié. *Jean de Buffi* étoit un seigneur habitant Moudon. *Gérard de Moudon*, dont la famille est éteinte, habitoit également cette ville. *François de la Frasce*, d'un nom très-distingué, habitoit probablement les bords du lac de Genève. Et le seigneur de *Bon-Villars*, sur ceux du lac de Neufchatel, étoit voisin de Gérard lorsqu'il habitoit Estavayer. Dans le nombre de ces seigneurs, on trouve des voisins, des compatriotes; sans dout ,

du combat la totalité de leurs biens (2), ainsi que leurs vies & leur honneur. Le combat

il s'y trouvoit aussi des parens. Les intrigues, le crédit & l'argent du prince de la Morée, donnèrent à Gérard le reste; & il trouva vingt-deux cautions, ainsi que Grandson. Les *pleiges* de ce dernier, nommés par Guichenon, furent, Guillaume, Henri & Philippe de Vienne; Mathieu de Ryes; Berault de Monconis; Berlion de Paladrin; Jean de Rupt; Mathieu de Longuies; Guillaume, seigneur de Branges & St. Trivier; Jean de Montagu; Aymar de Clermont; Aymé de la Sarra; Humbert, seigneur de Rougemont; Henri de Colombiers, seigneur de Wuffens; le seigneur de St. Georges; Henri d'Arbonnay; & Guillaume de Grandson, chevalier, frère d'Othon. Parmi ces *pleiges* de Grandson, on compte quelques étrangers, tels que les trois Vienne; Moncon's de Lyon; Jean de Montagu, seigneur de Châtillon, d'une des plus grandes maisons d'Auvergne. Peut-être possédoient-ils des fiefs au pays de Vaud. La plupart des *pleiges* de Grandson étoient chevaliers.

(2) Ils renoncèrent au droit qui dit : " que le principal doit être convenu premièrement que la *fiance*; ils renoncèrent également à l'épistole de Dive Adrian, qui dit, " la générale renonciation, non valoir, si la spéciale ne précède. " C'étoit soumettre la totalité de leur fortune à l'événement du combat. Voyez Guichenon, Hist. généalogique de la maison de Savoye.

devoit se faire en champ clos; les deux combattans à cheval, avec *armes pleines*, sans avoir aucune pointe *offendable*; la lance, deux dagues & un poignard. Tous ces points définitivement réglés, les champions prononcèrent le serment d'usage; & vingt-deux seigneurs des plus qualifiés répondirent au comte de leur comparution. Plusieurs de ces *pleiges* s'étant engagés par procuration, la Chronique & les historiens ne font mention que de ceux qui accompagnoient en personne les deux chevaliers.

On peut imaginer avec quelle impatience le peuple attendit la mi-Janvier : *de mémoire d'homme* le pays n'avoit eu pareil spectacle. Attirée par l'éclat de la réputation de Grandson, & par celui que la présence d'un jeune prince, environné d'une cour brillante, ajoutoit à la solemnité du combat, la noblesse de Savoye & de Bourgogne arriva de toutes parts; mais celle du pays de Vaud, divisée en deux partis acharnés l'un contre l'autre, y porta sans doute un intérêt plus pressant. Au jour fixé, le comte se rendit à la place *des lices*, où tout étoit préparé pour le combat; il s'assit sous un dais, placé au-dessus d'une estrade assez élevée: les princes & princesses de sa maison, ainsi que les chevaliers
de

de l'Anonciade (1), occupèrent à droite & à gauche, les balcons qui leurs étoient destinés. Les prélats, les chevaliers, les seigneurs, les magistrats & les dames se placèrent sur les banquettes qu'on leur avoit réservées dans le pourtour de l'amphithéâtre. Le maréchal de Savoie, avec tous les grands officiers de la maison du comte, le baillif de Vaud, les juges du camp, s'affirent au pied de l'*estrade*; & le peuple envahit confusément les places qui restoient vacantes. On vit bientôt paroître les deux champions : ils étoient armés de toutes pièces, chacun d'eux n'avoit pas moins de cinquante gentilshommes pour l'accompagner; immédiatement après eux, on voyoit leurs écuyers, puis venoient les pages, tenant les *dextriers* de leurs maîtres tous prêts à être montés. Le cortège étoit terminé par des domestiques qui menaient les chevaux de main de tous ces seigneurs, & l'on admira ceux d'Othon comme les plus beaux que *onques* fussent sortis d'Espagne & d'Angleterre, voirement de France.

Alors Othon & Gérard, remettant leurs boucliers & leurs lances entre les mains de leurs écuyers, s'avancèrent au pied de l'es-

(1) L'ordre de l'Anonciade fut imprimé en 1766 par A. L. VI. d'it. *Conte Verd.*

trade du comte , pour y renouveler publiquement le ferment qu'ils avoient prêté deux mois auparavant , & se foudrent de nouveau à l'évènement du combat , en jurant qu'ils alloient foutenir la vérité.

— Puisqu'il est ainsi , dit le comte , allez ! & que Dieu fasse droit.

Lorsque les deux chevaliers se furent retirés , les juges du camp se levant du pied de l'échafaud où ils étoient assis , s'avancèrent , précédés de leurs hérauts - d'armes , firent le tour de la lice , & la visitèrent soigneusement , pour qu'il ne s'y rencontrât *ne embûches* , *ne mal engins* ; ensuite ils partagèrent le soleil aux combattans : puis revenant au pied de *l'estrade* , ils s'inclinèrent respectueusement devant le comte , & reprirent leurs places.

Aussitôt les trompettes ayant donné le signal , les hérauts crièrent des deux extrémités du camp : “ Ores , laissez aller les bons combattans ” , & les barrières s'ouvrent à leurs voix.

Alors l'impétueux Gérard s'élance , il fond sur son ennemi comme le tigre fond sur sa proie , en poussant à *outrance* le vigoureux cheval allemand sur lequel il est monté ; & parcourt dans un instant les deux tiers de la carrière.

Othon ne part qu'après avoir salué le comte ; sa contenance est fière & modeste , il va tranquillement au-devant de son fougueux adverfaire , & lorsqu'il est au moment de l'atteindre , poussant son cheval dont il a ménagé l'ardeur , il reçoit sur son écu la lance de Gérard , qui vole en éclats : en même tems , il le frappe si rudement de la sienne , que le *dextrier* qui fléchit les jarrets , va frapper la terre de sa croupe. Othon passe alors la lance levée , il achève de fournir sa carrière , comme s'il eut emporté *la bague* aux jeux d'un Tournois.

Les spectateurs applaudissent au triomphe de Grandson par des cris de joye ; les trompettes l'annoncent par leurs fanfares : les gradins , la foule , toute l'assistance partage la victoire du héros.

Cependant , bientôt dégagé de son cheval abattu , Gérard est *en pied* sur l'arène ; il fait flamboyer son épée , appelle à grands cris son adverfaire , & lui reproche de fuir , ou de profiter d'un accident qu'il doit au hazard.

Grandson qui a mis pied à terre , paroît mépriser les invectives & la *jactance* de son ennemi ; il vient à lui d'un air noble autant que calme , & met l'épée à la main pour toute réponse.

Ici commence un combat que les specta-

teurs contemplent en silence, & qui les glace de terreur. Mille coups partent, & sont parés avec la rapidité de l'éclair; chacun des combattans porte & repousse à la fois la mort; le feu s'agit de lui-même; l'œil fuit à peine leurs mouvemens. Gérard s'abandonne à la fureur avec elle qui le transporte; Othon oppose à la force l'adresse, & tout le sang froid du courage. Bientôt Gérard épuisé l'attaque avec moins de furie, alors le pressant à son tour, il le blesse à la hanche, dans l'instant où la violence d'un mouvement peu mesuré, laisse entrevoir le défaut de sa cuirasse.

Gérard pousse un cri de fureur; son sang coule à gros bouillons sur la terre, il recule un pas; & forcé de s'appuyer sur son écu qu'il sent prêt à lui échapper, il croit sa défaite consommée.

“ Ah gémissable.....! s'écrie-t-il en levant les yeux vers le ciel, te voilà vengé...”

C'en est fini d'Estavay, & Grénon peut l'écarter d'un seul coup. N'aurait-il pas fait que ces nobles se perdissent ou le déffoient, rappelés si brièvement au vu du dernier vu de Caherine, soit que sa générosité ne lui permette pas de profiter de cet avantage, soit pour qu'il regarde le combat comme terminé, puisque Gérard grièvement blessé

est en son pouvoir, il s'arrête, & baisse en terre la pointe de son épée. En ce moment, les cris du peuple, les applaudissemens de la cour, le bruit des fanfares, ruinent la fureur de Gérard, & lui font sentir toute la honte de sa défaite. Il se tient pour vaincu sans doute ; au moins est-ce plus sa vie qu'il cherche à défendre, c'est celle d'un adversaire abattu qu'il veut attaquer à tout prix : s'il ne peut lui arracher la victoire, il peut au moins l'environner avec lui dans la tombe. Qu'importe un titre de plus à la haine de ses semblables qui va périr avec le leur mépris. Gérard veut porter la mort dans le sein de celui qui l'épargna tant de fois, qui l'épargne encore : il abandonne l'écu qui lui devient inutile, prend à deux mains son épée, & rassemblant ce qui lui reste de forces, s'élançe pour frapper Graudon avant qu'il ait pu se mettre en défense. Ce coup terrible, en fracassant le cimier du héros, rompt les courroies de son casque, qui tombe & roule sur la poussière : un si lâche abus de sa générosité semble alors l'animer d'une fureur égale à celle de son fier adversaire ; il le presse, le frappe à coups redoublés. Il se précipite sur lui en se couvrant la tête de son écu.

Gérard, qui ne peut soutenir cette impétuosité, recule en pouffant des cris de fureur : prêt à succomber, il parvient à la place qu'il a d'abord arrosée de son sang ; & là, le désespoir ou le remord lui rendent les visions funestes qui l'ont tourmenté si souvent. " Que vois-je ? s'écrie-t il avec l'accent de l'effroi ; c'est elle-même. . . C'est Catherine. . . "

Ce cri . . . ce nom . . . mille souvenirs troublent à la fois le héros ; il fait un faux pas, son pied glisse sur l'endroit où le sang de Gérard a rougi l'arène. Forcé par cet accident d'écarter un peu l'écu qui protège sa tête, il se découvre. . . & le coup mortel, parti d'une main mal assurée, est frappé avec une telle rapidité, que l'œil ne peut discerner s'il fuit ou s'il détermine la chute du chevalier.

Grandson tombe : son sang se confond avec celui de Gérard ; il articule à peine quelques mots en expirant, entre lesquels le nom de Catherine est le seul qu'il soit possible de distinguer.

Aussitôt un murmure sourd se fait entendre parmi les spectateurs, & la consternation se peint sur tous les visages. Fidèle aux loix de la chevalerie, le héraut d'armes *Chambéry* (1),

(1) Le premier heraut d'armes de Savoie porte le nom de cette ville,

obtient à peine des trompettes , quelques sons lugubres , pour annoncer la fin du combat. Un héros vient de succomber , victime de sa générosité : tous les cœurs sont pénétrés de tristesse , & l'on voit couler jusqu'aux larmes des partisans de son ennemi. Gérard lui-même , épouvanté de son indigne victoire , enveloppé des horreurs du crime & de la mort , erre d'un pas chancelant sur le champ de bataille , & tombe enfin entre les bras de ses écuyers , qui sont accourus près de lui.

Cependant la jeune & charmante comtesse , pâle , & les yeux remplis de larmes , dit en grand émoi , au comte son mari.

“ Certes , Monseigneur , onc ne vous ai demandé chose que ce soit jusques à ce jour , & ne refuserez ma requête. Ordonnés donc que le corps de (1) Monseigneur de Grandson (2) soit ren lu à ses amis & ”

(1) On donnoit aux chevaliers le titre de Monseigneur.

(2) La comtesse Marie , rappe'le ici à son époux , qu'Othon , fils d'une princesse de Savoie , frère-d'armes du duc de Bourgogne , & chevalier de la duchesse , lui ayant servi de pere dans la cérémonie de leur mariage , ne peut être exposé apres la mort à aucun deshonneur dans les Etats , pour dérober le corps de ce chevalier , aux ri-

serviteurs, pour en user à son endroit, ainsi que bon leur semblera. Ne sera touché de ma'n vile & basse (2), ne fletri d'aucuns deshonneurs en vos Etats, le corps de tant noble & fameux chevalier, nourri du propre sang de Savoie, lequel fut de son vivant, frere-à-arms de Monseigneur & pere; voirement auff'chevalier de Madame ma mere; & vous donna leur fille pour femme, en face d'église".

giers que les loix du duel juridique prescrivoient à l'égard du champion vaincu.

(2) Le corps du vaincu étoit remis au bourreau pour être traîné sur la claie autour de la Lice, & plus ou moins mutilé, suivant le crime dont il étoit censé convaincu par l'événement du combat. Dans le cas dont il s'agit, Othon devoit avoir les pieds coupés, comme atteint & convaincu par fait fait, du crime de haute trahison au premier chef. Ce chatiment ne pouvant être tout-à-fait éludé, vu la publicité du combat, le genre de l'accusation, & la célébrité du vaincu, fut pratiqué sur un manequin. Le monument de Grandson, en attestant qu'elle ne fut pas négligée, est un titre qui assure la conservation de ses terres. Mais l'obscurité de cette rigoureuse cérémonie a si peu fletri la mémoire du héros, malgré son malheur, qu'elle nous est parvenue dans tout son éclat. "Ani mourut, dit Muller, Othon, baron de Grandson, brave & valeureux chevalier, célèbre par ses hauts faits d'armes pour les rois d'Angle-

Chiere & n e a m e , re p ndit Monſieur de Savoie , à Dieu ne p aſ que ma de ſi j ſte vous ſoit ſeſ e. A bon d'ict, v i appartient le corps du chevalier de Ma me de B u r g e ; & pouvez en faire don à Meſſie G illa ne de Grand on , mon c iſin (1) , pour qu'il en ſ à ſa volont . Bien eſt il notoire a chaung , que p u s b ave , ne plus loyal chevalier , onc ne ſ it au monde. Mal lui en a pris de ſe m ſurer à d'aut es qu'a gens de ſa ſorte. Biens & vie lui en coute-t-il , & vouement tout , ſauf pourtant l'honneur.

“ Monsieur, mon fils, dit la régente, Dieu l'a permis. . . la leçon est bonne pour tous les braves; un homme ſage ne doit ſe prendre à un inſenſe”.

Ayant obtenu ce qu'elle demandoit, la

terre & de France, le d c de Bour o ne & le comte de Savoie. En une leure de tems, il perdit avec la vie, non-ſeulement la baronnie de Grandſon, an i ue & nob e patr mo'ne de ſes ancêtres, mais e c l s terre qu'il poſſédoit au-dela u Ji a”. *I r, t me II.*

(1) Othon & u ume, de la princeſſe Blanche de Savo' , e. ve ita em nt parens du comte Amedee n a' les ducs de B u o ne , même à c mpter depuis Ph p e , n mmerent tous j urs les ſires de Grandſ n *leurs coſſins.*

jeune comtesse fit appeler *Messre Guillaume*, & lui fit *don du corps de son frère*; de quoi il rendit *grace à la noble dame*. Aussitôt le fidèle Mielwill rattacha le casque avec soin, en baignant de ses larmes le visage de son bon maître: il plaça l'écu sur sa cuisse gauche, & remit l'épée en son fourreau. Après quoi les chevaliers & gentilshommes qui avoient accompagné Granlson à la Lice, se rangèrent autour de lui; & l'ayant ainsi gardé jusqu'au coucher du soleil, ils l'emportèrent en son logis sitôt qu'il fut nuit.

Dès que le corps du vaincu eut été levé du champ de bataille, les cérémonies prescrites par l'antique usage, furent pratiquées sur un manequin. Cependant loin de courir à la place *des lices* pour s'y repaître de ce spectacle, le peuple se porta tumultueusement autour du logis de Gérard, pour lui reprocher à grands cris l'abus qu'il avoit fait de la générosité de son adversaire. Mais l'état où sa blessure, ainsi que son délire l'avoit réduit, ne lui permit ni de jouir du triomphe que les loix de ces sortes de combats accordoient au vainqueur, ni d'entendre les outrages de la populace. En proie aux douleurs, comme aux plus funestes visions, le malheureux Gérard, entouré de spectres,

poussoit des cris perçans & lugubres : il cherchoit à fuir *la femme voilée*. . . . (1) il s'efforçoit d'échapper au chevalier qui le poursuivoit. . . . en d'autres instans , il se debattoit au fond *du ravin de Cheires*. Tel fut le triomphe du vainqueur, qui ne guérit que pour perdre totalement l'usage de sa raison.

Cependant les obsèques d'Othon se firent avec une pompe toute propre à prévenir jusqu'à l'idée d'une défaite déshonorante. Les coins du poële de velours noir, parfemé de croix de toile d'argent , & sur lequel on avoit brodé les armoiries de Grandson , étoient portés par huit chevaliers, suivis de leurs pages. Messire Guillaume, frère du défunt, menoit le deuil : le jeune comte de Gruyère

(1) Lorsque Gérard enleva Catherine, le lendemain de la bataille de Fraubrunnen, il eut soin de la couvrir d'un voile qu'elle portoit en entrant dans la *chaumière du garde-chasse*. C'est ce voile ensanglante dont Grandson s'empara, & qu'il garda précieusement toute sa vie. Il est naturel que Gérard, tourmenté par le remord d'avoir assassiné Catherine, apperçut toujours son onbre dans le costume qu'elle avoit à sa dernière heure, & vit sans ce se une *femme voilée*.

(1) son neveu, & Montenach venoient après lui. Mielwill, portant la lance & l'écu de son maître, marchoit immédiatement après le cercueil, précédant deux autres écuyers. Ensuite le page Philipin de Champvent, menoit le superbe cheval tigre *du bon chevalier*, tout caparaçonné de deuil. Le fauconier portant l'oiseau sur le poing gauche, suivoit le page. Les aumoniers de Grandson, d'Aubonne, de Sainte-Croix & de Montagny, recitant des litanies & portant des cierges, accompagnoient le char funéraire, traîné par quatre chevaux blancs, caparaçonnés de drap noir. Les cinquante gentilshommes qui formoient le cortège de Grandson, lorsqu'il

(1) Après la mort de son oncle Othon, Rodolphe V, comte de Gruyère, reclama la terre d'Aubonne, en vertu de la disposition que Jeanne d'Aleman, baronne de Grandson, avoit faite en faveur de sa mere Marguerite de Grandson, comtesse de Gruyère, & cette terre fut adjudicée au dit comte Rodolphe, tandis que toutes les autres furent confisquées, suivant les loix du combat juridique. Ce jeune Rodolphe, comte de Gruyère, suivit le convoi du sire de Grandson son oncle, ayant à sa gauche Montenach, gendre *du bon chevalier*, & marchoit immédiatement après Messire Guillaume, frère de son oncle.

parut dans la lice, suivoient à cheval, avec une foule d'autres seigneurs; & les vassaux du bon chevalier, firmement la marche avec sa maison, laquelle s' lamentoit fort, & menoit grand deuil.

C'est dans cet ordre que le convoi se rendit à Lausanne, où plus de trente ans auparavant, ainsi qu'on l'a dit à vu, On avoit choisi sa sepulture dans le chœur de la cathédrale. Le Chapitre, ayant son doyen en tête, fut au-devant de la marche funèbre, jusqu'à la porte de *la Mercerie* (1): dès qu'on eût passé cette porte, toutes les cloches de *Notre-dame* sonnèrent; & les chanoines entonnant les litanies d'usage, accompagnèrent le cercueil jusques dans le chœur, où il fut déposé sur un magnifique catafalque. Ensuite de quoi il fut célébré un service solennel pour le repos de l'âme du sire de Grandson, auquel tous les seigneurs, gentil hommes, parens, vassaux ou serviteurs qui avoient suivi les funérailles, assistèrent *mutuellement*. Le service achevé, on ouvrit le cercueil pour y déposer la lance & l'écu que Mielwill avoit

(1) *La Mercerie*, rue de Lausanne, dont la porte separe la juridiction de la ville de celle du château.

porté au convoi (1) ; ainsi qu'une riche écharpe que Madame de Bourgogne avoit brodée & donnée à son chevalier après la bataille de Rosebecq Tels furent les honneurs funèbres qu'ou rendit au fameux Grandson , lequel fut véritablement *l'honneur du Pays-de-Vaud ; car son pair n'eut oncquès le dit pays*. Fidèle à l'amitié qui les avoit unis pendant leur vie , le duc de Bourgogne fit ériger à son frère-d'armes , un tombeau magnifique pour le siècle. Ce monument fut long-tems précieux aux guerriers ; long-tems les chevaliers *Vaudois* vinrent y consacrer leurs épées ; & de nos jours encore , il est vrai de dire :

Qu'un vieux respect , transmis jusqu'à nous d'âge
en âge ,

Fait de ce monument un trophée au courage.

L.

(1) Les tombeaux de la cathédrale ayant été ouverts sous la prefecture de Monsieur de Gros , baillif de Lausanne , on trouva dans le cercueil de Grandson , le squelette du bon chevalier , revêtu de son armure complete , casque en tête , *éperons dorés* aux talons ; & près de lui , sa lance & son écu.

D E S C R I P T I O N

De la ville de Washington en Amérique.

LA notice que nous avons donné dans nos précédens N°. de l'ouvrage sur l'Amérique, par un citoyen adoptif de la Pensylvanie, annonce que cette ville est destinée à devenir la métropole des Etats-Unis, & le siège permanent de leur gouvernement, à compter depuis 1800, & peut-être nos Lecteurs feront-ils bien aise de se former une idée de ce qu'elle est & de ce qu'elle deviendra. Du moins, la description que nous en donnons ici, doit-elle prouver que l'expérience terrible des inconvéniens des grandes cités n'a pu corriger un Etat nouveau, réputé sage, de l'ambition d'en créer une qui surpassera toutes celles que nous connoissons en Europe.

Elle est située au confluent du fleuve Potomac & de son bras oriental, sur un terrain très-avantageux & qui s'étend pendant quatre milles de long des bords de ce fleuve, dans un pays qui le dispute à tous ceux de l'univers en salubrité, en fertilité & en beauté. Ce territoire qu'on appelle Colombria, est en partie dans la Virginie & en partie dans le Maryland qui l'ont cédé aux Etats-Unis

pour y construire le r capitale. Rien de plus magnifique que son plan qui a été tracé par le major l'Enfant. Il rennit non-seulement la régularité, la variété & l'élégance des percées, la libre circulation de l'air & toute espèce de commodités, mais encore tout ce qu'on peut imaginer de grand & de beau dans une ville. De larges rues qui courent du Nord au Sud, & toutes traversées par d'autres, allant de l'Est à l'Ouest, la partagent en différens quartiers. Mais pour lui ôter l'insipidité qui résulteroit d'une trop grande uniformité, de très-grandes rues diagonales partent de toutes les grandes places & servent à établir en même tems entre elles une communication facile & un point de vue agréable les unes pour les autres. Toutes ces rues principales ont 160 pieds de large, compris les trottoirs qui sont de dix pieds, & de chaque côté, des allées en gravier, plantées d'arbres dans la largeur de 30 pieds, ce qui laisse une chaussée de 80 pieds pour le passage des voitures. Toutes les autres rues en général ont 110 pieds de large. Il y en a très-peu qui n'en aient que 90. Les places ou carrefours de la ville montent à 1150. Elles forment généralement des quarrés rectangles de 3 à 6 acres, & sont partagées en différentes portions de 40 jusqu'à 80 pieds de front sur 100

ou 300 de profondeur, suivant la grandeur de la place. Les carrefours irréguliers que produisent les rues diagonales sont petites pour la plupart, mais très-bien situées, & les pointes aiguës ont été soigneusement évitées, en les coupant sur une corde de 40 pieds. Les maisons seront en pierres-de-taille ou en briques. La place du Capitole, qui est le lieu où s'assembleront les corps législateurs, est située sur une belle éminence à environ un mille des deux fleuves. Elle commande une grande partie de la ville, & l'on y jouit d'une vue fort étendue sur toute la campagne des environs. L'hôtel du président est en face du Potomac, qui forme devant lui une pièce d'eau d'un aspect délicieux. Il domine sur la capitale & sur une partie de la ville. De l'Ouest du Capitole jusqu'à la partie Sud de l'hôtel du Président, regnent deux grandes & superbes promenades qui viennent se terminer sur les rives du Potomac. Elles sont ornées de côté & d'autres par deux rangées de beaux bâtimens, destinés la plus part à être les hôtels des ministres étrangers. Il est difficile de se faire une idée de la quantité & de la beauté des places. Quinze d'entr'elles seront appropriées pour les différens Etats qui composent l'Union. Non-seulement elles porteront leur nom,

mais elles serviront à y ériger les statues, les obélisques ou les colonnes qui y seront construites pour honorer la mémoire de leurs grands hommes. On imagine bien que celle du général Washington n'y sera point oubliée. Sa statue équestre sera placée sur une petite éminence dans un point d'interfection entre l'hôtel du président & le Capitole. On a désigné des places convenables pour tous les bâtimens publics; pour l'hôpital de marine & ses jardins; pour le Change & ses promenades; pour un fort, pour des magasins; pour des arsenaux; pour une maison, des églises, des collèges, des marchés, des théâtres, &c.

Le président a obtenu une concession divisée en 15,000 lots, dont le revenu sera appliqué à toutes les dépenses & aux travaux publics, tels que de creuser un aqueduc pour conduire l'eau dans toute la ville; de paver les rues, de les éclairer, & leur entretien; précaution très-sage qui évitera l'inconvénient si commun dans la plupart des autres villes, d'être obligé de mettre des taxes considérables pour faire face à toutes ces dépenses.

Le bras oriental du Potomac est un des ports les plus sûrs & les plus commodes de l'Amérique. Il est suffisamment profond pour les plus grands bâtimens, ayant dans beau-

coup d'endroits jufqu'à 30 & 35 pieds d'eau. La navigation intérieure du Potomac eft fi avancée, que des bateaux chargés descendent ce fleuve & fes différens bras dans une diftance de 180 milles, jufqu'aux grandes chûtes, qui ne font qu'à 14 milles de la ville. Les canaux que l'on conduit aux grandes & petites chûtes, font prefque finis, & l'on ne doute pas que dans le cours de l'été prochain, la navigation ne foit ouverte de manière à établir une communication par eau entre Washington & l'intérieur de la Virginie & du Maryland, par le moyen du Potomac, du Schannandorn, du bras méridional, d'Opécan, du Cap Capon, de la Caique, de Paterfon, de Conoochegue & du Monacafi; ce qui fait un efpace de plus de 200 milles à travers un des pays le plus fain, le plus agréable & le plus fertile de l'Amérique, qui produit une grande quantité de tabac d'une qualité fupérieure, de chanvre, de bled d'Inde, de froment & autres graines, &c. outre tous les fruits & autres végétaux propres à l'Amérique, qui y viennent en grande abondance.

Les terres le long du Potomac au-deffus de la ville de Washington font hautes & fèches pendant 60 milles. Elles abondent en fources d'une eau excellente, & font cou-

vertes de bois de construction de toute espèce.

A quelques milles au-dessous de la ville, il y a des montagnes qui contiennent des carrières inépuisables d'excellentes pierres de taille blanches & rouges, dans le genre de celle de Portland. Elles servent maintenant à la construction des édifices publics.

On trouve aussi sur les bords de la rivière, une grande quantité de charbon, de chaux, de marbre, & d'ardoise bleue de la meilleure qualité.

Le Tibre qui est le principal ruisseau qui passe dans la ville, doit se rassembler dans un grand réservoir au-delà du Capitole, d'où il se distribuera dans toute la ville par des tuyaux. Le surplus de ses eaux formera de belles cascades dans les jardins publics & un canal. Mais quoique nous puissions dire de cette ville, on ne peut se former une idée de sa magnificence qu'en jettant les yeux sur le plan qui en a été tracé.

Lettre au Rédacteur du Journal.

M.

PEU de vos abonnés lisent peut-être votre Journal avec autant de plaisir que moi : mais c'est précisément l'intérêt que m'inspire cette utile & agréable production, qui me donne le droit de relever les erreurs qu'elle peut faire circuler dans le public. A ce titre, permettez, M. que je ne passe pas sous silence celle qui m'a choqué dans la notice piquante, & très-bien faite d'ailleurs, que vous avez inférée dans votre N^o. du mois de Juin dernier. Je laisse de côté la controverse sur l'origine de ce lac, quoique il me paroisse évidemment n'être qu'un lac tel qu'il s'en trouve plusieurs en Suisse, & dans tous les pays de montagnes; mais je m'arrête à l'affertion positive, & servilement copiée par tous ceux qui en ont fait mention dans leurs écrits, qu'il n'est aucune ruine dans les environs. Une promenade de cent pas peut convaincre tous les voyageurs curieux d'approfondir la vérité, qu'il existe au dessus de ce lac, & près de l'ancienne route de Moudon à Vevay, dont parle l'itinéraire d'An-

tonin, une vaste ruine, qui atteste l'existence d'une ancienne forteresse dans ce lieu. Si c'est la la manière d'écrire l'histoire & les voyages, ainsi que beaucoup de gens l'ont soupçonné, je ne vois aucun inconvénient à borner son érudition à la lecture des romans.

J'ai l'honneur d'être, Votre Abonné.

*Précis du désastre occasionné par l'éroulement du
Mont Riggis, au mois de Juillet 1795.*

ENTRE les événemens désastreux qui peuvent marquer dans les annales de notre patrie, l'année qui va s'écouler, on doit mettre au premier rang la catastrophe arrivée le 15 Juillet, dans le canton de Lucerne, à deux lieues de la capitale, dans le bailliage de Veggis, qui s'étend du pied du mont Riggis jusqu'aux rives du lac des quatre Cantons. Ce fut sur les trois heures après midi qu'un bruit sourd annonça que le sol du pied de la montagne commençoit à se détacher, mais les habitans n'en furent pas allarmés. Cependant, le fracas redoublant entre les 7 ou 8 heures du soir, leur fit soupçonner le danger, & l'explosion étoit accompagnée d'un bruit si effrayant, que quelques heures s'écoulèrent dans les angoisses de la terreur, & que per-

sonne ne se coucha cette nuit là dans le village de Veggis. Tout-à-coup le terrain se détachant des flancs du Riggis, avec un redoublement de ce bruit terrible, glisse cent pas plus bas & laisse derrière lui un enfoncement considérable. Cet éboulement prend sa direction vers le lac, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & couvre le village de Weggis, que les habitans désolés abandonnent en gémissant : heureusement que les bestiaux qui, dans cette saison pâturent sur les Alpes, échappèrent aux suites de cet accident ; mais l'obscurité & l'effroi ayant causé une confusion générale, beaucoup d'effets furent engloutis avec le village. Cette masse énorme, en glissant, deracinoit les plus grands arbres & se grossissoit de tout ce qu'elle renversoit sur son passage ; maisons, terrains, rochers, elle alla s'abymer dans le lac des quatre Cantons. Pendant qu'elle rouloit, le bruit souterrain étoit continuel & terrible ; enfin, le point du jour éclaira le désastre entièrement consommé ; quarante-neuf familles furent ruinées par cet accident déplorable, qui détruisit & leurs habitations & leurs fortunes.

La bienfaisance active du gouvernement, s'occupant d'adoucir les suites d'un événement aussi funeste, rassembla tous les secours que

l'état des habitans du village détruit pouvoit exiger au premier moment, & leur promit pour la fuite tout ce qu'ils avoient droit d'attendre d'une administration auffi fage. Tel est le précis du désastre causé par l'éroulement du sol qui recouvroit les rochers du mont Riggis : mais les détails de cet accident funestes, sont consignés avec autant d'éloquence que de précision dans les *Etrennes Helvetiennes*, ce qui nous dispense d'en rendre un compte plus ample au public, & redressera les erreurs qui se sont glissées dans celui que certains papiers en ont rendu.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

Eugénie, ou la résignation, *anecdote*, par *Mad. Sophie de la Roche*, traduite de l'allemand, par *Mad. la Chanoinesse de Polier*.

Se trouve à Lausanne, chez Em. Henri Vincent, Imprim. Libraire, 1795. *Prix 12 batz.*

Nous avons annoncé l'original de cette traduction dans un de nos précédens numéros, mais borné par l'espace qui nous restoit, nous ne pûmes qu'effleurer la notice que méritoit cette production ; nous revenons aujourd'hui, en annonçant *Eugénie françoise*,

à l'original allemand, dont le succès dans sa patrie, augmente la réputation que s'est déjà acquise l'auteur par maint autres ouvrages. On ne trouve point dans celui-ci des événemens extraordinaires; le canevas en est une anecdote vraie, la scène se passe en Bretagne, pays bien digne à tous égards de fixer l'attention: Eugénie, l'héroïne, est une des nombreuses victimes de la révolution; des événemens cruels l'ont séparée d'un mari qu'elle chérit & qui est digne de son amour; il a émigré, pour se soustraire à des persécutions sans cesse renouvelées; elle s'est réfugiée avec son fils unique encore enfant, dans une chaumière, attenante aux déplora- bles ruines de leur château; elle y vit protégée par d'anciens & fidèles serviteurs. Sir George, jeune Anglois, bon, sensible, exalté, enthousiaste des vertus des Vendéens, & qui se proposoit de passer dans la Vendée, fait par hasard connoissance avec Eugénie: l'admiration de ses grandes vertus, la compassion que lui inspire ses infortunes, se changent en amour; plus de Vendée pour lui; en- chaîné près des ruines qu'elle habite, il vou- droit ne les quitter qu'avec elle, & la con- duire avec son fils dans un asile plus sûr; mais forcé de renoncer à ce projet, il triom- phe de sa passion, & s'arrache d'auprès d'elle,

il part pour chercher le comte, son rival, époux d'Eugénie, & pour les réunir.

Sur ce fond vrai, Mad. de la Roche a brodé des détails charmans & pleins d'intérêts : il est difficile de présenter un plus grand caractère que celui de l'héroïne, des vertus plus soutenues, plus difficiles à exercer, une résignation plus véritablement chrétienne & touchante : elle est quelquefois sublime dans la manière d'envisager les événemens de la révolution, & les malheurs de sa famille, & on la suit souvent avec intérêt dans ses idées sur l'éducation de son fils.

C'est avec autant de chaleur que de finesse que l'auteur a nuancé les diverses gradations de l'amour, dans l'ame ardente & vertueuse de sir George ; son Journal écrit à une tante qui lui servit de mère, a ce caractère d'abandon & de franchise qui excuse beaucoup de petits défauts. On est étonné de l'art de l'auteur, à faire contraster les caractères de ses divers personnages, quoique tous bons & tous sensibles, ce qui répand une variété agréable sur les scènes journalières, & l'on y en trouve qui font le plus grand intérêt : on ne peut par exemple, lire sans émotion, celle qui se passe à table chez les jardiniers entre le vieux Paul & Eugénie, & la plupart de celles où le petit Edouard est en jeu, ont le coloris

du naturel & des graces de l'enfance aimable. Nous en affoibli ions l'intérêt en les séparant de leur tout en général : comme le sentiment ne peut s'analyser , cette production doit être lue pour en sentir le mérite ; & nous espérons qu'on saura gré au Traducteur des soins qu'il a mis à rendre la traduction digne de l'original.

E X P L I C A T I O N

*Pour faciliter l'usage général des fractions décimales ,
par M. W. F. Wücherer , conseiller de la cour de
Baden , & professeur en mathématique.*

LES fractions décimales qui diffèrent des fractions ordinaires, en ce que les nombres dont elles font parties, sont aussi simples que des nombres entiers, sont trop commodes par cette propriété remarquable pour ne pas chercher à rendre leur usage journalier. Mais comme il est pénible pour les calculateurs-pratique de changer à chaque addition & soustraction les fractions ordinaires en fractions décimales, M. Wücherer, savant mathématicien, & dont les travaux ont toujours l'utilité en vue, se propose dans cet ouvrage d'applanir cette difficulté, en présentant aux calculateurs négocians, teneurs de livres,

receveurs ou rentiers, une table par laquelle ils pourront trouver d'un coup-d'œil sans division, & tout en additionnant, les différences entre le nombre produit par les fractions décimales & celui qui résulte des fractions ordinaires. Cette table est précédée d'une introduction inutile sans doute pour le calculateur géomètre & mathématicien, qui connoît déjà la nature des fractions décimales; mais qui mettra tout autre calculateur à même de recueillir autant d'avantage de cette table que les premiers. En traduisant cette introduction, renfermée dans 48 pages, ce livre est d'usage dans tous les pays, & ne peut qu'être utile, puisqu'il facilite les moyens d'épargner un tems précieux, qu'il évite l'ennui de longs calculs, & que M. W. y a ajouté une table supplémentaire pour faciliter la pratique de ces fractions dans les monnoies d'Empire, de Saxe, de Suisse, Françoisise, Angloise, Russe & Hollandoise.

A N N O N C E.

Arithmétique d'Emilie, par M. Em. Déveley, démonstrateur de physique expérimentale, à Lausanne, Paris 1795, 1 vol. grand in-8., d'environ 300 pages, avec cette épigraphe, tirée de Rousseau :

Que votre élève n'apprenne pas la science, qu'il invente.

Prix 2 livres de Suisse, ou 3 livres de France en espèce: se trouve chez l'auteur, à Lausanne.

CET ouvrage qui peut être utile aux négocians & aux jeunes mathématiciens, contient les quatre règles sur les entiers, sur les fractions & sur les nombres complexes; il enseigne le calcul decimal, il expose de nouveaux systèmes des poids & mesures, & traite de la règle de trois, & de la règle conjointe. Il diffère des autres ouvrages d'arithmétique & de mathématique, par la marche qui est nouvelle. On doit savoir gré à l'auteur de son zèle toujours infatigable pour tout ce qui a rapport à l'instruction de la jeunesse. Mais comme il faut être calculateur pour juger du mérite de cette production, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même

Article extrait du Journal politique, intitulé Courier de Seine & Marne, du mardi 13 octobre 1795.

H O L L A N D E.

Berg-op-Zoom 13 Août 1795.

Réponse faite par la garnison Suisse de Berg-op-Zoom, à l'invitation que lui fit l'état-major de la garnison batave, de célébrer l'anniversaire du 10 août.

Monfieur & très-honoré Colonel,

VENANT de recevoir l'ordre par lequel l'anniversaire du 10 aout doit être célébré demain par la garnison de cette ville, dont nous faisons partie, les souffignés prennent la liberté de vous représenter que quoique la nation Suisse se réjouisse du bonheur des nations, ce jour, sans vouloir nous immiscer à juger à quel point il est heureux pour d'autres, sera toujours un jour de deuil pour les Suiffes.

Nous supplions donc notre très-honoré colonel, de représenter le plus respectueusement, mais aussi le plus énergiquement possible, au commandant de cette ville, combien il seroit affreux pour nous de devoir nous réjouir d'un jour où nos peres, nos fils,

nos frères, parens ou amis, ont succombé en faisant le devoir que leur prescrivoit leur ferment. Tout ce que nous pouvons faire en secret, c'est de prier l'Être Suprême que le sang de nos frères qui a coulé ce jour, fasse le bonheur du sol sur lequel il a coulé.

Signé, la garnison Suisse.

ETRENNES HELVÉTIENNES,
Pour l'an de grace 1796.

Chez Henri Vincent, Impr. Libraire à Lausanne.

LE quatorzième N°. de cette production annuelle qu'on vient de nous remettre, est fait pour ajouter à la réputation de l'Auteur, dont le génie paroît tellement appartenir à la Suisse, qu'il semble lui être exclusivement réservé de peindre ses beautés locales. D'autres peuvent avoir la même fraîcheur de coloris dans leurs descriptions; mais on ne trouve que dans les siennes ce feu du sentiment, ce talent magique, qui transmet au lecteur la vivacité des impressions qui ont inspiré le poëte (car Mr. B..... est poëte jusque dans sa prose) enfin, le Suisse n'est jamais aussi fier de sa patrie que lorsqu'il s'est pénétré d'admiration pour elle dans les écrits de cet estimable auteur. On aime à le suivre dans l'Argovie, près de la fontaine qui nous

rappelle la scène touchante & patriarchale de Rebeca , puisant de l'eau pour Eliezer. On se pénètre avec lui d'une douce melancolie sur la tombe, à peine fermée, d'une jeune fille de douze ans, & l'on donne avec lui une larme à cette tendre fleur flétrie au matin de la vie pour renaître dans le printems éternel. On s'indigne contre la main impie qui brisa le marbre placé sur la porte du cimetière d'Arau, sur lequel étoient gravés ces mots consolans ; *ici nous reposons dans une meilleure espérance* : & l'on ajoute idéalement une fleur à celles qu'il offre à la mémoire de la charmante Thérèse, & qu'il place dans le petit bénitier suspendu à la croix de son sépulcre. On sourit à l'heureuse ignorance de la famille de Tell à Biberstein, sur le rôle brillant que son premier & seul illustre, joue depuis peu dans l'étranger, & l'on partage avec l'auteur *la crainte qu'on ne nous gîte son souveur, comme on nous a déjà gâté tant de choses & tant de mots.* C'est en peintre que l'auteur d'crit le lac d'Halweil ; & les détails qu'il donne sur la famille de ce nom, sont remplis d'intérêt.

Le discours prononcé par l'auteur à la Société Helvétique de cette année, sur la manière dont les jeunes Suisses doivent voyager dans leur patrie est rempli de sagesse & de préceptes utiles.

La

La partie des anecdotes consacre le trait sublime & touchant de ce garde Suisse, qui se trouvant sur le pont de Neuilly, le lendemain du 10eme. août, au milieu d'une foule de peuple, auquel il racontoit les événemens de la veille, se vit couché en joue par plusieurs hommes armés: ne voyez vous pas, leur dit-il, avec beaucoup de phlegme, que je suis ici au milieu d'une foule de gens, & que quelque mal adroit d'entree vous pourroient en tuer ou en blesser quelques uns? C'est à moi seul que vous en voulez, attendez donc.,.. & il va se ranger contre un mur voisin; &..... on le fusille. -- On voudroit pouvoir s'arrêter sur chaque objet de cette intéressante production, mais nous ne voulons pas anticiper sur le plaisir qu'on aura à la lire sous peu de jours.

B E A U X A R T S.

LE talent extraordinaire & inimitable de Ladi Hamilton pour la pantomime, a inspiré un intérêt & une admiration si générale à Naples, qu'un artiste allemand, nommé Rehberg, résidant à Rome, a cru rendre service aux amateurs de cet art, comme à ceux de la peinture, en publiant une collection d'es-

tampes des divers caractères qu'elle a imité.

Ces estampes dessinées par Mr. Rehberg, & gravées par Pivoli, font déjà au nombre de douze caractères, représentés dans les sujets suivans.

1°. D'une Magdelaine s'éloignant du tombeau de notre divin Sauveur.

2°. D'une Sybille plongée dans ses méditations extatiques.

3°. D'une jeune personne solitaire, s'abandonnant aux rêveries de l'amour.

4°. Une Sophonisme prenant le vase empoisonné.

5°. Une Nimphe réveillée en sursaut.

6°. Iphigénie en Tauride, soupirant après sa patrie.

7°. Une Terpsichore.

8°. Un enfant s'entrelaçant à une Nimphe pour lui prendre son tambourin.

9°. Une Prêtresse.

10°. Cleopatre à genoux devant Auguste.

11°. Ste. Rose.

12°. Enfin Niobé tenant mort dans ses bras le plus petit de ses enfans. --- Cette collection coute un Louis, & l'artiste qui la présente au public l'avertit qu'ayant encore une grande quantité de desseins fais d'après les célèbres pantomimes de cette célèbre Ladi, & souvent sollicité de les faire graver, il en

publiera douze, au cas qu'il se trouve un nombre de souscripteurs suffisant pour le dédommager des frais de la gravure : le prix de la souscription est d'un demi Louis de France. On s'adressera à Veimar, au comptoir d'industrie.

M U S I Q U E.

ON propose aux amateurs de musique un abonnement pour la publication d'une collection de Romances & d'Airs chantans, nouveaux avec accompagnement de harpe ou de forte piano; il y auroit aussi un accompagnement de guitare.

On alterneroit quelquefois par des Sonates, ou un prélude, ou un air choisi d'opéra, ou un air varié.

La plupart de ces accompagnemens, & autres morceaux de musique seront de M. C. V. Delort, & n'ont point encore été gravés; les paroles des airs chantans seront de Florian, de Racine, de J. B. Rousseau; ou imitées de Gesner, & en général des meilleurs auteurs anciens & nouveaux, & du choix le plus décent.

L'entreprise pourroit avoir lieu bientôt, s'il se trouve un nombre d'amateurs suffisant,

qui veulent envoyer leur nom & leur adresse franco, à Monsieur Fischer, Libraire à Lausanne.

On publieroit un air chantant ou une sonate par mois; le prix de la souscription seroit de neuf livres de France, ou six francs de Suisse par an.

Annonces de livres nouveaux.

BIBLIOTHÈQUE du père de famille, ou cours complet d'éducation, par Mr. Lanteires, Professeur en belles-lettres. Trois & quatrième livraisons des tomes 4, 5 & 6. A Lausanne, chez J. P. Heubach & Compagnie 1795.

E C O N O M I E.

Solpe économique au ris, pour nourrir à peu de frais plusieurs personnes à la fois

DANS un chauderon, capable de contenir dix pots de Suisse, mettez deux pintes & demi d'eau, (mesure de Paris); quand elle fera bien chaude, jetez-y une livre & demi de ris lavé, faites cuire lentement, le remuant sans cesse, de peur qu'il ne s'attache au fond.

A mesure que le ris augmentera de vo-

lu ne & se gonflera, versez y peu-à-peu trois picholettes d'eau chaude, laquelle fera bientôt absorbée, le ris continuant à se gonfler. Il faut environ une heure pour cette première opération; après quoi on humectera peu-à-peu le ris, de manière à lui faire absorber environ sept pintes d'eau (mesure de Paris) ce qui fait cinq pots d'eau chaude ou à-peu-près, mesure de Suisse. On laisse cuire ensuite le tout ensemble, lentement & à petit feu, remuant toujours pour qu'il ne s'attache point au fond du chauderon.

Le ris étant bien cuit, on y mettra six à huit onces de beurre, ou un pot de lait, trois onces de sel, & un gros de poivre noir en poudre, agitant le tout pendant demi heure..... On doit craindre que le lait ne s'agrisse à la cuisson.

On ôte ensuite le chauderon de dessus le feu, pour y mettre aussitôt & peu-à-peu, trois ou quatre livres de pain blanc, ou bis, coupé en soutes très-minces, & mêlant bien le tout ensemble.

La distribution doit être faite sur-le champ. La quantité ci-dessus doit faire pour une douzaine de personnes..... Une chaudière de fer seroit à préférer à celle en cuivre.

 NÉCROLOGIE SUISSE.

DANS un moment où tous les Chrétiens doivent se réunir autour de l'étendard de la croix, où la Suisse entière vient de donner le touchant spectacle de la plus édifiante réunion des deux communions, pour célébrer des jeûnes solennels, il est naturel de consacrer dans ce Journal la perte que le diocèse catholique de Lausanne vient de faire, par la mort de Mr. Bernard-Emanuel de Lentzbourg, évêque de Lausanne depuis 1782. Selon les *Etrennes Helvétiennes*, cette famille illustre, dont une des branches a la bourgeoisie de Fribourg depuis 1394, a fourni à l'Eglise trois prélats de caractères biens différens, favoir :

1°. Ulrich, d'abord évêque de Pffeffer, puis évêque de Coire, prélat guerrier, vainqueur dans plusieurs combats, puis à son tour vaincu & chargé de chaînes par Louis, margrave de Brandebourg; remis enfin en liberté, & mort en 1356, après vingt-quatre ans d'un épiscopat très-orageux.

2°. Jean, aussi évêque de Coire, après avoir successivement occupé les sièges de Gurg & de Brixen; prélat courtisan, qui

fut long-temps chancelier d'Albert d'Autriche, & mourut en 1388. Enfin le vertueux Bernard-Emanuel, premièrement moine, ensuite abbé de Haute-Rive, évêque de Lausanne, & qui, en qualité du plus ancien évêque de la province ecclésiastique de Besançon, se vit chargé de droit, par les évènements de France, du fardeau du gouvernement des diocèses de Besançon & de Bellay. Une hydropisie de poitrine a terminé sa carrière le 14 septembre de cette année, à l'âge de 72 ans, dans la quatorzième année de son épiscopat. Ce prélat, respectable par toutes les vertus qui caractérisent le bon pasteur & le vrai Chrétien, est généralement regretté, & fut, ainsi que le dit l'auteur des *Etrennes Helvétiennes*, *l'ami des malheureux, le pere des pauvres : sa vie est un exemple, & sa mémoire sera toujours en bénédiction.*

ÉPIÎRE à Mr. l'Abbé De Lille, au sujet de son poëme sur l'Imagination.

QUE j'aime les beaux jours d'Hésiode & d'Homère,
 Où la sombre raison, la vérité sévère,
 Cachant leur front ridé sous de riantes fleurs,

Par d'aimables détours , se gliffaient dans les cœurs !
 L'imagination prodiguant ses richesses ,
 Ornoit d'attraits piquans ces austères déesses.
 Aujourd'hui dédaignée , elle a quitté leurs pas ;
 Des barbares , armés de niveaux , de compas ,
 Ont terni sa fraîcheur , & de leurs mains arides ,
 De ces deux vieilles sœurs ont recreusé les rides :
 Mais pour venger ses droits , ranimant vos accords ,
 Apollon dans vos mains remit tous ses trésors ;
 Et vous applanissant un sentier difficile ,
 Vous montra sur le Pinde , assis près de Virgile.

Vous donc qui la chantez , comblé de ses faveurs ,
 De vos rians pinceaux prêtez-lui les couleurs ;
 N'allez pas , empruntant les teintes les plus som-
 bres ,

Des jours qu'elle obscurcit montrer les tristes
 ombres (1) ,

Ses craintes , ses tourmens , ses regrets mensongers ,
 Si son ardeur nous livre à des maux passagers ,
 Sa brillante imposture est le feu du génie ;
 Son pouvoir éveilla la matière endormie ,
 Aux marbres , à l'airain donna du sentiment ,
 Fit adorer des dieux dans un vil élément.

Des chaînes du cahos la nature échappée ,
 Des voiles de la mort restoit enveloppée ;
 Sa haute majesté , ses charmes si touchans ,
 Des aveugles humains n'ébranloient point les sens ;

(1) Allusion au morceau du Poème sur l'Imagination où l'auteur peint les maux qu'elle nous cause,

L'imagination des poëtes célèbres ,
 De leur ame obscurcie écarta les ténèbres.
 Ces sublimes mortels, ces esprits créateurs,
 De la Divinité hardis imitateurs,
 Ravissant à l'Olympe une flamme féconde,
 Des prodiges des arts embellirent le monde.

O pouvoir du génie ! ô celeste rayon !
 Ton active chaleur, ta douce illusion
 Dans le cœur des humains surmonte la nature ;
 Son pouvoir subjugué cède à ton imposture :
 Malgré l'épaisse nuit qui lui couvroit les yeux ,
 Par toi Milton voyoit les enfers & les Cieux.
 Tu lui peignois d'Eden les demeures divines ,
 Ses bosquets odorans, ses riantes collines ,
 Ses fortunés berceaux, ses tendres lits de fleurs ,
 Où nos premiers parens soupiroient leurs ardeurs.
 Quand Dieu jusqu'à son trône élevant la poussière,
 De son souffle épura notre essence grossière,
 Il créa ces esprits empreints de sa beauté ;
 Et prodigue pour nous de sa divinité,
 Il la mit toute entière en leurs célestes ames :
 Le reste n'en reçut que quelques traits de flâmes ,
 Dont la foible lueur & les esprits mourans
 Ne pénètrent jama's l'obscurité de ses sens ;
 Aveugle & vil tout ouï, dont l'ame appesantie
 Se traîne obscurement & meurt toute sa vie.

C I R C É . F A B L E .

ON fait qu'une juste vengeance
 Est un des attributs de la divinité :
 Jupiter de l'humaine engeance
 Voulant punir la vanité ,
 Dépêcha Circé sur la terre.
 Pars , lui dit-il : dans leur humeur altière
 Ces vils mortels croiront nous être égaux :
 Courbe leurs fronts vers la poussière ;
 Change-les tous en animaux.
 Circé prend son vol à ces mots ,
 Elle plane dans l'atmosphère ,
 Et voit dans nos cités mille animaux errans ,
 De tout poil , de tout caractère ;
 Entend rugir les uns , entend les autres braire ,
 Trouve des loups cruels , des tigres dévorans ,
 Des moutons qui se laissent faire ,
 Et des ânes recalcitrans ;
 Menagerie enfin complète....
 De mon emploi , dit-elle , un autre s'est chargé ,
 Et ma besogne ici depuis long-temps est faite :
 Retirons-nous ; Jupiter est vengé.

Par Mr. D. V.

E N I G M E .

VOUS connoissez l'outre où le dieu des vents
 Jadis , au gré d'Ulysse , enferma ses enfans ,
 Pour empêcher que leur haleine
 Ne troublât ce héros fendant l'humide plaine ;
 Eh bien ! j'ai même emploi ; je porte dans mon sein
 De ce peuple volage un invisible essaim ,

Que je tiens prisonnier comme elle.
 Faut-il à ces captifs donner la clef des champs ?
 Voici tout mon secret : je me presse les flancs ,
 J'ouvre le bec , & bats de l'aile :
 Alors ce n'est pas sur les flots
 Que je les abandonne à leur humeur légère ;
 Je combats avec eux un élément contraire ,
 Qu'il ne m'est pas permis de laisser en repos.
 Attaché sur ses pas comme un gardien sévère ,
 Si je le trouve oisif , & sur-tout endormi ,
 Ma consigne veut d'ordinaire
 Que je le traite en ennemi.
 Dieu fait quelle horrible tempête
 Je fais soudain éclater sur sa tête :
 Le dormeur en est étourdi ;
 Il s'éveille en grondant , il frémit de colère :
 C'est ou je l'attendois , & je le laisse faire.
 Il en va mieux quand il s'irrite ainsi.
 Son travail recommence , & le mien est fini.

C H A R A D E.

SOUVENT de mon premier mon dernier sent l'ata-
 taque ,
 Et par mon tout enfin le cerveau se détraque.

*Explicat'on de l'Enigme , du Logogriphe & de la
 Charade du N^o. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *coq* (de clocher) , celui
 du Logogriphe est *alambic* , où l'on trouve *mai* ,
baal , *ami* , *lia* , *ail* , *mil* , *bac* , *bal* , *lima* , *mâl* ,
mi , *la* , *lac* , *mail* : le mot de la Charade est *famine*.

LE RÉDACTEUR AUX LECTEURS.

EN terminant cette année, nous ne pouvons nous refuser le plaisir de témoigner notre reconnaissance à tous ceux qui ont contribué jusqu'ici à enrichir notre Journal, soit de leurs productions intéressantes, soit par l'envoi de notices utiles.

Le desir que nous avons de continuer à mériter l'accueil dont le public honore notre travail, & de faire en sorte que notre Journal offre chaque jour plus d'intérêt, & soit de plus en plus Helvétique, nous engage aussi à inviter ceux de nos Compatriotes qui sont à même de nous fournir des notices nationales, des morceaux d'histoire, de physique, ou des morceaux concernant les arts, les artistes de notre pays, l'agriculture, en un mot, tous les objets utiles, agréables, curieux, instructifs, de vouloir bien nous les communiquer.

L'augmentation considérable de nos abonnés, nous ayant décidé à faire imprimer les adresses; nous prions ceux qui veulent s'abonner & ceux dont l'abonnement expire à la fin de Décembre, de nous envoyer de bonne heure leurs noms & adresses, lisiblement écrits, pour éviter les équivoques qu'occasionnent quelquefois la difficulté de déchiffrer un nom. Selon l'usage de tous les Journaux, la souscription se paye d'avance. On peut s'abonner pour trois mois, six mois, ou l'année, toujours aux mêmes conditions qu'on trouve exprimées sur la couverture du Journal.



T A B L E

Générale des pièces contenues dans les Numéros
7, 8, 9, 10, 11, 12.

<i>Voyage de la Liberté, des Montagnes de la Suisse à Paris.</i>	page 3
<i>Charles de Bourgogne, tragédie.</i>	30
<i>Invention pour d jouer la fabrique des faux Assignats.</i>	37
<i>Annales de l'histoire de la Grande-Bretagne.</i>	43
<i>Lettre au Rédacteur du Journal.</i>	44
<i>Annonce Littéraire.</i>	48
<i>Recueil de morceaux détachés, par Mme, la baronne de Stael.</i>	49
<i>Bibliothèque du Père de famille, ou cours complet d'éducation.</i>	52
<i>Economie, maniere de cuire le riz, usitée en Asie.</i>	57
<i>Avis du Rédacteur.</i>	58
<i>Élégie sur le Chevalier Othon de Grandson.</i>	59
<i>Vers à Madame de ****.</i>	62
<i>Vers gravés sur le tombeau du Prince Charles de Ligne.</i>	63
<i>Inscription d'une silhouette.</i>	ibid.
<i>Le Lézard & la Tortue, fable.</i>	ibid.
<i>Enigme.</i>	64
<i>Logogriphe.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la Charade du N^o. precedent.</i>	ibid.
	N ^o . 8.
<i>Vie mémorable, & mort funeste de M^{ssire} Othon de Grandson.</i>	page 65

<i>Rodolphe de Wertemberg, roman de chevalerie.</i>	101
<i>Annonce littéraire allemande.</i>	111
<i>Coup-d'œil sur ma patrie, ou Lettre d'un habitant du Pays-de-Vaud, à son ami, &c.</i>	120
<i>Vie de Charles de Navare, prince de Viane.</i>	121
<i>Réponse aux principales questions qui peuvent être faites sur les Etats-Unis de l'Amérique.</i>	122
<i>Lettre au Rédacteur du Journal.</i>	123
<i>Errata, pour l'Elégie, sur le monument du chevalier de Grandson.</i>	126
<i>Les deux Roses, fable.</i>	ibid.
<i>Enigme.</i>	128
<i>Logogriphe.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.
N ^o . 9.	
<i>Suite de la Chronique Vaudoise, concernant Messire Othon de Grandson.</i>	129
<i>Relation de la dernière ambassade angloise à la Chine.</i>	178
<i>Adolph, ou principes élémentaires de politique &c</i>	189
<i>Lettre au Rédacteur du Journal de Lausanne.</i>	194
<i>Eptre au lac de Geneve.</i>	196
<i>Bibliothèque du père de famille, &c.</i>	199
<i>Réponse aux principales questions qui peuvent être faites sur les Etats-Unis de l'Amérique.</i>	200
<i>Sommers Stunden, ou heures d'etc.</i>	203
<i>Sermons de M. Hugh Blair, docteur en theologie, &c.</i>	204
<i>Les poires molles, conte.</i>	205
<i>Le Lapidaire, fable.</i>	206
<i>Enigme.</i>	207
<i>Logogriphe.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	208
<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 10.

<i>Suite de la Chronique Vaudoise, concernant Messire Othon de Grandson.</i>	209
<i>Notice sur Charette, communiquée au Rédac- teur du Journal de Lausanne, &c.</i>	252
<i>Continuation de la notice de l'ouvrage intitulé: Réponse aux principales questions qui peu- vent être faites sur les Etats-Unis de l'Amé- rique, &c.</i>	256
<i>Annonce littéraire allemande.</i>	264
<i>La séduction, ou histoire de lady Revel.</i>	265
<i>Agriculture.</i>	267
<i>Article extrait de la Quotidienne, ou Tableau de Paris.</i>	275
<i>Avis aux Souscripteurs.</i>	276
<i>Le malade & les médecins.</i>	277
<i>La rencontre en Enfer, conte.</i>	278
<i>Le hanneton & la chenille, fable.</i>	279
<i>Enigme.</i>	280
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme, du Logogryphe & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 11.

<i>Suite de la Chronique Vaudoise, concernant Messire Othon de Grandson.</i>	281
<i>Notice biographique de M. Bailly, ex-Maire de Paris.</i>	317
<i>Continuation de la notice de l'ouvrage intitulé: Réponse aux principales questions qui peu- vent être faites sur les Etats-Unis de l'Amérique, &c.</i>	328
<i>Annonce d'une Entomologie helvétique.</i>	339
<i>Statistique élémentaire, &c.</i>	342
<i>Manuel de philosophie-pratique, pour servir de suite à la science du bon-homme Richard.</i>	346
<i>Economie.</i>	ibid.
<i>Egiste, fragment de Stobée.</i>	348

416 . T A B L E, &c.

<i>Les abeilles & les frelons, fable.</i>	349
<i>Quatrain sur la mort de M. de Sombreuil.</i>	350
• <i>Enigme.</i>	ibid.
• <i>Logogriphe.</i>	351
• <i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme & de la Charade du</i> <i>N^o. précédent.</i>	352
<i>Avis aux Souscripteurs.</i>	ibid.
N ^o . 12.	
<i>Suite de la Chronique Vaudoise, concernant</i> <i>Messire Othon de Grandson.</i>	353
<i>Description de la ville de Washington en</i> <i>Amérique.</i>	383
<i>Lettre au Rédacteur du Journal.</i>	389
<i>Précis du désastre occasionné par l'éroulement</i> <i>du Mont Riggis, au mois de Juillet 1795.</i>	390
<i>Annonce littéraire, Eugénie ou la résignation.</i>	392
<i>Explication pour faciliter l'usage general des</i> <i>fractions décimales.</i>	395
<i>Annonce, Arithmétique d'Emilie.</i>	397
<i>Article extrait du Journal politique, intitulé:</i> <i>Courier de Seine & Marne.</i>	398
<i>Etrennes helvétiques.</i>	399
<i>Beaux-Arts.</i>	401
<i>Musique.</i>	403
<i>Annonce de livres nouveaux.</i>	404
<i>Economie, soit pe économique au ri</i>	ibid
<i>Necrologie Suiss.</i>	406
<i>Epitre à M. l'abbé de Lille.</i>	407
<i>Circé, fable.</i>	410
• <i>Enigme.</i>	ibid.
• <i>Charade.</i>	411
<i>Explication de l'Enigme & de la Charade du</i> <i>N^o. précédent.</i>	ibid.
<i>Le Rédacteur aux Lecteurs.</i>	412
<i>Table generale des matieres des N^{os}. 7, 8, 9, 10,</i> <i>11, 12.</i>	413

